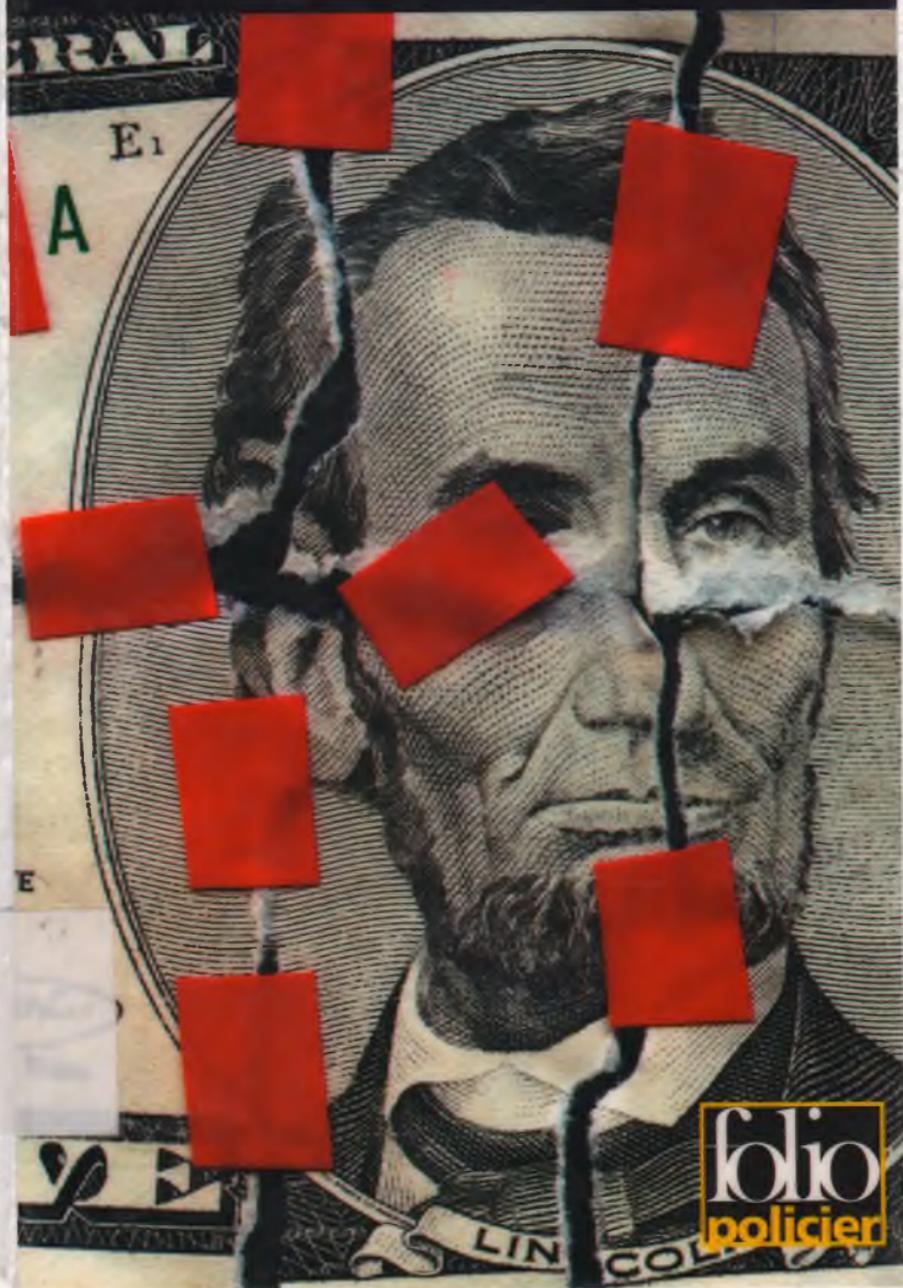


James Hadley Chase

Une manche et la belle



folio
policier

James Hadley Chase

Une manche en... 1945

Traduit de l'anglais par Jean...

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Chad Winters plaît aux femmes. Intelligent, sûr de lui, il aime l'argent mais nettement moins le travail pour le gagner. Jusqu'au jour où le patron de sa banque, excédé, lui donne sa dernière chance. La mission proposée est l'antichambre du licenciement. Tous ceux qui sont passés avant lui, compétents à en vomir, s'y sont cassé les reins. Gérer les comptes de la très laide et richissime Vestale Shelley, jeune héritière caractérielle totalement guindée, est le cauchemar absolu. Aussi radine que mal faite, elle gratterait un sou dans le pelage d'un rat. Qu'importe ! Chad en est persuadé : la chance vient enfin de lui ouvrir les bras...

Né à Londres en 1906 et mort en 1985, James Hadley Chase reste un monument au nom omniprésent dans la mémoire collective. On lui doit notamment le très grand classique *Eva*, mais aussi *La chair de l'orchidée*, qui fait suite à *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*. Le succès phénoménal de ces romans a largement contribué au succès de la Série Noire lancée en 1945 par les Éditions Gallimard.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5112 8619 5

policier



9 782070 342631

ISBN 978-2-07-034263-1

A 34263



catégorie

F7

folio
policier

James Hadley Chase

Une manche et la belle

*Traduit de l'anglais
par Jeanne Witta*

Gallimard

Titre original :

THE SUCKER PUNCH

© *James Hadley Chase, 1953.*

© *Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française.*

James Hadley Chase est le pseudonyme le plus connu du Britannique René Brabazon Raymond, né à Londres le 24 septembre 1906. Courtier en librairie à l'âge de dix-huit ans, consciencieux et ayant l'habitude de lire les ouvrages qu'il vendait, il note l'engouement du public anglais pour les récits de gangsters américains et s'intéresse aux œuvres de Steinbeck, Hemingway ainsi qu'à la nouvelle esthétique américaine *hard-boiled* (durs à cuire) illustrée par les ouvrages de Dashiell Hammett. Son premier roman, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, paru en 1939 et écrit, dit la légende, en six week-ends à l'aide d'un dictionnaire d'argot américain, est très vite un best-seller. Ce titre, enrichi d'une suite en 1948, *La chair de l'orchidée*, deviendra l'un des fleurons de la Série Noire imaginée par Marcel Duhamel en 1945. Près de quatre-vingt-dix romans et un recueil de nouvelles suivront, dont *Eva*, un autre grand classique destiné à marquer l'histoire du genre. James Hadley Chase est mort le 5 février 1985. Une quarantaine de films ont été adaptés de son œuvre caractérisée par le pessimisme de son univers, la qualité de ses intrigues et le refus du récit psychologique classique au profit d'une narration plus visuelle, privilégiant l'action comme étant encore le meilleur moyen de connaître l'âme de ses personnages.

Par la fenêtre ouverte de la cabine de plage, Chad voyait le doux mouvement des vagues et la large bande de sable dorée et chaude sous le soleil. Il apercevait au loin, sur sa droite, les collines qui s'estompaient et la courbe de la route blanche par laquelle arriverait Larry.

Il faisait chaud dans la cabine. Le ventilateur électrique s'activait bruyamment, envoyant un courant d'air sur la figure luisante de Chad.

Il avait ôté sa veste et roulé ses manches. Ses bras épais et musclés reposaient sur la table et une cigarette brûlait, sans qu'il s'en souciât, entre ses doigts forts.

Il était grand et puissant. De longues heures au soleil d'été avaient donné à sa peau une coloration de vieil acajou. Son visage dense, aux traits marqués, l'ombre de moustache noire, le menton saillant à fossette profonde, la bouche dure et forte et les yeux verts comme la mer étale, lui conféraient une singulière beauté.

Il allongea le bras vers la bouteille de scotch

qu'il avait posée à côté du magnétophone et versa dans le verre une bonne rasade.

Il but un peu de whisky qu'il garda un instant dans la bouche avant de l'ingurgiter, puis il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Elle marquait trois heures moins vingt. Il fallait bien compter deux heures et demie avant l'arrivée de Larry. S'il se mettait à dicter tout de suite et sans débrider, en l'espace de deux heures son histoire serait enregistrée sur la bande sonore et il disposerait d'une demi-heure en sus. Cela suffirait.

Il but encore un peu de whisky, repoussa sa chaise et se leva, en passant les doigts dans sa chevelure épaisse et noire.

Avec répugnance, il se contraignit à regarder le divan contre le mur du fond.

Une flaque brillante de lumière tombait en plein sur la morte qui y gisait, allongée sur le dos. La tête et les épaules pendaient de l'autre côté, au pied du lit, hors de son champ visuel. Dieu merci ! La figure gonflée, d'un bleu noir, la fixité des yeux, la langue horriblement grossie bombant hors de la bouche béante, c'était quelque chose qu'il ne voulait plus jamais voir.

Il n'apercevait d'elle à présent que ce qu'il désirait se rappeler, les seins pointant à l'étroit contre le broché compliqué du corsage, les beaux bras nus étendus sur le couvre-pied bleu dans une attitude de crucifié et les longues jambes élancées dans les bas de nylon.

Pour s'obliger à ne plus la regarder, il alla chercher la lourde clé anglaise qu'il avait extraite de la boîte à outils de la voiture.

Il ramassa la clé, la posa sur la table, à portée de sa main. Puis il se rassit et ralluma une cigarette.

Pendant quelques instants, il regarda la machine enregistreuse, en s'efforçant de penser à ce qu'il allait dire. Mais son esprit, d'un bond, retournait à la femme sur le lit, évoquant la terreur qui était apparue dans ses yeux quand il avait enfoncé les doigts dans la chair tendre de son cou.

— Allons-y ! dit-il tout haut, d'une voix rauque et fâchée. Oublie-la. Elle est morte. Pense à toi à présent. Tu es dans un sale pétrin : il va falloir en sortir. Allons ! Au travail !

Il allongea le bras et tourna le bouton de mise en marche du magnétophone. Les deux bobines se mirent à tourner et il se pencha vers le micro.

Il commença à parler rapidement, les mots débordant de ses lèvres, tandis que la bande étroite allait sans se presser d'une bobine à l'autre.

— À l'attention personnelle du district attorney John Harrington, dit-il dans le microphone. Monsieur le district attorney, je viens vous avouer un crime commis par moi, Chad Winters de Cliffside, Little Eden (Californie). Nous sommes aujourd'hui le 30 septembre, il est deux heures quarante-cinq de l'après-midi.

Il s'interrompt pour contempler les plages dorées et le bleu Pacifique qui déferlait lentement et calmement au loin sur les rochers. Puis, rapprochant sa chaise de la table, il poursuivit :

— Il serait tout simple de vous parler de l'assassinat, de la manière dont je l'ai commis et de la raison pour laquelle le lieutenant Leggit ne m'a pas arrêté, dès qu'il a su qu'il s'agissait d'un crime.

Mais, dans cette affaire, il y a beaucoup plus que cela. Je veux vous en donner une idée claire et cohérente, afin que vous sachiez non seulement comment elle a commencé, mais pourquoi et pourquoi elle ne pouvait finir que par un meurtre.

« Ayez un peu de patience, monsieur le district attorney, et suivez-moi jusqu'à ce que vous en soyez aux faits qui vous intéressent directement. Je vous promets de ne pas vous ennuyer... »

I

Revenons à l'année dernière, au mois de mai ; j'étais installé à ma table dans le grand bureau de la Pacific Banking Corporation, réfléchissant à mes affaires personnelles tout en ayant l'air de penser aux affaires de mon patron. J'étais à l'époque au Service des titres et je peux bien avouer à présent que je n'avais guère l'étoffe d'un employé de banque. Rester assis derrière un bureau toute la journée, à prendre soin de l'argent des autres, pour moi c'était vraiment le purgatoire sur terre.

Ce matin-là de mai, j'avais devant moi cinq lettres arrivées au premier courrier. Quatre émanaient de fournisseurs à qui je devais de l'argent ; ils menaçaient d'écrire à la banque pour l'informer de mes dettes ; la cinquième était d'une fille qui m'annonçait sa grossesse et me demandait ce que je comptais faire à ce sujet.

Ce n'est pas la fille qui m'inquiétait : je me débrouille toujours avec les femmes, mais les fournisseurs constituaient un problème. Je leur avais joué si fréquemment la comédie que je savais que ça ne marcherait plus. Il me fallait

dénicher de l'argent quelque part, sinon j'allais être fichu à la porte de la banque et, à ce moment-là, les loups montreraient les dents.

J'avais terriblement besoin de me refaire et je voyais qu'il me faudrait avoir recours aux usuriers pour m'en procurer. Je savais qu'une fois dans leurs griffes j'étais fichu, mais l'urgence du problème et le besoin me talonnaient. J'allais prendre l'annuaire pour y chercher l'adresse de Lowenstein, lorsque l'appareil d'intercommunication, posé sur ma table, se manifesta par un ronflement.

— Winters, annonçai-je d'une voix que je m'efforçais de rendre alerte et empressée.

Même si je ne faisais pas beaucoup de travail pour la banque, je prenais soin de ne pas le rendre de notoriété publique.

— Oh ! monsieur Winters, voudriez-vous venir au bureau de M. Sternwood, s'il vous plaît ?

Cette invite annonçait du vilain. Sternwood ne voyait les membres de son personnel que pour leur flanquer son pied quelque part.

— Parfait, acquiesçai-je.

Je me sentais envahi par une sueur froide et mon cœur se mit à battre la chamade. L'un des saligauds à qui je devais de l'argent serait-il allé trouver Sternwood ? Ou cette petite teigne de Paula ? Avais-je commis une bévue dans mon travail ?

En suivant la longue rangée de tables, pour me rendre au bureau de Sternwood, je sentais que les types me regardaient du coin de l'œil. Ils savaient où j'allais.

C'était une tribu propre et respectable. Presque tous étaient mariés et avaient une ribambelle de gosses. Ceux qui ne l'étaient pas, attendaient la venue de la riche héritière.

À l'exception peut-être de Tom Leadbeater, aucun d'eux ne m'approuvait. Ils n'aimaient pas plus la coupe de mes vêtements et mes parties de rigolades avec les jeunes et jolies dactylos, que ma façon de travailler au ralenti. Leur désapprobation jaillissait comme les piquants d'un porc-épic et jamais ils ne se montraient amicaux. Je ne me sentais nullement morveux. J'avais tous les amis que je voulais. Ils n'étaient, eux, ni guindés, ni timorés.

Je frappai à la porte du bureau de Sternwood, tournai le bouton et entrai.

Le vieux Sternwood et mon père avaient été des amis de toujours. C'était Sternwood qui avait voulu faire de moi un banquier. On ne m'avait pas consulté. À l'époque, mon père avait sauté sur cette occasion et j'étais resté rivé à la boîte.

Je n'avais pas mis les pieds dans le bureau de Sternwood depuis que j'étais venu reprendre ma place, après cinq ans passés dans l'armée. Il s'était montré très cordial cette fois-là. Il m'avait administré du « retour du héros » et du « vous aurez ici toutes les chances de vous faire rapidement une situation. »

Il me paraissait peu disposé à me donner l'accolade cette fois-ci.

— Entrez, Chad, dit-il, en reposant sur son bureau une poignée de papiers. Et asseyez-vous.

Je m'assis, en prenant soin de ne pas m'affaler.

Il poussa sur le bureau un étui à cigarettes en or. Nous allumâmes nos cigarettes dans un silence impressionnant. Enfin, il dit :

— Quel âge avez-vous, Chad ?

— Trente-deux ans, monsieur.

— Vous avez travaillé quatre ans chez nous, depuis la guerre ?

— Oui, monsieur.

— Et trois ans avant la guerre ?

— C'est exact, monsieur.

— Leadbeater n'est chez nous que depuis cinq ans. Comment se fait-il qu'il soit sous-directeur, alors que vous occupez encore un emploi subalterne ?

— Je suppose, monsieur, qu'il a plus de tête que moi.

Je ne dis cela que parce que j'avais la certitude que c'était la réponse qu'il attendait.

Il secoua la tête.

— La raison, c'est qu'il prend un vif intérêt à son travail et qu'il bâche, tandis que vous, vous en faites le moins possible.

— Ce n'est pas tout à fait juste, commençai-je.

Mais le coup d'œil qu'il me jeta me fit taire.

Sternwood se leva et se mit à aller et venir dans la pièce.

— Votre père et moi, nous étions de bons amis. Par amitié pour lui, je vais vous donner

encore une chance. Vous allez avoir un tout autre travail.

Je recommençais à respirer.

— Merci, monsieur.

— Ne vous pressez pas trop de me remercier, dit Sternwood en revenant se rasseoir à son bureau. C'est un emploi assez spécial et si vous ne vous y accrochez pas, il se cabrera et vous fera mordre la poussière. Ce n'est pas un travail pour paresseux. Si vous échouez, vous ne resterez pas ici. Je vous le dis comme je le pense. Je vous donne votre dernière chance. Pour vous encourager un peu, je vous augmente de cent cinquante dollars à partir d'aujourd'hui. Mais ne vous faites pas d'illusions : il vous faudra les mériter jusqu'au dernier *cent*.

À présent, je me tenais raide comme un piquet, sur ma chaise. Il ne pouvait y avoir qu'un seul emploi répondant à cette définition, et c'était le dernier dont j'aurais voulu : la terreur de tous les employés de la banque ; le cauchemar de Leadbeater ; le travail qui l'avait rendu chauve en l'espace de six mois.

Sternwood sourit tout à coup.

— Je vois que vous avez deviné, Chad. À partir de cet après-midi, vous allez être spécialement affecté au compte Shelley.

Vous savez probablement tout sur Josh Shelley — comment il est devenu multi-millionnaire avec un tracteur agricole à quatre usages et comment

il a doublé ses bénéfiques, en transformant ses usines en fabriques de tanks.

Ce que vous ne savez probablement pas, c'est que, à sa mort, en 1946, il a laissé tous ses biens, plus soixante-dix millions de dollars, à sa fille unique Vestale.

L'administration des biens et de toutes leurs vastes ramifications incombait à la Pacific, sous condition testamentaire que si Vestale n'était pas satisfaite de la façon dont la banque gérait ses affaires, elle pourrait les confier à d'autres.

Or, des quantités de banques et d'administrateurs de biens auraient donné n'importe quoi pour pouvoir gérer un compte de cette importance. La Pacific d'ailleurs ne tarda pas à s'apercevoir que, si elle parvenait à rabioter le moindre fifrelin sur le dos de Miss Shelley, ce ne serait pas sans mal.

N'allez pas vous faire des idées : Vestale Shelley était une garce de première bourre. Pendant des années, elle avait vécu sous la domination du vieux Josh Shelley et je n'ai pas besoin de vous rappeler quel genre de type c'était. Jusqu'à la mort du vieux, elle avait eu la vie dure. Il la tenait serrée, sans argent, la malmenait, ne lui permettait aucune relation masculine, ne donnait jamais pour elle la moindre réception. Pendant ses vingt premières années, elle avait vécu l'existence réglée et sans heurts d'une nonne.

Si elle avait eu une bonne nature, on aurait trouvé cela désolant pour elle, mais ce n'était pas le cas. Elle ressemblait à son père, se montrait cruelle, mesquine et cupide. Aussi, lorsque le vieux passa l'arme à gauche, en laissant tomber

dans le giron de sa fille soixante-dix millions de dollars, sortit-elle de sa solitude de recluse comme un taureau furieux, altéré de sang.

En l'espace de six ans, pas moins de quinze des employés les mieux entraînés de la Pacific s'étaient escrimés à s'occuper du compte. Quand de désespoir ils ne rendaient pas tripes et boyaux, Vestale les faisait renvoyer pour incompétence.

Leadbeater avait survécu plus longtemps que les autres. Pendant huit mois, il avait été l'esclave de Vestale et, si vous l'aviez vu quand il a pris ce travail et quand il me l'a repassé, vous auriez compris à quel point la tâche assignée était incroyablement dure.

À la banque tout le monde savait à quoi s'en tenir. C'était un sujet de plaisanterie général, mais, croyez-m'en, le type qui y était attelé ne faisait pas chorus avec les rieurs.

J'allai annoncer la nouvelle à Leadbeater.

Il se leva et, croyez-le ou non, il tremblait littéralement.

— Sans blague ?

— Sans blague. À partir de tout de suite, je prends sur moi votre mauvaise chance.

— Alors, il vaut mieux que j'essaie de vous mettre au courant.

— Minute, dis-je, en m'asseyant sur le bureau. Je ne veux rien savoir de toute cette paperasserie. Passons à autre chose !

Il me considéra, les yeux ronds, comme si je venais d'avouer que j'avais tué ma mère.

— Mais il faut que vous connaissiez tout ça, dit-il d'une voix aiguë. Nous gérons là une des

plus grosses fortunes des États-Unis. On ne peut pas s'exposer à perdre un client de cette importance.

J'allumai une cigarette.

— De vous à moi, ça ne me ferait ni chaud ni froid, dis-je. Si vous vous attendez à ce que je passe des nuits blanches dessus, vous allez être déçus, Sternwood et vous.

— Attendez, me dit-il en ravalant son souffle. Vous êtes plein de confiance en ce moment, attendez. Miss Shelley ne vous laisse jamais tranquille. Même la nuit, elle vous téléphone pour vous demander un renseignement, pour vous rappeler de ne pas oublier de faire une chose ou l'autre. Trois fois, cette semaine, elle m'a fait lever entre deux heures et trois heures du matin. Deux fois, elle m'a envoyé chercher dans la journée. Il m'a fallu abandonner toute une montagne de travail, aller là-bas, attendre pendant des heures, pour m'entendre dire à la fin par sa secrétaire qu'elle était trop occupée pour me recevoir. J'ai dû rester tard le soir et même veiller jusqu'à une heure avancée de la nuit pour rattraper mon retard, parce qu'elle me laisse toujours en suspens. Dans quelques mois, vous connaîtrez, vous aussi, ce que j'éprouve actuellement.

— Ah! vous croyez ça, fis-je en redressant la tête. Eh bien! vous vous mettez le doigt dans l'œil! Laissez-moi vous dire que je m'y entends avec les femmes et je ne me laisserai pas marcher sur les pieds. Ouvrez l'œil et vous verrez.

II

Une note sur mon bloc journalier m'enjoignait d'aller voir Vestale Shelley à onze heures du matin, le 15 mai.

Dans le courant de la semaine j'avais fait bien peu de choses pour me préparer à cette rencontre. J'avais appris à m'y reconnaître dans le classement, mais je n'avais nullement tenté de retenir le moindre détail.

Leadbeater ne m'avait pas été d'un grand secours. Il était si mal fichu qu'il avait réussi tout au plus à me mettre au courant de certains points demeurés en suspens, mais ces questions étaient d'importance.

Tout récemment, Vestale avait eu trois prétentions, et c'est parce que Leadbeater n'avait pas pu y souscrire qu'elle avait fait pression sur Sternwood, pour se débarrasser de lui.

Primo, elle voulait qu'un manteau de vison de vingt-cinq mille dollars qu'elle venait d'acheter fût admis par le fisc comme une dépense légitime et porté sur sa demande de dégrèvement.

Comme Leadbeater l'avait fait observer à juste

raison, cette prétention était ridicule et le fisc penserait que la banque perdait la tête si elle produisait une telle réclamation.

Sa deuxième exigence consistait à vouloir relever de quinze pour cent tous les loyers de la Fondation Shelley, série de maisons de rapport s'étendant sur trois kilomètres dans le bas d'East Side.

Leadbeater lui avait rappelé qu'elle venait d'augmenter les loyers l'année précédente et qu'elle ne pouvait pas décemment recommencer. Sur ce point, Harrison et Ford, la société immobilière qui gérait la Fondation Shelley, appuyait à fond Leadbeater. Cette société faisait observer que les loyers étaient déjà démesurément élevés pour la condition des logements et que les encaisseurs ne parviendraient pas à extirper le supplément aux locataires.

Enfin, en troisième lieu, elle voulait faire vendre par la banque une grande maison meublée, 334, Western Avenue, que son père avait achetée en 1914. À première vue, cette prétention semblait raisonnable, car la valeur de la propriété avait considérablement augmenté. Cependant cinq locataires occupaient l'immeuble depuis que le vieux Shelley l'avait achetée. La banque pensait qu'il fallait en tenir compte. Vestale avait une offre de Moe Burgess, le plus gros tenancier de maisons closes de Little Eden qui, désireux d'aménager la maison en bordel de luxe, lui proposait une somme considérable.

Donc, outre les « colles » qu'elle pouvait me poser, il me fallait élucider ces trois points, si je

voulais ne pas être évincé immédiatement et pouvoir travailler pour elle pendant quelque temps.

Le matin du 15, peu après dix heures, je pris un taxi et me fis conduire de la banque à ma chambre où j'abandonnai mes vêtements de travail. Quand Leadbeater se rendait à Cliffside, résidence des Shelley, il portait toujours un costume noir classique. Je décidai de donner à Vestale un changement de programme complet.

Je revêtis une veste de sport en toile jaune, à grandes poches, une chemise de sport blanche, un tour de cou à pois marron et jaune, un pantalon marine en gabardine et des mocassins en veau naturel.

On m'aurait pris pour un acteur de cinéma à succès beaucoup plus que pour un employé malchanceux, et c'est bien là, précisément, l'apparence que je voulais me donner.

La route privée qui menait à la résidence des Shelley était taillée dans le roc. Elle tournait et serpentait pendant trois kilomètres de côte, pour aboutir finalement à de grandes et belles portes en fer forgé de cinq mètres de hauteur, à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quand le taxi prit le dernier tournant, la vue de la maison faillit me faire tomber à la renverse.

Je m'attendais à quelque chose d'assez somptueux, bien sûr. Toutefois, ce n'était pas une maison que j'avais devant moi, mais un palais, un vaste et magnifique édifice de marbre d'un blanc étincelant qui se dressait sur une terrasse imposante. Ce fut toute une balade de gravir les cent

marches blanches qui conduisaient à la terrasse et à l'entrée principale.

Sans me laisser le temps de chercher sonnette ou marteau, l'un des battants s'ouvrit. Hargis, le maître d'hôtel de Vestale, apparut dans l'encadrement de la porte.

C'était un homme grand, gras, à l'aristocratique visage d'archevêque. Ses yeux gris pâle m'examinèrent avec une réprobation glaciale.

— Je suis M. Winters, dis-je. Miss Shelley, s'il vous plaît.

Il s'effaça sur le côté et j'entrai dans un hall de dimensions aussi vastes que celui de la gare de Pennsylvania Central.

— Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, monsieur ?

Il s'éloigna, la tête droite, le dos raide comme la Justice.

Je m'avançai pour regarder la rangée de cuirasses, de hallebardes, de piques et de gros sabres qui se détachaient avec une lueur sombre sur les murs recouverts de panneaux de chêne.

Quelques tableaux, représentant de beaux cavaliers bien nourris, pouvaient — à moins d'être des faux — avoir vu le jour sous le pinceau de Franz Hals.

L'atmosphère de la maison commença à produire sur moi un effet bizarre. Je me mis à regretter ma tenue sportive. Tout à coup j'en vins à redouter la rencontre avec Vestale Shelley.

Je me représentai mentalement Tom Leadbeater, dans son costume noir impeccable, serrant sa serviette dans ses mains moites, et attendant,

dans ce hall aux dimensions écrasantes, de livrer une bataille qu'il savait perdue d'avance.

Hargis revint au bout de quelques minutes.

— Si vous voulez bien me suivre...

Il traversa le hall, moi sur ses talons. Après avoir arpenté un couloir assez large pour un camion de dix tonnes, nous nous arrê tâmes devant une porte de chêne à deux battants.

Hargis frappa discrètement, tourna la poignée et poussa la porte.

— M. Winters, de la Pacific Banking Corporation, dit-il, en faisant retentir sa voix comme pour l'annonce d'une pièce de troisième ordre dans un théâtre de la périphérie.

Je pris mon courage à deux mains et entrai.

La pièce était petite, brillante et pleine de fleurs. Des portes-fenêtres ouvraient sur une large terrasse, découvrant une vue magnifique sur le jardin et au loin sur la mer.

Près de la fenêtre un grand bureau et, assise à ce bureau, une fille dont les cheveux noirs étaient tirés en arrière et dont les yeux bleus me dévisageaient à travers de sévères lunettes sans monture.

Je ne vis pas plus loin que les cheveux tirés et les lunettes et ce fut ma première erreur. Sachant ce que je sais d'Eve Dolan, il me paraît à présent inconcevable que je n'aie pas décelé ce qui, en elle, allait me faire mener une vie d'enfer pendant quelques mois. Je ne m'intéresse pas aux femmes à lunettes, aussi ne pris-je pas soin de l'observer de plus près. Voyant les cheveux tirés, je la classai sans hésiter dans la catégorie des

vieilles filles acariâtres pour laquelle je n'éprouve et n'éprouverai jamais le moindre intérêt.

— M. Winters ? demanda-t-elle.

Et je vis qu'elle examinait ma mise.

— En effet.

— Oh ! Je suis Miss Dolan, la secrétaire de Miss Shelley. Vous ne voulez pas vous asseoir ? Miss Shelley risque de tarder un peu.

Je me souvins de ce que m'avait raconté Leadbeater sur la façon dont on l'avait fait attendre pendant des heures pour lui dire en fin de compte de s'en aller. À moi, ça n'arriverait pas.

— Quand Miss Shelley voudra me voir, vous me trouverez dans le jardin, fis-je.

Et je sortis en direction de la terrasse.

Je l'entendis répondre quelque chose, mais je poursuivis mon chemin. Je descendis les quelques marches qui conduisaient à la terrasse, m'assis sur la balustrade et allumai une cigarette.

J'étais plutôt coincé, mais fermement résolu à ne pas me laisser renvoyer sans avoir vu cette femme. Je décidai de lui accorder un quart d'heure et pas une minute de plus, avant d'entrer en action. Je regardai la ribambelle de jardiniers chinois qui soignaient avec amour la pelouse, les allées et les massifs. Je fumai trois cigarettes pendant que la grande aiguille de ma montre tournait lentement. Lorsque le quart d'heure fut écoulé, je retournai au sanctuaire de Miss Dolan.

— Miss Shelley n'est pas encore disposée à me recevoir ? demandai-je, en posant mes mains sur le bureau et en me penchant en avant pour permettre à la secrétaire de respirer une bouffée de

l'alcool de lavande dont j'avais frictionné mon visage, après m'être rasé.

— Je crains que non. Elle risque de vous faire attendre assez longtemps, monsieur Winters.

— Je voudrais une feuille de papier et une enveloppe.

Nouvel effet de surprise. Après une seconde d'hésitation, elle me montra une corbeille de bureau contenant papier et enveloppes.

— Merci, dis-je. Vous permettez ?

Je me penchai de nouveau, soulevai la machine à écrire qui était devant elle, la posai devant moi, de l'autre côté du bureau, tirai une chaise et m'assis.

Elle voulut dire quelque chose, mais se ravisa. Elle continua d'écrire sur un agenda, mais je vis que je l'avais sérieusement désorientée.

Et martelant les touches comme un sourd le tapai le billet que voici :

Chère Miss Shelley,

Je viens de passer un quart d'heure à vous attendre. Miss Dolan maintenant m'informe que vous pouvez tarder encore.

Je suis un homme consciencieux et je sens que mon devoir est de vous rappeler qu'à chaque minute que je passe à me reposer dans votre beau jardin, je perds et votre temps et votre argent, surtout votre argent. Un vieux dicton prétend que la Bourse ne reste pas tranquille quand l'épargne s'endort.

Il y a aussi une petite affaire de manteau de vison sur laquelle il nous faut, semble-t-il, nous pencher ensemble de manière assez urgente.

Je signai cette note, la mis dans une enveloppe, et allai à l'autre bout de la pièce écraser mon pouce sur le bouton de sonnette.

Une minute après, la porte s'ouvrit et je vis entrer un jeune valet de pied.

— Portez cette note à Miss Shelley tout de suite, lui dis-je.

— Bien, monsieur.

Il y eut ensuite un long silence impressionnant. Je m'approchai des portes-fenêtres pour regarder le jardin. J'allumai une cigarette pour me calmer les nerfs. J'affectais un grand sang-froid, mais dans mon for intérieur, j'étais sérieusement troublé.

Les minutes s'écoulaient au tic-tac de ma montre. Je gardai les yeux sur le cadran, me demandant si mon coup de bluff allait rater. Enfin j'entendis frapper et la porte s'ouvrit. Une toux discrète derrière moi me fit retourner la tête. Le jeune valet de pied se tenait respectueusement à mon côté.

— Miss Shelley va vous voir maintenant, monsieur. Par ici, s'il vous plaît.

Je le suivis jusqu'à la porte, puis, comme il filait devant, je m'arrêtai pour regarder Miss Dolan.

Assise, immobile, elle me contemplait avec stupéfaction et peut-être une légère pointe d'admiration.

Je lui adressai un long clin d'œil et emboîtai le pas au valet de pied.

J'avais l'impression de vivre un rêve.

Je ne savais pas très bien à quoi Vestale Shelley pouvait ressembler. Aussi, en la voyant juchée au sommet d'une estrade, sur un énorme lit, calée par des oreillers bien rembourrés, éprouvai-je un certain choc.

C'était une petite personne, sans aucun avantage, pour autant que j'en pouvais voir. Je remarquai tout d'abord l'épaisse chevelure, couleur purée de carotte, hérissée à la Jollywog¹ qui auréolait sa petite tête d'un halo de feu.

Elle était d'une maigreur navrante. Ses grands yeux étincelaient au fond d'orbites creuses et cernées de noir. Son petit nez osseux rappelait un bec d'épervier. Sa grande bouche disparaissait sous un plâtre de rouge à lèvres couleur sang.

Je la regardais et elle, de son côté, me regardait aussi.

— Vous êtes Chad Winters ? me demanda-t-elle.

Elle avait une voix étonnamment profonde et musicale qui contrastait bizarrement avec l'exiguïté de sa personne.

— Oui, Miss Shelley. Je suis appelé à remplacer Leadbeater. M. Sternwood vous a probablement...

Je tournai court, voyant qu'elle ne m'écoutait pas. Elle attendait que j'aie terminé pour prendre la parole.

— C'est vous qui avez écrit cela ?

Elle brandissait mon mot.

1. Poupée célèbre.

— Oui.

Elle m'examina pendant un long moment, d'une manière presque gênante.

— Vous êtes très beau, monsieur Winters. Avez-vous mis ce costume à mon intention ?

— Sans aucun doute. À ce qu'il semble, vous vous fatiguez très rapidement des employés de banque du type classique. Vous en avez épuisé quinze, Miss Shelley : il ne reste plus que moi. J'ai pensé qu'un changement de décor aurait pour vous quelque attrait.

— Vous ne manquez pas de jugeote. (Elle agita ma note.) Et ceci n'était pas bête non plus. J'étais décidée à vous faire attendre un bon moment.

— Je l'avais compris. C'est pourquoi je me suis permis de vous écrire.

Elle inclina la tête, m'examina encore un peu, puis, me désignant le pied de son lit :

— Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Je gravis les quatre marches du lit à baldaquin et m'installai au pied.

— Qu'est-ce qui se passe avec mon manteau de vison ? questionna-t-elle en sondant mon visage d'un regard attentif.

Si je n'avais pas touché au classement Shelley la semaine précédente, j'avais néanmoins longuement réfléchi aux trois points qui avaient mis Leadbeater en mauvaise posture. J'avais une solution pour chacun d'eux, mais j'ignorais dans quelle mesure je pouvais me risquer à faire de telles propositions.

— Avant d'attaquer ce sujet, il me faut votre

parole que, si vous n'êtes pas d'accord avec mes suggestions, vous oublierez que je les ai faites.

Je vis son regard manifester de la surprise et de l'intérêt.

— Continuez !

— Jusqu'à maintenant, Miss Shelley, vous n'avez pas été satisfaite de la façon dont la banque a géré vos affaires. D'après ce que j'ai entendu dire, la banque aurait pris sur elle de vous donner des avis que vous auriez préféré ne pas avoir. En d'autres termes, la banque et vous, vous trouvez sur les deux rives opposées du fleuve. J'ai l'intention de traverser le fleuve et de venir travailler de votre côté.

Elle m'observait.

— Vous commencez à m'intéresser, monsieur Winters. Maintenant, dites-moi ce que vous allez faire pour le manteau de vison !

— Vous voulez qu'il figure dans votre demande de dégrèvement. Du point de vue de la banque et du fisc, c'est une prétention insensée et ridicule.

Elle continuait de me regarder, sans rien manifester.

— Il se trouve que moi, poursuivi-je, je suis entièrement d'accord pour endormir le fisc, si je vois la possibilité d'y parvenir. Mais ce n'est pas la position de la banque.

— Qu'importe la banque ?

— De toute façon, en l'occurrence, nous devons compter avec la banque, puisque ce n'est que par son intermédiaire que je puis légitimer cette dépense. Les chiffres proposés par elle sont acceptés par le fisc sans discussion. Naturellement ces

chiffres doivent être accompagnés de justificatifs, mais je sais, d'expérience, que les autorités fiscales demandent ces reçus à peu près chaque fois qu'il leur tombe un œil.

— Continuez, monsieur Winters. Jusqu'ici je vous suis.

— Il n'existe qu'un moyen d'incorporer le prix de votre manteau de vison dans vos frais d'entretien, c'est de le déguiser en autre chose.

J'attendis une seconde, puis poursuivis :

— Et cela s'appelle *frauder*.

Un long silence s'établit soudain.

Tout dépendait de sa réaction. Je ne vis rien sur son visage. Ses yeux étaient ancrés sur les miens.

— Voulez-vous répéter, monsieur Winters ? dit-elle à mi-voix.

J'hésitai un instant. Est-ce que je m'exposais ? Allait-elle décrocher le téléphone et appeler Sternwood ?

— Ce serait frauder le fisc, Miss Shelley. Vous risqueriez une amende, ou peut-être même la prison.

— Est-ce qu'on s'en apercevrait ?

Je poussai un long soupir de soulagement. Elle avait dit tout ce que je voulais savoir. Le reste était facile. Si elle s'était effarouchée de ma proposition de frauder, j'étais fichu, mais il n'y avait pas l'ombre d'une hésitation dans sa voix. Elle ne pensait à rien d'autre qu'à la possibilité d'être découverte ou non.

— De la façon dont je le ferai, il y aura une

chance sur cinq cents pour qu'on le découvre et c'est, je crois, un risque raisonnable.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— En 1936, votre père a fait d'importantes réparations à un certain nombre de ses métairies. Ces réparations étaient des dépenses légitimes : il demanda que leur montant fût déduit de son chiffre d'imposition et l'obtint. L'administration ne demanda pas à voir les reçus, elle se contenta de l'assurance donnée par la banque que les travaux avaient bien été exécutés. J'ai ces reçus. J'ai opéré une substitution de date en effaçant l'ancienne et en les datant de cette année. Je possède donc à présent un jeu de justificatifs que le fisc n'a jamais eu en mains, pour des réparations à trois bâtiments de ferme se montant à trente mille dollars. Ce montant est supérieur au coût de votre manteau de vison, n'est-il pas vrai, Miss Shelley ?

— Et si le fisc veut vérifier les travaux ?

— Ça, c'est la chance sur cinq cents. S'il le fait, nous sommes cuits, mais il ne le fera pas. Il a d'autres chiens à fouetter. La Pacific a la grosse cote auprès du fisc. On ne mettra pas sa parole en doute. Je puis vous l'assurer.

Elle opina du chef et sourit. Elle avait de très petites dents blanches.

— Je crois que nous pourrions boire une bouteille de champagne à cette occasion, monsieur Winters. Vous me semblez plein d'idées. (Elle appuya sur un bouton de sonnette près de son lit.) J'ai l'impression que vous et moi allons avoir de longues et agréables relations d'affaires.

C'était aussi simple que ça. Je voyais s'ouvrir devant moi les portes de l'univers dont je rêvais. Il ne me restait qu'à aller de l'avant.

Hargis apporta le champagne dans un seau d'argent qu'il posa sur la table.

Il ouvrit la bouteille avec une dextérité que seule peut conférer une longue pratique. Il versa le vin pétillant dans deux verres, en offrit un à Vestale et l'autre à moi. Puis il sortit.

— À nos longues et profitables relations, monsieur Winters ! fit Vestale en levant son verre.

Nous bûmes.

C'était le plus abominable champagne que j'eus jamais ingurgité ; il était tellement mauvais que j'eus de la peine à ne pas faire de grimace. Je levai les yeux et vis qu'elle m'observait.

— Je crains fort qu'Hargis ne nous ait joué un mauvais tour, dit-elle en reposant son verre. C'est la saleté que je donne aux domestiques les jours de fête.

Je me sentis bouillir de colère.

— Il a dû penser que c'était assez bon pour moi, dis-je, sans pouvoir me retenir.

— Peut-être bien, monsieur Winters, dit-elle en souriant. Ces vieux serviteurs attachés à la famille ne sont pas toujours commodes. Peu importe. Il vous appréciera davantage, quand il vous connaîtra mieux. Maintenant que nous avons réglé la question du manteau de vison, qu'est-ce que vous proposez pour les loyers de la Fondation ?

Ne vous imaginez pas que j'y allais les yeux fermés.

Elle se montrait aimable et condescendante avec ses «vous êtes un jeune homme beau et intelligent» et son ignoble champagne, uniquement parce que je faisais ce que Leadbeater lui avait refusé. Elle me ferait bon visage tant que je lui serais utile. Elle ne se contentait pas de voir son compte dégrevé du coût du manteau de vison : il lui fallait plus. Ayant eu le manteau, il lui fallait à présent l'augmentation des loyers, et, quand elle aurait l'augmentation des loyers, elle sortirait la vente du 334, Western Avenue.

— Les loyers de la Fondation ? fis-je, l'air surpris. Pourquoi pas ? Je puis régler cela facilement, si vous le désirez.

— Comment ?

— En m'adressant à une autre société. Je connais une entreprise qui vous obtiendra une augmentation de loyers, sans histoires.

— Alors, qu'est-ce que nous attendons ?

— Une lettre de vous à Harrison et Ford, les informant qu'ils cessent de gérer vos biens à partir du premier de ce mois.

— Il y a plus de quarante ans qu'ils encaissent les loyers pour ma famille.

— Quand un serviteur n'est plus bon à rien, il est toujours sage de s'en débarrasser.

Elle me regarda et une lueur méchante apparut soudain dans ses yeux :

— Prenez garde que vos paroles ne se retournent contre vous !

— Pas de danger ! ripostai-je. Je ne me considère pas comme votre serviteur. Votre valet s'imagine actuellement qu'il peut me servir le champagne des domestiques, mais il ne perd rien pour attendre. Je puis vous être utile, Miss Shelley, mais ne me considérez pas comme votre laquais.

— Ne vous fâchez pas, me dit-elle, ébranlée. Il ne faut pas en vouloir à Hargis. Après tout, à son âge, il pourrait être votre père. Vous et moi, j'en suis sûre, nous nous entendrons très bien.

Je ne répondis pas.

Au moins, je lui avais fait savoir que je n'étais pas homme à me laisser mener par le bout du nez. Si ça ne lui plaisait pas, elle n'avait qu'à redemander Leadbeater.

Il y eut un long silence, puis je dis :

— En m'en allant, je dicterai une lettre pour Harrison et Ford que vous n'aurez qu'à signer.

Elle se rejeta en arrière, en me regardant, et son nez pointu se plissa. Je ne sais pas si elle avait l'intention de faire du charme, mais elle ne réussissait qu'à me faire l'effet d'une petite poupée fardée et ratatinée.

— Voilà une matinée formidable, monsieur Winters. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu autant de succès avec un représentant de la banque.

— Enfin, pour terminer, je crois que vous désirez vendre le 334, Western Avenue, à Moe Burgess.

Elle me regarda fixement.

— Vous semblez vouloir régler tout aujourd'hui. Avez-vous une solution pour ce problème-là aussi ?

— Pas besoin de solution : cela dépend uniquement de vous. Burgess veut aménager la maison en bordel. À vous de dire si vous désirez voir transformer en bordel l'une des propriétés de votre père.

Je pus voir, à son froncement de sourcils, qu'elle n'aimait pas cela, sous une forme aussi brutale.

— Oui, mais il y a aussi le problème des locataires, dit-elle. M. Leadbeater prétend que je ne devrais pas les renvoyer. Il était consterné à l'idée qu'ils allaient se trouver sans abri.

— Il n'y aura pas d'ennuis de ce côté-là. J'en fais mon affaire.

Elle leva les sourcils :

— Comment vous y prendrez-vous ?

— Vous n'avez nul besoin de vous en préoccuper, Miss Shelley. J'arrangerai cela à ma façon et ça sera réglé.

— Parfait. Alors, dans ce cas, je voudrais vendre la propriété.

— Je verrai Burgess ce matin même.

— Tout cela est très satisfaisant, monsieur Winters. Je ne m'imaginai pas que vous alliez foncer ainsi comme l'éclair.

— Il y a eu trop de changements. Il m'a paru évident que quelque chose n'allait pas. La banque oubliait que le client a toujours raison.

Elle regarda sa pendulette de chevet.

— C'est l'heure? J'ai rendez-vous dans une heure et je ne suis même pas habillée.

L'allusion était transparente. Elle avait eu de moi tout ce qu'elle désirait et maintenant elle se débarrassait de moi.

Je me levai.

— J'ai été ravie de vous voir, monsieur Winters, dit-elle en me tendant une main pareille à une serre d'oiseau de proie. (Je la sentis froide et frêle dans la mienne.) Je vous crois très intelligent et je suis enchantée du changement. Je le dirai à M. Sternwood.

Je lui souris.

— Bon. À présent, Miss Shelley, il y a deux petites choses que vous pourriez faire pour moi.

— Ah? (Sa voix se refroidit soudain.) Et qu'est-ce que je puis faire pour vous, monsieur Winters?

— Je désire régler ces questions rapidement, dans votre intérêt. Je ne dispose d'aucun moyen de transport. Il me serait d'un grand secours, si vous pouviez me prêter une voiture pendant un jour ou deux.

— Mais pourtant il va de soi que c'est à la banque de vous procurer une voiture!

— La banque ne doit rien savoir des changements, jusqu'à ce qu'ils soient accomplis, dis-je. Mais si vous n'avez pas de voiture disponible...

— De voiture disponible? riposta-t-elle. Mais j'en ai six!

— Alors, peut-être pourriez-vous m'en prêter une?

Elle se mordit la lèvre d'un air contrarié. Je

voyais que l'idée de se priver d'une de ses voitures lui faisait horreur. Elle devait détester, d'ailleurs, se démunir de quoi que ce fût.

— Ma foi, je crois que c'est possible. Pour un jour ou deux. Allez au garage, Joe vous en confiera une.

— Auriez-vous l'obligeance de lui téléphoner, peut-être. Je ne voudrais pas avoir une voiture aussi mauvaise que le champagne.

Elle voulut se fâcher, mais se prit à rire :

— Vous avez un certain toupet, mais je crois que vous commencez à m'intéresser. Il n'y a pas à dire : vous savez ce que vous voulez et de quel côté vous vous dirigez.

— Oui, en effet. L'autre point est moins important. Je prévois que je vais avoir beaucoup de travaux confidentiels à effectuer pour vous, à l'avenir. L'affaire du fisc en est un exemple. Actuellement, je suis installé pour travailler dans le grand bureau de la banque où il suffit à n'importe qui de regarder par-dessus mon épaule pour voir ce que je fais. Dans votre intérêt, il vaudrait mieux que j'aie un bureau pour moi tout seul.

Elle perdit son air protecteur et commença à me regarder comme si j'étais un être humain et non un singe savant, puis elle éclata de rire.

— Est-ce que ce pauvre fou de Sternwood sait seulement quelle espèce d'employé il a ? Je parie qu'il l'ignore. Je crois que vous irez loin, monsieur Winters. De toute façon, servez-vous de moi et dites que j'insiste pour qu'on vous donne un bureau.

Et voilà comment je m'octroyai une voiture et un bureau. Voyez-vous maintenant ce que j'entendais, en disant que les portes de l'univers où je voulais pénétrer m'étaient grandes ouvertes ?

Et ce n'était qu'un commencement !

III

Moe Burgess était assis derrière un bureau usagé, un cigare éteint entre ses dents déchaussées et un chapeau mou noir rejeté en arrière de la tête.

C'était un petit type mince, avec un nez en forme de harpon et un teint ventre de crapaud.

Une rouquine à poitrine de prima donna s'arracha à une machine à écrire et vint, en balançant les hanches, s'interposer entre Moe et moi.

— Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-elle, d'une voix guère plus musicale que le tintamarre des boîtes de conserves vides dégringolant un escalier.

— C'est lui que je veux, fis-je, en désignant Moe du doigt. Remettez à plus tard votre numéro, ma jolie. Il est excellent, mais ce n'est ni le moment, ni l'endroit.

Je passai à côté de la fille et, en arrivant devant Moe, fis un large sourire. Puis je l'affranchis en deux mots :

— Je suis le successeur de Leadbeater, lui dis-je. Je m'occupe des affaires de Miss Shelley.

Il me dévisagea de la tête aux pieds, encaissa la veste de sport à grandes poches et se pencha pour examiner mes pieds.

— Excusez-moi, monsieur Winters, mais, par certains côtés, vous n'avez pas du tout l'aspect d'un employé de banque.

— Passons là-dessus. Vous êtes toujours acheteur du 334, Western Avenue ?

— Bien sûr, mais le gars Leadbeater m'a dit que l'immeuble n'était pas à vendre.

— Vous le voulez toujours au même prix ?

— Assurément.

— Je peux peut-être arranger ça, si la rouquine veut bien sortir admirer le paysage pendant cinq minutes.

Il parut un peu surpris, puis, tournant la tête, jeta un regard renfrogné sur la fille qui tapait d'un doigt, en tirant le bout de la langue entre ses lèvres peintes.

— Hé, vous ! Caltez, nom de Dieu !

Après qu'elle fut partie, en roulant les hanches et en fermant la porte derrière elle, Moe me dit :

— Qu'est-ce que vous me proposez ?

— Vous pouvez avoir la maison à votre prix, si vous prenez les locataires par-dessus le marché, lui dis-je.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre, des locataires ?

— Miss Shelley répugne à les mettre dehors. Il y a quelque chose comme trente-cinq ans qu'ils habitent là et ils ne sont pas de la toute première jeunesse. J'ai comme l'impression que vous ne vous embarraserez pas de considérations senti-

mentales. Vous pourrez les liquider quand la maison sera à vous.

Il réfléchit un instant, ricana soudain et dit :

— D'accord. Je signerai quand elle y sera disposée.

— Bon. (Je m'interrompis pour allumer une cigarette tout en l'observant.) Venons-en à notre petit accord !

Son regard se ternit de nouveau.

— Vous parlez comme un type très à la page, dit-il, les yeux fixés sur moi.

— Vous aurez la maison, quand vous m'aurez versé cinq cents dollars de commission, pas avant.

Il fit une légère grimace.

— Le chantage habituel, hein ?

— C'est l'idée. La banque ne vous voit pas d'un bon œil. Vous effarouchez Miss Shelley. Sans moi, vous n'avez aucune chance d'acheter cet immeuble. Mon accord : c'est cinq billets de cent dollars. Si vous jugez que la maison ne vaut pas ce petit sacrifice, vous n'avez qu'à le dire.

— Ça va, dit-il en haussant ses maigres épaules. Je me suis toujours laissé avoir à l'intimidation.

Et il tira de la poche intérieure de son veston un portefeuille gras, bourré de billets de banque.

En voyant toutes ces liasses, je me dis que j'étais un imbécile de ne pas lui avoir demandé mille dollars, mais il était un peu tard pour les regrets.

— Quand ma maison marchera, monsieur Winters, venez donc pendre la crémaillère avec les filles. Vous me faites l'effet d'un type régulier.

— C'est bien ce que je suis, dis-je, en prenant les billets qu'il me tendait. Je viendrai ici demain vous faire signer et l'immeuble sera à vous dans un délai record.

En traversant le bureau d'entrée, je vis la rouquine jouer de la prunelle et me tendre le front.

Je ne ralentis même pas l'allure. Ce n'était pas l'heure des rouquines. J'entendais le doux froissement des billets de banque, musique agréable entre toutes.

La journée s'annonçait bien.

Il y avait cinq ou six sociétés immobilières à Little Eden. Harrison et Ford était la plus importante et la plus respectacle. Steinbeck et Howe, la plus petite, et celle qui avait la plus fâcheuse réputation. J'étais persuadé que cette firme ferait n'importe quel sacrifice pour s'occuper des affaires de Vestale. C'étaient exactement les gens qu'il fallait pour extorquer le supplément de loyer aux locataires de la Fondation Shelley. Ils employaient des encaisseurs malabars qui se trimbalaien avec une bonne longueur de tuyau de plomb enveloppée dans du papier journal, fétiche irréfutable pour l'encaissement sans discussion.

En suivant le boulevard Floral au volant de la Cadillac, je me demandais si j'allais oser appâter Bernie Howe. Je ne l'avais jamais rencontré, mais sa réputation d'escroc et de requin était notoire. Tout dépendait de la façon dont se déroulerait l'entretien et de l'empressement qu'il manifeste-

rait à enfoncer les crocs dans les affaires de Vestale.

Je n'eus aucune difficulté à le voir. À peine eus-je dit à la secrétaire que j'appartenais à la banque, aussitôt elle me mena directement dans son bureau.

Howe était colossalement gras et grand, avec une tête ronde comme une boule, une moustache tombante et des yeux bleus prêts à vous avaler. Il devait avoir cinquante-cinq ans, mais paraissait davantage. Il me lança un coup d'œil inquisiteur en me voyant approcher, se leva et me tendit une large main moite.

— Heureux de vous rencontrer, monsieur Winters. Asseyez-vous donc !

— Vous avez à faire et moi aussi, dis-je en m'asseyant. J'en viens donc tout de suite au fait. Vous savez sans doute que la Pacific s'occupe des affaires de Miss Shelley ?

Il inclina la tête.

— Ma tâche consiste à représenter la banque auprès de Miss Shelley, poursuivis-je. Ce travail m'a été confié tout récemment et je procède à quelques petits changements par-ci, par-là. Est-ce que l'encaissement des loyers de la Fondation Shelley vous intéresserait ?

Il gratta son gros nez avec un doigt boudiné, le visage aussi dénué d'expression que l'arrière d'un trolleybus.

— C'est donc qu'Harrison et Ford y auraient renoncé ?

— Miss Shelley envisage de se passer dorénavant de leurs services. (Je pris dans ma serviette

le bordereau des loyers de la Fondation Shelley du mois précédent et le poussai devant lui sur le bureau.) Miss Shelley veut quinze pour cent d'augmentation sur ces chiffres.

Il étudia le bordereau pendant quelques instants, puis leva les yeux.

— Cela ne fera pas de difficulté. Mes hommes sont depuis longtemps entraînés à encaisser le loyer exigé par mes clients.

— Alors, vous croyez pouvoir vous en charger ?

— Certainement.

J'eus préféré le voir plus enthousiaste. Nous parlâmes ensuite des conditions et je fus plutôt surpris de constater que son pourcentage était inférieur à la commission que prenait Harrison et Ford.

— Vous comprenez bien que la Fondation est une goutte d'eau dans un tonneau ? dis-je. Miss Shelley a des propriétés dans tout le pays. Je suis peut-être à même de la persuader de vous laisser vous occuper de tout. Êtes-vous en mesure de le faire ?

— Certainement, monsieur Winters, rétorqua-t-il. Notre firme est organisée pour s'occuper de n'importe quelle propriété, petite ou grande.

Ce manque d'enthousiasme ne facilitait guère l'entrée en matière que je recherchais. J'eus l'impression qu'il jouait ce jeu volontairement.

— J'ai dit que je pourrais la persuader, ce qui ne signifie pas obligatoirement que j'y sois disposé, lui dis-je, m'avançant un peu plus en terrain découvert.

Il racla de nouveau son gros nez avec son doigt boudiné.

— Si vous préférez attendre de voir comment nous nous en tirons avec la Fondation Shelley, je m'en remettrais très volontiers à votre décision, répliqua-t-il doucement.

Ces escarmouches ne me menaient nulle part. Il me fallait montrer mon jeu.

Je lui dis, avec un sourire :

— Cessons de tourner autour du pot. J'ai une proposition valable sur laquelle toutes les sociétés immobilières de la ville se précipiteraient. Je vous l'apporte. Combien y a-t-il là-dedans pour moi ?

— Combien y a-t-il là-dedans pour vous ? répéta-t-il. Je ne vous suis pas, monsieur Winters. Voyons, vous venez bien de me dire que vous étiez au service de la Pacific ?

— Je ne suis au service de personne, fis-je, en redressant fièrement la tête. Je travaille actuellement pour la banque, mais, avant peu, j'escompte des changements. Vous avez peut-être intérêt à savoir que la banque tient beaucoup à conserver les services de Harrison et Ford. Regardons les choses en face, monsieur Howe. Votre maison n'est pas cotée comme la plus honorable de la place. La banque ne vous confierait une affaire pour rien au monde et vous le savez. Je peux faire pencher la balance de votre côté. Il se trouve que j'ai une forte influence sur Miss Shelley. Voyez-vous une raison pour que je vous donne ce travail pour rien ?

Il m'étudia pendant un long moment.

— Oui. Je vois votre point de vue. Qu'est-ce que vous désirez, monsieur Winters ?

Je l'avais enfin fait sortir de sa tanière.

— Mille dollars, monsieur Howe. En échange, je vous remettrai immédiatement une lettre vous autorisant à vous occuper de toutes les propriétés de Miss Shelley.

Il contempla son buvard blanc comme la neige, puis releva les yeux.

— Je préférerais une lettre signée par Miss Shelley elle-même. Quand vous m'aurez donné ça, vous aurez votre argent.

Je ne prévoyais aucune difficulté à convaincre Vestale de lui donner cette lettre.

— Je vous l'apporterai demain à midi.

— Parfait. Enchanté de faire affaire avec vous, monsieur Winters. Vous trouverez le chemin pour sortir ?

— Ayez l'argent en liquide, monsieur Howe.

— Naturellement. Bonne journée, monsieur Winters !

Une fois dans la rue, je m'arrêtai pour éponger la sueur de mon visage. Burgess avait tout de suite mordu à l'hameçon, mais je me demandais à présent si je n'avais pas fait une gaffe en essayant sur Howe le même procédé. Il avait naturellement tout à gagner à ne pas me doubler, mais s'il me dénonçait à la banque, il pouvait me coincer. Je ne pensais pas qu'il le ferait. Il n'avait aucune chance d'avoir les affaires de Vestale, s'il n'entrait pas dans mon jeu.

J'allumai une cigarette et avançai sur le trottoir jusqu'à la Cadillac. Il me fallait bien courir des

risques. Si ça réussissait, j'aurais quinze cents dollars de mieux. Je serais fou de ne pas m'exposer pour une somme pareille.

De retour à la banque, je trouvai sur mon bureau une note me demandant d'aller rendre compte de mes démarches à Sternwood, dès mon arrivée. Mon cœur se mit aussitôt à bondir comme une truite qu'on vient de sortir de l'eau. Howe et Burgess l'avaient-ils déjà mis au courant ?

En pénétrant dans le bureau de Sternwood, je sentais une sueur froide baigner mon visage.

Il leva les yeux et sourit.

À ce sourire, je sus que tout allait bien et j'eus envie de boire un verre, comme jamais.

— Entrez, Chad, et asseyez-vous.

J'étais content de ne plus être sur mes jambes.

— Eh bien ! Miss Shelley m'a paru enchantée de vous, mon garçon. Elle a pris la peine de me téléphoner à votre sujet, dit Sternwood rayonnant. Ce n'est encore jamais arrivé.

— Ma foi, monsieur, vous savez comment c'est, fis-je d'un ton détaché. J'ai l'impression d'avoir fait mouche.

— Je crois bien. Elle désire que vous ayez un bureau à vous, dit Sternwood en gloussant. Il semble qu'elle veuille, si elle nous rend visite, avoir un endroit où elle puisse discuter avec vous.

Cette nouvelle me surprit. Je ne m'étais pas attendu à ce que Vestale présentât cette petite revendication à ma place. Je me demandais si, après tout, je ne lui avais pas fait une plus forte impression que je me l'étais imaginé.

— À mon avis, c'est une excellente suggestion,

poursuivit-il. Vous pouvez dès à présent prendre possession de votre bureau. Je l'ai fait préparer dès que Miss Shelley a soulevé la question. Je veux l'encourager à venir plus souvent.

— Je comprends, monsieur.

— Vous aurez le bureau attenant à la salle Shelley. Il a une jolie vue, il est bien meublé. Miss Goodschild change d'emploi et devient votre secrétaire.

— Merci, monsieur, lui dis-je, en m'efforçant de ne pas lui laisser voir à quel point j'étais surpris de tout cela.

— Quelles nouvelles des trois points soulevés par Miss Shelley ? Comment vous en êtes-vous tiré ?

En revenant à la banque, j'avais réfléchi à la meilleure réponse à faire à cette question inévitable.

— Eh bien ! monsieur, j'ai réussi à la dissuader pour le manteau de vison. Il m'a fallu du temps, mais je lui ai fait comprendre que nous ne céderions pas. J'ai été intraitable sur ce point. Je lui ai dit que c'était une fraude à l'égard du fisc et qu'elle s'exposait à être poursuivie. Elle a cédé à la peur.

— Bien joué ! Je puis vous confier que nous étions un peu ennuyés d'avoir à la contrecarrer de cette façon, dit Sternwood légèrement estomaqué. Elle a un tempérament des plus explosifs. Et pour les deux autres points ?

Je haussai les épaules.

— Là, je suis navré, mais elle avait pris des dispositions avant mon arrivée. Je crains que Lead-

beater n'ait pas su la mener comme il faut. Elle a senti qu'on voulait la bousculer et elle a voulu faire preuve d'indépendance en vendant la maison à Burgess et en repassant l'encaissement de ses loyers à Steinbeck et Howe après avoir augmenté ceux de la Fondation Shelley. Howe lui a assuré qu'il n'aurait aucune difficulté à encaisser le supplément.

On eût dit que Sternwood venait soudain d'avaler une couleuvre.

— Steinbeck et Howe ! Mais ce sont des filous ! Howe est un escroc !

— Je le lui ai dit, mais elle m'a prié de m'occuper de ce qui me regardait. Howe peut édifier une fortune sur son dos. Si vous le voulez bien, monsieur, je me propose d'employer le peu d'influence que j'ai sur elle à la persuader de me laisser traiter directement avec Howe, de façon à le brider.

Sternwood fut tout à coup sur ses gardes.

— Influence ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Quelle influence avez-vous sur elle ?

Je me rendis compte un peu tard que j'avais été trop confiant. Je ne traitais plus avec Moe Burgess, à présent.

— Cela peut paraître un peu prétentieux de ma part, mais Miss Shelley semble disposée à vouloir suivre mes conseils.

Il continua de me regarder, les yeux ronds.

— Nous ne voulons pas freiner Howe, Chad. Nous voulons nous en débarrasser. Je crois que je ferais mieux de parler moi-même à Miss Shelley.

Cette fois, j'étais en mauvaise posture. S'il télé-

phonait à Vestale au sujet de Howe et apprenait qu'elle ignorait jusqu'à son existence, je me trouverais dans un diable de pétrin.

Le voyant allonger le bras vers le téléphone, je lui dis :

— Une seconde, monsieur. Vous la connaissez. Si cela vient de vous elle va croire qu'on veut la brider davantage.

Sa main restait suspendue au-dessus de l'appareil.

— Mais il est de mon devoir de l'avertir pour Howe, fit-il d'une voix aiguë.

J'eus peine à conserver mon calme.

— Quand elle m'a informé de ce qu'elle avait fait, j'ai démolé Howe à fond. Finalement, elle s'est mise en colère et m'a dit que, si elle nous entendait encore prononcer son nom, elle liquiderait son compte chez nous.

Il abandonna aussitôt le téléphone, comme si l'appareil allait le mordre.

— Si j'arrive à obtenir d'elle qu'elle me laisse vérifier les états des loyers au fur et à mesure de leurs rentrées, fis-je encore, je ne pense pas qu'Howe puisse nous faire grand tort.

Il se frotta le menton et hocha la tête.

— Vous croyez y parvenir ?

— Je le pense, monsieur.

— Je ferais peut-être mieux quand même...

— J'aimerais que vous me laissiez essayer le premier. Si j'échoue, vous pourrez reprendre la chose en main. Vous aurez ainsi une bonne raison pour lui parler : vous pourrez dire que je n'ai

pas exposé notre point de vue comme il le fallait.

Cela parut lui convenir car il se renversa contre le dossier de son fauteuil.

— C'est bien. Voyez-la demain, parlez-lui et, si vous échouez, j'interviendrai à mon tour. (Il se remit à sourire.) En tout cas, vous avez arrêté l'histoire du manteau de vison qui m'ennuyait sérieusement. Vous avez bien manœuvré.

— Merci, monsieur, dis-je.

Et je m'enfuis sans demander mon reste.

IV

J'étais à mon nouveau bureau le lendemain matin avant neuf heures. De ma part, c'était un record, mais j'avais devant moi une journée très chargée et je bouillais de commencer.

Au cours de la nuit, j'avais réfléchi sérieusement et aligné quelques idées susceptibles de me rapporter des fonds personnels. Je connaissais le pouvoir du seul nom de Vestale Shelley. En jouant mes cartes à bon escient, je pouvais faire de l'argent sur ce nom et en ratisser partout où je proposerais une affaire à traiter avec elle. Je voyais aussi que j'avais été un pauvre type de ne pas obliger Burgess à me donner davantage. J'aurais pu extirper pas loin de trois mille dollars à Howe. Je résolus à l'avenir de ne pas être modeste dans mes prétentions. J'avais quelque chose à vendre et s'ils voulaient acheter, il leur faudrait payer.

Après avoir rédigé un projet de lettre pour Howe, à faire signer par Vestale, je téléphonai à Jack Kerr, jeune notaire de ma connaissance. Je lui dis de s'occuper de la vente du 334, Western

Avenue, et lui promis de lui faire parvenir dans la journée tous les papiers nécessaires.

Puis je passai une heure instructive à examiner le relevé du portefeuille-titres de Vestale. Comme je le pensais, il n'y avait pas un *cent* qui ne fût placé en fonds d'État, valeurs de père de famille et autres titres de tout repos qui ne couraient pas plus de risques que la vierge aux yeux bigleux qui s'aventura un jour au bal des châtrés.

Je réfléchis encore assez longtemps. Enfin, je repoussai mon siège et pris mon chapeau.

Au volant de la voiture, je me rendis à West City Street et fis halte devant un énorme bloc d'immeubles commerciaux répartis en bureaux. Je pris l'ascenseur jusqu'au cinquième et suivis le couloir jusqu'au cabinet de Ryan Blakestone.

Je connaissais Blakestone depuis quelques années. Il était jeune, gai et régulier. Il avait repris la charge d'agent de change de son père et réussissait bien.

Il fut surpris de me voir.

— Qu'est-ce qui vous amène ? Entrez donc ! me dit-il.

Une fois installés dans des fauteuils, je lui dis :

— Est-ce qu'il vous plairait d'avoir une tranche du compte Shelley, Ryan ? J'ai pris ce compte en main hier. Je pourrais être en mesure d'orienter quelques affaires sur votre maison.

— Rien ne me plairait davantage.

— J'ai vérifié le portefeuille-titres de Miss Shelley. Leadbeater n'y a pas déplacé un *cent* depuis des mois. Je crois pouvoir amener Miss Shelley à

vous donner à faire un essai, mais il faudrait que j'essuie les plâtres le premier.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Connaissez-vous une valeur qui ait tendance à monter ?

— J'en connais plusieurs dans ce cas, mais je ne puis rien garantir naturellement.

— Supposez que vous ayez deux cent cinquante mille dollars à jeter sur le marché. Est-ce que ça ne déclencherait pas automatiquement la hausse ?

Il parut ébranlé.

— Certainement, si cette somme est placée sur de bonnes valeurs.

— Je veux une valeur ayant déjà tendance à monter. Nous en achèterons pour deux cent cinquante mille dollars et nous laisserons les gogos s'imaginer que le titre va crever le plafond. Vous avez quelque chose dans ces eaux-là ?

— Il y a bien les Ciments de Conway qui ont monté de cinq points la semaine dernière. Mais c'est risqué, Chad.

— J'entends bien. C'est un risque à courir. Le compte peut le supporter. De toute façon, on ne peut pas perdre plus de dix mille dollars ?

Il me considéra, bouche bée.

— Ma parole ! Si c'est là le langage d'un employé de banque ! Et si nous les perdons, ces dix mille dollars ?

— Quels sont les risques ?

— Un sur cinquante, à mon avis. Mais voyons, Chad, avez-vous l'autorisation de la banque pour une opération semblable ?

— Je n'ai pas besoin de l'autorisation de la banque. Celle de Miss Shelley me suffit. Je lui ai dit que j'allais essayer de trouver un agent de change à la hauteur et lui ai demandé si elle irait éventuellement jusqu'à perdre dix mille dollars, au cas où l'opération ne réussirait pas. Elle m'a donné son accord.

Il m'étudia longuement.

— Si vous voulez que je fasse cette opération, Chad, il me faut cette déclaration écrite.

— Vous allez l'avoir écrite. Donnez-moi une feuille de papier.

J'écrivis sous sa dictée, mais ne signai pas.

— Mettez là votre signature, Chad !

— Ouais. (Je reposai la plume.) Nous avons quelque chose à régler auparavant.

— Quoi donc ?

— Ne faites pas l'enfant. Pourquoi croyez-vous que je vous offre le compte le plus important de tout le pays ? Je vous donne l'occasion de remuer plus d'argent que vous n'avez jamais rêvé en manipuler. Toutes les maisons de la place vont savoir que vous êtes l'agent de change de Vestale Shelley ; venons-en à la question inévitable : qu'y a-t-il là-dedans pour moi ?

Il me regarda, suffoqué.

— Qu'est-ce que c'est ? Vous ne pouvez pas parler comme ça, quand vous travaillez pour une banque.

— Pourquoi pas ? Enfin, si vous voulez, je vais aller de ce pas m'entendre avec Lowen et Franks. Je ne les vois pas décliner une offre de cette

importance, uniquement parce que je travaille pour une banque.

— Attendez donc ! dit-il hâtivement. Est-ce que la banque... ?

— Au diable la banque ! C'est une affaire entre vous et moi. Si elle ne vous plaît pas comme ça, dites-le : j'irai ailleurs.

Il haussa les épaules.

— D'accord, mais j'espère que vous savez ce que vous faites.

— Je sais ce que je fais. Écoutez-moi bien : vous aurez le compte si vous me donnez la moitié de votre commission.

Il fut scandalisé.

— Vous allez fort... La moitié !...

— La moitié de la commission sur toutes les opérations boursières faites pour le compte de Miss Shelley. À prendre ou à laisser. Dites oui ou non.

Il me regarda pendant quelques secondes et finit par sourire :

— Vous êtes un beau salaud, mais il va de soi que je marche. C'est sérieux ce que vous m'avez dit pour les Ciments de Conway ?

— Tout à fait.

Je signai la lettre et la jetai sur le bureau.

— Achetez-en pour deux cent cinquante mille dollars, puis vous revendrez dès que ça aura monté de deux ou trois points. Vous pouvez même le faire aujourd'hui.

— Et si le marché s'emballe et que ça se mette à grimper vraiment, est-ce que je garderai le paquet ?

— Non, non. Vous réaliserez aujourd'hui même, si vous le pouvez. Je veux lui assurer des bénéfices immédiats. Elle est vachement intéressée et si elle voit que je lui fais gagner de l'argent rapido, nous pouvons avec ses disponibilités faire des affaires fabuleuses.

Notre entretien dura encore quelques instants, puis je le quittai et gagnai, en voiture, la Western California Bank. Avec les cinq cents dollars de Moe Burgess, je me fis ouvrir un compte.

Ensuite, je retournai à la Pacific.

J'étais le roi. J'avais une automobile, un bureau pour moi tout seul, une secrétaire, un compte en banque et devant moi s'ouvrait la perspective de gains fabuleux.

J'avais l'univers à mes pieds : j'étais au septième ciel.

Je réfléchissais à un déjeuner confortable dans un restaurant cher, le Florian, lorsque retentit la sonnerie du téléphone. Impatienté, je pris le récepteur.

— M. Winters ? demanda une voix de femme. Ici, Miss Dolan.

— Miss Dolan... Ah oui, le bras droit de Miss Shelley. Comment vous portez-vous, Miss Dolan ?

— Miss Shelley vous demande de venir immédiatement.

Miss Shelley tombait mal. J'avais faim et, en outre, j'étais fermement décidé à ne pas sauter au

travers du cerveau chaque fois qu'elle claquerait du doigt.

— Je viendrai à deux heures, Miss Dolan. J'ai des papiers à faire signer à Miss Shelley.

— Elle a dit « immédiatement ».

— Vous voudrez bien m'excuser auprès d'elle. Je suis retenu jusqu'à deux heures.

Après un instant de silence, elle dit :

— Vous ne vous rendez pas compte : il s'agit de M. Howe.

Un poing invisible s'abattit sur moi comme une massue.

— Howe ? Vous voulez dire Bernie Howe ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il sort d'ici. Miss Shelley m'a chargée de vous convoquer tout de suite. Je ne l'ai jamais vue dans une rage pareille.

Ainsi ce saligaud m'avait doublé !

Je fus pris d'une telle panique que je ne pouvais plus parler.

À deux doigts de la réussite ! J'aurais dû me douter que ce filou ne se donnerait pas la peine d'aller trouver Sternwood. Et qu'il irait voir Vestale qui pouvait me nuire bien davantage.

— Êtes-vous toujours là, monsieur Winters ? demanda à mon oreille la voix paisible.

« Oui », fut tout ce que je parvins à articuler, — et encore eût-on dit le coassement d'une grenouille.

— Écoutez, monsieur Winters, poursuivit la voix, écoutez bien ce que je vais vous dire. Il n'y a qu'une façon d'agir avec elle, quand elle est dans cet état-là. Ne vous lancez ni dans des expli-

cations, ni dans des excuses. Criez aussi fort qu'elle. Rendez-lui du tac au tac tout ce qu'elle vous fera. Vous m'entendez bien ? Vous n'avez rien à perdre. Celui qui aura le front de crier plus fort qu'elle, la matera. Je la connais. Elle fait beaucoup de bruit, mais elle n'a pas de vrai courage. Vous entendez ce que je vous dis ?

J'entendais parfaitement. J'entendais, comme si toute ma vie en dépendait.

— Vous ne blaguez pas ?

— Sûrement pas. C'est votre unique espoir. Je ne dis pas que ça réussira, mais c'est votre seule planche de salut. Quels que soient vos torts, ne vous excusez pas. Est-ce que je peux lui dire que vous venez tout de suite ?

— Oui, dites-lui que je serai là-bas dans un quart d'heure. Et... Miss Dolan, je ne sais pas pourquoi vous me donnez ce conseil, mais je vous en suis très reconnaissant...

Elle avait raccroché. Je posai le récepteur sur son support, m'épongeai le front et les mains et repoussai mon fauteuil.

Je ne me faisais pas d'illusions. Même si j'avais le culot de gueuler à en faire trembler les vitres, Vestale aurait tout de même le dernier mot.

La voiture, le bureau, l'intelligente Miss Goodchild, les mille dollars de Howe, la moitié de la commission de Blakestone et ma place étaient en train de fiche le camp.

Je sortis du bureau et suivis le couloir donnant sur l'entrée de derrière, auprès de laquelle j'avais laissé la Cadillac et conduisis comme un fou jusqu'au bar le plus proche. Je stoppai, j'entrai et

m'envoyai trois doubles whiskys derrière la cravate, le temps pour le barman de les servir.

Le whisky me remit d'aplomb.

Je fis le trajet de Cliffside en sept minutes et quelques secondes. La façon dont je fonçai sur cette route bordée de précipices m'aurait retourné les sangs à tout autre moment.

En arrivant aux grilles, je maudissais Howe comme je n'avais jamais maudit personne auparavant.

Hargis m'ouvrit la porte et prit mon chapeau. À la vue de son visage impassible, j'eus la certitude qu'il savait pourquoi on m'avait appelé et qu'il attendait l'instant de me tendre mon chapeau, quand je partirais. S'il souriait ou donnait quelque signe de triomphe, je me promis de lui faire avaler son râtelier à coups de poing.

— Miss Shelley va vous recevoir, monsieur, me dit-il. (Il me conduisit par de vastes corridors à une loggia donnant sur la terrasse.) Vous trouverez Mademoiselle sur la galerie, monsieur.

J'aspirai une bonne bouffée d'air et me dirigeai vers Miss Shelley.

Elle était assise sur la balustrade, en pyjama vert bouteille. De loin on eût dit un enfant, mais il n'y avait rien d'enfantin dans la figure pincée, blême et tordue par la rage qu'elle tourna vers moi.

— Eh bien, monsieur Winters, vous êtes décidément encore plus filou que je ne le pensais ! dit-elle, en passant les pieds de mon côté de la balustrade, la voix stridente, les yeux étincelants. Alors, monsieur Winters, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Je continuai d'avancer, les mains dans les poches, le cœur battant contre les côtes, le visage exprimant une curiosité polie.

— Qu'est-ce qu'il faut que je dise ?

— Ne faites pas l'innocent et n'ayez pas encore le toupet de me mentir !

— De quoi s'agit-il ? Vous aurais-je déplu ou quoi ?

Elle tremblait de rage et ses mains, semblables à des serres d'oiseau de proie, s'ouvraient et se refermaient comme pour résister à la tentation de m'arracher les yeux.

— Connaissez-vous Bernie Howe ? demanda-t-elle, d'une voix qui s'étranglait.

— Je pense bien. C'est un homme de loi intelligent. Je me proposais de vous parler de lui, Miss Shelley. J'ai pensé que ce pouvait être l'homme dont nous avons besoin pour percevoir les loyers de la Fondation.

— Il s'agit bien de cela ! me cria-t-elle aux oreilles. Lui avez-vous, oui ou non, offert ce travail en échange de mille dollars ?

— Mais certainement. C'est une pratique courante, avec des filous comme Howe. Il est habitué à payer des commissions sur les affaires qu'on lui apporte. Vous n'allez pas me dire que c'est ce qui vous a mise dans cet état, Miss Shelley ?

Elle sauta de la balustrade et s'avança sur moi. Sa tête n'arrivait pas à la hauteur de mon épaule. Elle se trouvait désavantagée de ce fait, mais elle ne paraissait pas s'en rendre compte.

— Et vous aviez l'intention de garder cet argent pour vous ? demanda-t-elle.

Là je pouvais m'en tirer et lui dire que je lui aurais ristourné l'argent, mais elle était grippe-sou au point de le prendre à la lettre et de se calmer du coup. Peut-être les trois whiskys m'avaient-ils rendu intraitable, en tout cas j'aimais mieux crever que de lui refilet du pognon.

— Qu'est-ce que vous croyez que j'allais en faire ? Une donation à un orphelinat ?

— Ainsi, vous avez exigé un pot-de-vin et, en échange de ce pot-de-vin, vous donniez mes pouvoirs à Howe pour encaisser les loyers de la Fondation Shelley. C'est bien ça ?

— Pot-de-vin n'est pas le mot, Miss Shelley. Je prenais la commission à laquelle j'ai droit.

— Vraiment ? Espèce d'escroc de rien du tout ! cria-t-elle avec violence. Comment avez-vous l'aplomb de rester là, avec votre sourire de chimpanzé ? Comment avez-vous l'impudence d'utiliser mon nom pour remplir vos sales poches !

Je fis brusquement un pas en avant, et redressant la tête :

— Comment avez-vous dit ? fis-je. Escroc ?

— Oui. Escroc. Vous n'êtes qu'une fripouille... un gangster !

Sa voix montait si bien que tout un chacun, dans la maison, pouvait l'entendre.

— Je l'ai vu au premier coup d'œil, à votre costume époustouflant et à vos allures d'aimable affranchi, que vous étiez un escroc.

— Vous vous donnez en spectacle. Avez-vous besoin, pour m'agonir de sottises, d'emprunter le ton des protégées de Moe Burgess ?

Elle recula et sa figure mince et haineuse devint livide.

— Comment m'avez-vous traitée ? dit-elle d'une voix étouffée.

— Je vous ai dit de ne pas crier comme une putain, fis-je en baissant le ton, moi aussi.

— Vous me paierez ça. Je vous ferai fiche à la porte de la banque ! Je vous ferai chasser de la ville. Et je m'arrangerai pour que vous ne retrouviez plus de travail, plus jamais de votre vie !

— Ne dramatisez pas tant ! fis-je d'un ton dédaigneux. Vous croyez peut-être me faire peur ? Vous n'avez plus affaire à une lavette pleurnicharde comme Leadbeater. N'allez pas vous imaginer que vos cris et vos grincements de dents m'impressionnent !

Et je fis un autre pas en avant en durcissant mes traits, autant que je le pouvais. Je crus déceler de la surprise, sous la colère.

— C'est ce que nous verrons ! cria-t-elle. Ôtez-vous de là ! Je vais parler à votre patron et voir ce qu'il va dire.

Elle passa en trombe à côté de moi et se précipita dans la loggia.

Cette fois, ça y était. Si je la laissais parler à Sternwood, j'étais cuit. Qu'avais-je à perdre ? J'étais moi-même dans une rage folle. Je partis derrière elle, la rattrapai au moment où elle s'emparait du téléphone et appuyai ma main sur la sienne pour l'empêcher de décrocher.

— Un moment !

Elle pivota brusquement et sa main gauche, dans un éclair, vint me frapper sur le côté du nez

et ses petites articulations décharnées m'écorchèrent la peau.

Je crois que je perdis le nord. Je ne me rappelle pas exactement ce qui se passa pendant quelques secondes. Je me retrouvai en train de la secouer par les épaules, sa petite tête poil de carotte oscillant par saccades, tandis que je la fixais du regard comme si j'allais la tuer.

Elle aurait voulu crier, mais il ne lui restait plus de souffle. La bouche ouverte, les yeux exorbités, elle paraissait terrorisée.

Je la poussai si brutalement dans un fauteuil qu'elle rebondit et manqua tomber. En la tenant encore aux épaules, en approchant mon visage du sien, je donnai cours à ma colère en une violente apostrophe lancée à voix basse :

— Écoutez-moi ! Pendant des semaines vous avez talonné Leadbeater pour faire figurer votre manteau de vison à titre de dégrèvement dans votre compte de dépenses, pour augmenter vos loyers et vendre votre maison. Vous l'avez harcelé jusqu'à la crise de nerfs, mais vous n'êtes pas parvenue à vos fins, de la façon dont vous vous y êtes prise. Tandis que moi j'ai réglé l'affaire du manteau de fourrure, des loyers et de la maison en une journée ! Vous entendez : en une journée, alors que vous vous êtes bagarrée avec Leadbeater pendant des semaines. Bon, le résultat ? Vous récupérez trente mille dollars sur le manteau ! Vous vous faites cinq mille dollars par an avec l'augmentation des loyers. On vous débarrasse de cinq locataires que vous n'aviez pas le courage de mettre à la rue et vous, réalisez un bénéfice sur

la vente de votre maison ! Grâce à moi ! (Je me remis à la secouer.) Vous entendez ?

Je me penchai sur elle, en hurlant :

— *Grâce à moi !* C'est moi qui ai fait ça ! Et pourquoi croyez-vous que je l'ai fait ? Parce que je désire vous complaire ? M'insinuer dans vos bonnes grâces ? Vous inciter à coucher avec moi ? De la merde ! Je participe à ces saloperies pour la même raison que vous ! Je veux en tirer du pognon, exactement comme vous. Et qu'est-ce que je fais ? Est-ce que je vous dupe ? Est-ce que je vous prends votre argent ? Dites ! (Je la secouai de nouveau.) Du diable, si je le fais ! Je vous procure des bénéfices et je prélève ma part sur les poires qui vous payent. Alors de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que je vous ai frustrée de quelque chose ? Avez-vous perdu un sou par ma faute ?

Je la lâchai et reculai. Je tremblais et la sueur coulait sur mon visage.

— Allez donc appeler Sternwood ! Allez lui dire ! Allez vous plaindre ! Je perdrai ma place, mais vous, vous perdrez bien davantage. Si vous croyez que, sans moi, vous réussirez à frauder le fisc ! Essayez donc ! Vous verrez avec quelle rapidité vous atterrirez en taule. En parlant, vous perdrez trente mille dollars. Mais allez-y ! Parlez ! N'allez pas croire que ça me gêne !

Je lui tournai le dos et sortis sur la terrasse. J'avais l'impression de m'être bagarré, mais l'issue du combat m'importait peu.

Je m'assis dans un fauteuil d'osier et contemplai le paysage pendant cinq minutes environ. Je

me rendis compte alors qu'elle se tenait debout près de moi.

Sa petitesse, sa laideur, sa maigreur avaient quelque chose de pathétique.

— Vous m'avez fait mal, dit-elle plaintivement. J'ai des bleus.

— Et vous croyez m'avoir fait du bien ? dis-je, en tamponnant avec mon mouchoir le bord de mon nez. (Là où elle avait arraché la peau, le sang perlait lentement.) Estimez-vous heureuse que je ne vous aie pas tordu le cou.

Elle s'assit près de moi.

— Je boirais bien un verre. Vos sentiments égoïstes vous absorbent-ils au point que vous ne puissiez aller m'en chercher un ?

Je me rendis dans la loggia et sonnai.

Rien de ce que je puis dire ne décrirait mon état d'esprit à ce moment-là. Je l'avais combattue et l'avais matée ! Je le savais et elle le savait aussi. J'avais donc sauté le pas et rien ne pouvait plus m'arrêter. C'était le plus grand triomphe de toute mon existence.

Hargis entra. Je vis à son expression qu'il s'attendait à ce qu'on le priât de me mettre dehors. Quand il m'aperçut la main sur le bouton de sonnette, il s'immobilisa.

— Apportez une bouteille de votre meilleur champagne, dis-je.

Son regard sauta de moi à la terrasse où Vestale avait ouvert sa veste de pyjama pour examiner ses bleus. Elle fredonnait un petit air.

— Bien, monsieur, fit-il, avec un visage impassible.

— Et veillez à ce que ce soit votre meilleur champagne cette fois-ci, dis-je encore. Je vous casserai la bouteille sur la tête, s'il est mauvais.

Son regard se posa sur mon visage. Il était chargé de haine.

Quand il fut parti, j'allai au téléphone et appelai Blakestone.

— Y a-t-il déjà du nouveau sur les Ciments Conway, Ryan ?

— Je pense bien ! Je viens juste de revendre. Il y a trente-cinq mille dollars de bénéfice pour Miss Shelley et je porte neuf cents dollars de commission à votre crédit. D'accord ?

Je jetai un coup d'œil sur la terrasse. Vestale inspectait encore ses contusions. Elle s'était à demi-retournée sur son fauteuil et de ma place je pouvais apercevoir sa poitrine blanche émaciée et ses seins plats et informes. Je détournai les yeux : il n'y avait là aucune beauté ; une nature desséchée, peu sympathique.

— Très bien, fis-je. Établissez le chèque pour Miss Shelley à mon nom.

— Mais, écoutez, Chad...

— Vous entendez ce que je vous dis, hurlai-je. Ce n'est pas elle qui vous fait travailler : c'est moi. Je lui repasserai mon chèque. Compris ?

— Si vous voulez, Chad, mais ça ne se fait pas.

Je raccrochai. Personne ne me cognerait sur le nez, sans le payer cher. Au lieu de trente-cinq mille dollars, Miss Shelley se contenterait de vingt. Les autres quinze mille iraient grossir mon compte en banque, à titre de compensation.

Commencez-vous maintenant à comprendre ?

J'avais passé le seuil d'un monde nouveau et merveilleux.

En me voyant arriver sur la terrasse, Vestale referma vivement sa veste de pyjama. Puis elle fit quelque chose à quoi j'étais loin de m'attendre de sa part ; quelque chose qui me choqua, et pourtant je ne me choque pas facilement.

Elle eut un petit coup d'œil effarouché, un petit sourire prude et me dit :

— Vous n'auriez pas dû revenir en douce, comme cela. Vous vouliez vous régaler.

Me régaler ! Si cette idée ne m'avait pas profondément dégoûté, c'eût été effroyablement drôle. Est-ce que cette vilaine petite créature fanée, aux seins plats, s'imaginait vraiment que je cherchais à surprendre sa nudité ? Me croyait-elle à ce point attiré par les femmes ? Ne pouvait-elle donc voir, rien qu'en me regardant, qu'il me suffisait de lever le doigt pour qu'une flopée de femmes se précipite dans mes bras ?

Je parvins, avec beaucoup de difficulté, à esquisser un sourire.

— Vous me voyez confus, Miss Shelley. J'avais autre chose en tête. Je viens de vous gagner vingt mille dollars.

Elle oublia immédiatement sa pruderie et ses yeux s'écarquillèrent.

— J'ai fait un petit placement en votre nom, dis-je encore, en m'asseyant près d'elle. Ce matin j'ai donné ordre à mon agent de change d'acheter pour un quart de million de dollars de Ciments

de Conway. Le titre est monté de quatre points et j'en sors avec vingt mille dollars de bénéfice.

Elle me regarda fixement.

— Vous... vous vous êtes servi d'un quart de million de mon argent, sans ma permission ? dit-elle en s'étrangeant.

— Je ne me suis pas servi de votre argent, fis-je impatienté. Je me suis servi de votre nom qui, en l'occurrence, vaut beaucoup plus que de l'argent. En d'autres termes, j'ai engagé votre crédit.

— Vous êtes inouï. Et si le titre avait baissé, vous n'imaginez pas que j'aurais endossé la responsabilité, non ?

Je souris ironiquement.

— Il ne pouvait pas baisser. Si vous investissez un quart de million de dollars dans une affaire, sa capitalisation boursière ne peut qu'augmenter. Rendez-vous à l'évidence.

— Mais vous ne m'avez pas consultée. (Elle me regarda intensément.) Combien, dites-vous, ai-je gagné ?

— Vingt mille, mais si vous n'êtes pas décidée à les prendre, dites-le. Moi, j'en ai l'usage.

Elle me considéra pendant un long moment et je vis monter dans son regard une expression admirative, fascinée.

— Vous êtes décidément, monsieur Winters, un jeune homme extrêmement avisé.

— Mais je suis aussi un escroc de rien du tout, une fripouille et un gangster.

Elle rit.

— J'étais fâchée.

— Alors, faites-moi vos excuses, dis-je en la

regardant bien en face. À moins, naturellement, que vous ne le pensiez encore.

Elle me fit la grimace.

— Je ne le pense plus. Je m'excuse. (Elle se frictionna tristement les épaules.) Vous aussi, vous devriez vous excuser : vous m'avez fait mal.

— Pas question. Il est temps que vous trouviez un homme en face de vous. Vous en avez trop fait à votre guise. Estimez-vous heureuse que je ne vous aie pas administré une bonne correction.

Une toux discrète derrière moi me fit me retourner. Hargis était là, portant sur un plateau une bouteille de champagne dans un seau à glace et deux verres. Il posa le tout sur la table, ouvrit la bouteille, emplit les verres.

Comme il allait s'éloigner, je lui dis :

— Attendez... que j'aie goûté le vin. (J'en bus une gorgée, hochai la tête, levai les yeux sur lui.) Il est bien meilleur, Hargis. Il pourrait être un peu plus frappé, mais ça ira comme ça. Allez, filez !

Il partit, raide et muet.

Vestale éclata de rire.

— Je me demande ce qu'il peut bien penser. (Elle prit le verre que je lui tendais.) Vous n'auriez pas dû lui parler de la sorte.

— Il est temps qu'on le remette à sa place. Oublions-le : il est sans importance, dis-je. Parlons affaires, Miss Shelley. Quelles dispositions avez-vous prises avec Howe ?

— Je n'ai pris aucune disposition. J'étais dans une rage telle que je n'ai pas voulu entendre ce

qu'il avait à me dire. Je l'ai congédié, en lui disant que je le reverrais une autre fois.

— Bon, alors je m'en occuperai. Howe a son utilité, il peut percevoir sans histoire le montant de vos loyers, mais il a besoin d'être contrôlé par moi.

Elle me regarda avec insistance.

— Vous savez, monsieur Winters, je suis contente que vous soyez de mon côté. Car vous êtes de mon côté, n'est-ce pas ?

— Je vous l'ai suffisamment prouvé, non ? Je suis de votre côté, mais je suis du mien aussi. Nous avons la chance que vos intérêts et les miens soient sur le même bord. Maintenant que nous avons assaini l'atmosphère, je désire vous entretenir de vos placements. La banque n'a fait, depuis des mois, aucune tentative pour faire fructifier votre avoir. Je vous suggère de m'autoriser à faire des changements. J'ai besoin de votre autorisation pour libérer un quart de million en argent liquide afin de jouer en bourse.

Elle voulut parler, mais je poursuivis bien vite :

— Il est bien entendu que, si je perds plus de vingt mille dollars en l'espace d'un mois, l'usage de l'argent me sera retiré. Je vous soumettrai tous les quinze jours un état vous permettant de voir ce que je fais de votre argent et si je ne vous rapporte pas un minimum de cinq mille dollars par mois nets d'impôts votre argent sera de nouveau investi en fonds d'État et autres placements de père de famille.

— Mais je ne veux pas perdre vingt mille dollars, dit-elle. Je ne puis consentir à cela.

— Je viens de vous gagner vingt mille dollars pour rien, fis-je impatienté. Je vous fournis par conséquent la couverture de mes opérations spéculatives. Alors pourquoi vous inquiétez-vous ? Maintenant si vous ne voulez pas avoir d'argent net d'impôts, vous n'avez qu'à le dire et je laisserai tomber.

Elle hésita.

— Alors, je veux un état hebdomadaire.

— D'accord. Je n'y vois pas d'inconvénient. Vous aurez un état hebdomadaire.

— Vous croyez vraiment pouvoir me gagner cinq mille dollars par mois nets d'impôts ?

— J'en ai la certitude absolue.

— Bon. Alors, vous aurez l'argent. (Elle me regarda d'un air soupçonneux.) J'imagine que vous allez en tirer quelque chose pour vous.

Je partis à rire.

— Ben voyons ! Naturellement ! Je me suis entendu avec mon agent de change. Ça ne vous coûtera pas un *cent* : c'est lui qui déboursa de grosses sommes. (Je repoussai mon fauteuil et me levai.) J'ai un tas de choses à faire, Miss Shelley. Maintenant je me sauve.

Elle demeura assise, le regard levé sur moi. Ses yeux exprimaient encore une sorte de ravissement, d'admiration.

— Peut-être auriez-vous plaisir à dîner ici avec moi ce soir ?

Je secouai la tête.

— Je suis navré, mais ce soir je suis pris.

Elle fit la moue.

— Oh ! Une femme, naturellement.

— Pas de femme. Je vais au stade ce soir.

— Au stade ? À quel stade ?

— À Parkside. À la boxe.

— J'ai toujours eu envie de voir un combat de boxe. Vous ne voulez pas m'emmener avec vous ?

J'étais sur le point de refuser lorsque je me rendis compte soudain que l'exclusive, l'importante Miss Shelley, avec ses soixante-dix millions de dollars, allait à la pêche pour se faire inviter.

Je n'étais guère disposé à l'emmener. J'avais arrêté une jolie blonde pour le soir, mais je vis là une occasion exceptionnelle à ne pas laisser échapper. Quel formidable appoint à mon crédit et quelle impression sur mes copains de sport s'ils me voyaient avec Vestale Shelley pendue à mon bras !

— Vous avez vraiment envie de venir ? demandai-je, sans avoir l'air d'y tenir plus particulièrement.

— Oh oui, je vous en prie ! (Elle bondit de son fauteuil et sa petite figure pincée s'anima et prit un éclat soudain.) Vous voulez bien m'emmener ?

— Mais oui, si vous voulez. Je peux venir vous prendre à sept heures. Nous dînerons au stade.

— Je serai prête à sept heures.

— Parfait. À tout à l'heure, Miss Shelley. (Je fis quelques pas jusqu'en haut des marches qui menaient au jardin.) J'ai toujours votre voiture. Puis-je la garder encore un peu ?

Mais bien sûr. (Elle me regardait d'une manière qui me surprit, les yeux brillants, les joues enflammées, aussi excitée qu'un enfant qui va aller dans

le monde pour la première fois de sa vie.) Gardez-la tant que vous voudrez, monsieur Winters.

— Merci.

En conduisant lentement sur la route de la corniche qui me ramenait à Little Eden, je dressai le bilan de mes opérations. En deux jours, j'avais ramassé vingt-quatre mille dollars ! Cela paraissait inconcevable, mais le fait était là. Mon association avec Ryan Blakestone allait me rapporter au moins mille dollars par mois. Pourquoi m'en faire ? Je tenais enfin les leviers de commande. Si je menais bien mon affaire — et j'avais l'intention de la mener comme il le faut — je pouvais gagner des sommes folles.

J'allai au restaurant Florian, avec l'impression d'avoir abattu un drôle de boulot ce matin-là.

V

La dernière des rencontres de lever de rideau était engagée lorsque nous quittâmes le restaurant du stade pour suivre la travée à peine éclairée qui menait à nos places, près du ring.

J'avais eu vite fait de découvrir que sortir Vestale Shelley pour la soirée était une occasion de roi.

Elle portait une robe du soir blanche et vaporeuse, garnie d'un tulle blanc qui dissimulait la maigreur de ses épaules. Elle ruisselait de diamants : un collier au cou, des diamants dans les cheveux, des diamants piqués dans le corsage, des diamants aux poignets. L'effet était saisissant et chacun de ses mouvements m'éblouissait de mille feux.

Nous étions arrivés au stade dans une Rolls-Royce grande comme un navire de guerre, avec Joe, le chauffeur, en livrée de gabardine crème, les jambes gainées de bottes de cuir souple, gants mousquetaires et casquette crème ornée d'une cocarde noire.

J'avais l'impression de vivre un scénario d'Hol-

lywood et quand le directeur du stade descendit l'escalier à tapis rouge pour l'accueillir, à l'occasion de sa première visite dans les lieux, je me rendis compte que c'était bien une soirée de roi.

Au milieu du repas, les journalistes arrivèrent et le reste de notre dîner se passa sous les éclairs de magnésium. Miss Shelley, apparemment, se montrait rarement en public et sa venue faisait sensation.

Nous n'eûmes guère l'occasion de converser pendant le dîner, importunés que nous étions par les photographes de presse, les échetiers et le maître d'hôtel. Ce fut une bonne chose en un sens. Mais je voyais que notre sortie l'impressionnait autant que moi.

Chose bizarre, il ne me vint pas à l'idée qu'elle était émue de se trouver en ma compagnie. J'attribuais son trouble à tout le remue-ménage et aux attentions dont nous étions l'objet. Plus tard seulement je me rendis compte que c'est ma présence à ses côtés qui la stimulait à ce point.

Pendant que nous prenions le café et le cognac, un grand type fort, dans un costume gris fripé, au visage dur, aux cheveux noirs coupés ras et légèrement grisonnants aux tempes, s'approcha de notre table.

Il s'inclina devant Vestale, avec un petit sourire ironique et crispé :

— Il va falloir décorer les rues, Miss Shelley. Vous à la boxe !

Je m'attendais à ce qu'elle le rembarrât d'un ton froid, mais elle parut assez satisfaite qu'il l'eût remarquée.

— C'est M. Winters qui m'a entraînée ici, dit-elle, en me regardant d'un air réservé. Il faut bien tout connaître, un jour ou l'autre. (Elle effleura ma manche.) Je vous présente le lieutenant Sam Leggit de la police municipale. Lieutenant, je vous présente M. Winters, le banquier.

C'était la première fois que je rencontrais Leggit et je pus voir tout de suite que ma figure ne lui revenait pas plus que la sienne à moi.

— Il me semble vous avoir vu à la Pacific Banking, monsieur Winters, n'est-ce pas ? demandait-il en me scrutant avec ses yeux gris.

«Monsieur Winters, le banquier», ne lui en imposait nullement. Il me faisait bel et bien savoir qu'il n'ignorait pas que je n'étais rien d'autre qu'un employé comme lui qui pouvait du jour au lendemain être viré par son patron.

— C'est possible, fis-je d'un ton détaché. Il y a beaucoup d'allées et venues à la banque.

— Pour ça, vous avez raison. (Son regard alla de moi à Vestale et revint se poser sur moi.) Enchanté de vous connaître, monsieur Winters.

Je ne voyais pas pourquoi nous devons être deux à mentir ; je m'abstins donc de répondre.

— Je vais charger un de mes hommes de surveiller vos diamants, Miss Shelley, poursuivit-il. Le coin laisse un peu à désirer : question fréquentations. Soyez sans crainte.

Il lui refit son petit sourire crispé, me salua d'un mouvement de tête et disparut dans la foule.

— Ainsi vous avez un flic pour veiller sur vous, fis-je d'un ton enjoué.

— Le lieutenant et moi, nous sommes d'assez

bons amis, dit-elle sur le ton d'un enfant fier d'avoir eu les cheveux caressés un jour par un général. Je l'ai connu quand il était de ronde. Il vient parfois dîner à la maison et il me parle des affaires et des crimes dont il doit s'occuper.

— Charmant sujet de conversation, fis-je sarcastiquement. Bon, si vous voulez voir le grand combat, il faut que nous y allions.

Nous arrivâmes à nos places au moment où le présentateur annonçait le clou de la soirée. C'était un combat en quinze rounds entre Jack Slade, champion poids moyens, et Darky Jones, un challenger à peu près inconnu.

Les deux hommes étaient maintenant sur le ring et Vestale n'en perdait pas une bouchée.

Je lui dis que Slade était favori et lui demandai si elle désirait parier.

— Je parie sur le Noir, dit-elle. Il y a en lui quelque chose qui me fascine. Voyez ces muscles et ces yeux. Il va sûrement gagner.

— Il n'a aucune chance. Slade a remporté vingt victoires successives, sans jamais être mis knock-out. Il est au meilleur de sa forme. Jones est un démolisseur, mais l'autre ne lui laissera pas placer ses coups.

— Je mets cent dollars sur le Noir.

— D'accord. Mais n'allez pas dire que je ne vous ai pas prévenue.

Je passai péniblement devant deux douzaines de genoux pour gagner la travée et coupai droit vers le siège de Lefty Johnson.

— Bonsoir, monsieur Winters, me dit-il avec

un sourire amusé. Je vois que vous êtes dans les huiles ce soir.

— Cent sur Jones gagnant, Lefty. D'accord ?

— Bien sûr. Vous avez de l'argent à perdre, monsieur Winters ?

— Ce n'est pas mon pari. Moi, je mets cinquante sur Slade.

Je revins à ma place juste à temps pour le gong.

Jones bondit de son coin comme un projectile. Un coup de vent, un éclair noir et il tomba sur Slade encore près de son tabouret et à peine debout.

Le tout alla si vite que seuls les gens des rangs proches du ring furent à même de se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Le poing droit du boxeur noir vint s'écraser comme un obus sur la mâchoire de Slade. Ils se trouvaient juste au-dessus de nous ; je vis les yeux de Slade vaciller et ses genoux se dérober sous lui.

Jones envoya un uppercut du gauche un peu trop rapide. Son poing manqua la mâchoire de Slade et frappa la pommette, aussitôt ensanglantée.

Slade s'abattit sur les mains et les genoux. Il regardait droit devant lui dans notre direction, la mâchoire pendante, les yeux vides, les sens paralysés.

Je m'aperçus que Vestale se penchait en avant, les doigts agrippés à mon poignet, la bouche ouverte. Le tumulte général m'empêchait d'en-

tendre ce qu'elle criait, mais il ne faisait aucun doute qu'elle criait.

La moitié de l'assistance, debout, hurlait à perdre haleine. Le stade croulait sous le bruit.

L'arbitre repoussa Jones en lui désignant un coin neutre, mais Jones était lancé et l'arbitre fut obligé de l'admonester vertement pour le faire obéir.

Ce délai avait donné à Slade quelques secondes pour récupérer. Je l'observai : une étincelle de vie reparut dans ses yeux.

L'arbitre, penché sur lui, lui criait le compte d'une voix de stentor, en levant et en abaissant le bras.

— Il a été feinté ! criai-je à l'oreille de Vestale.

Elle ne sut même pas que je lui avais adressé la parole. Ramassée en avant, les yeux étincelants, un masque féroce et dur sur le visage, elle regardait de tous ses yeux, tandis que l'arbitre égrenait les secondes.

Slade se remit sur pieds au compte de 9. Comme Jones retraversait le ring, Slade entra en clinch, s'accrochant désespérément, cherchant à paralyser les bras noirs entre les siens tout en luttant pour retrouver l'usage de ses sens.

L'arbitre dut écarter les deux hommes et Jones, excité, lâcha une volée de coups de poing, au lieu de reculer, de mesurer son adversaire et de lui administrer le coup décisif.

Slade, tenant sa garde, reculait sur le ring, chassé par Jones.

La foule vociférait pour la mise à mort, mais Jones n'avait pas suffisamment d'expérience pour

placer le coup final. Le gong retentit, alors que Jones, qui avait réussi à acculer dans les cordes son adversaire titubant, lui faisait sauvagement encaisser une dure série au corps.

— Et voilà ! fis-je avec dégoût, en voyant le Noir refoncer, furieux, dans son coin. Il a la mâchoire fracassée. Quel con ! Se laisser feinter de cette façon, avec son expérience ! Ce sera fini au prochain round.

Vestale était toujours agrippée à mon poignet.

— Je n'ai jamais été dans un état pareil, fit-elle à bout de souffle. C'est merveilleux. Vous croyez vraiment qu'il a la mâchoire brisée ?

— Regardez-le ! Voyez comme elle pend. Au premier coup que Jones lui placera au menton, le match est fini.

Vestale se pencha, avide de voir Slade étendu dans son coin, avec sa grande poitrine haletante, sa mâchoire décrochée, ses yeux vides.

La cloche sonna et Jones revint au combat le visage illuminé par un sourire féroce.

Slade avait les deux mains levées pour protéger sa mâchoire brisée et comme Jones se jetait sur lui, Slade, d'un direct du gauche, atteignit Jones à la figure, l'envoyant rouler en arrière.

Slade réussit péniblement à avancer. Attaquant du droit et du gauche avec la précision d'un piston, il menait Jones devant lui.

Vestale s'était remise à hurler et elle n'était pas la seule. Les supporters de Jones lui braillaient leurs conseils pour en finir, mais il n'était pas dans son assiette. Chaque fois qu'il s'apprêtait à porter le coup final, Slade, d'un direct du gauche, l'en-

voyait valser. Slade se maintint ainsi jusqu'aux ultimes secondes du round ; enfin Jones parvint à le coincer avec un méchant crochet du gauche sur le côté du visage. L'angoisse atroce qui se lisait sur les traits de Slade fit crier Vestale comme une folle pour encourager Jones à frapper et à l'abattre.

Slade tomba sur un genou. On eût dit un grand lion blessé, avec sa figure grimaçante levée vers le boxeur noir qui se reculait d'un pas.

Le sang ruisselait, sur son visage, d'une blessure à l'arcade sourcilière ; un filet rouge lui coulait de la bouche.

Le gong arrêta le compte et les soigneurs de Slade envahirent le ring pour le porter à moitié évanoui dans son coin.

— Oh ! ça c'est quelque chose ! dit Vestale dont la poitrine palpitait. Je n'imaginai pas qu'un combat de boxe était comme ça. Oh ! Chad, je suis si contente d'être venue avec vous.

Oh, Chad !

C'était passé comme une lettre à la poste, mais le spectacle de ces deux brutes se privant mutuellement de l'usage de leur cerveau ne m'avait pas éteint au point de ne pas entendre ce qu'elle disait.

Le troisième round fut le dernier. Les soigneurs de Jones avaient fini par enfoncer leurs instructions dans le crâne du Noir : ne te précipite pas, place ton coup et épingle-le.

La fin vint à la deuxième minute du round : un dur crochet du gauche, suivi d'un swing du droit. Les deux coups de poing s'abattirent sur la mâ-

choire fracassée de Slade. Il poussa un effroyable petit grognement en tombant sur les mains et les genoux, le visage déformé par la souffrance.

Il essaya de s'arracher au tapis, mais c'était trop pour ses forces ; il roula sur le dos, gardant encore sa connaissance mais à bout.

Vestale avait sauté sur ses pieds. Je dus la retenir pour l'empêcher de se précipiter au bord du ring.

— Du calme ! lui criai-je.

Elle se débattit, la tête tournée vers le ring, mais je la retins. Elle n'était pas la seule à se démener comme une sadique et une folle. La foule faisait un boucan à vous crever le tympan.

Une fois le compte achevé et Slade traîné dans son coin, Vestale défaillit contre moi. Je dus la tenir ferme pour l'empêcher de tomber par terre.

— Sortez-moi d'ici, Chad, me dit-elle dans un souffle. Je sens que je vais m'évanouir.

Dans la cohue qui encerclait le ring, Leggit apparut soudain.

— Avez-vous besoin d'aide, monsieur Winters ? demanda-t-il.

— Je veux la sortir d'ici rapidement.

— Suivez-moi.

Il passa devant, se frayant un chemin comme seul un flic peut se permettre de le faire. Je soutenais Vestale, tantôt la portant, tantôt la faisant avancer derrière lui.

Il nous emmena au vestiaire des boxeurs, loin du flot des spectateurs qui refluaient maintenant vers les issues.

— Attendez-moi ici, dit-il. Je vais chercher votre voiture.

Je demeurai donc dans le couloir sombre, sentant l'air chaud et étouffant de l'arène sur mon visage, tenant toujours Vestale.

— Comment vous sentez-vous ? demandai-je.

— Je vais bien. C'était la chaleur et l'énerve-ment. Je n'ai jamais été dans un état pareil. Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable auparavant.

Elle leva le visage vers moi. Ce que je lus dans ses yeux me coupa la chique.

J'ai suffisamment cavale avec les femmes pour savoir ce que signifiait ce regard. À ce moment précis, elle me désirait avec une violence et une intensité sauvages.

Je le lisais dans ses yeux, dans le sourire qui adoucissait ses traits, dans le battement de ses artères. J'aurais pu la prendre, comme n'importe quelle fille des rues, dans la pénombre de ce couloir, si je l'avais voulu, mais croyez-moi, je ne l'aurais pas fait pour un empire.

Pourtant la vue de ce désir dans sa nudité me choqua. C'était une petite créature si fanée, si laide, que je n'avais jamais pensé à elle sur ce plan-là. Je n'imaginai pas qu'elle pût avoir des sentiments de cet ordre ; pas elle, pas ce petit sac d'os, décharné et fragile. Cela m'apparaissait non seulement impossible, mais indécent.

— Votre copain, le flic, est allé chercher la voiture, dis-je en m'écartant d'elle.

Je la tenais toujours par le bras, mais je mettais de la distance entre nous. Je regardai derrière

moi dans le couloir, si je guettais l'arrivée de Leggit. Je voulais lui cacher ma répugnance.

Elle s'écarta de moi.

— Je vais bien à présent. (Elle parlait d'une voix rauque et inégale.) Il fait horriblement chaud, ici.

— Voulez-vous que nous allions le rejoindre ?

Je fis le geste de la prendre par le bras, mais elle m'évita.

— Vous avez oublié ma mise. Vous n'allez pas encaisser mes gains ?

— Lefty ne s'envolera pas. Je vous mets d'abord dans votre voiture.

— Je vous en prie. Allez-y tout de suite !

Sa voix avait une intonation stridente. Je la regardai attentivement. Elle détourna bien vite la tête, mais pas assez vite. Je ne crois pas avoir jamais vu quelqu'un de plus malheureux. Elle avait les traits tordus par la douleur et le désespoir.

— Oh ! allez-y, je vous en prie ! cria-t-elle.

Et, à sa voix, on eût dit qu'elle allait éclater en sanglots.

Je la laissai, surpris et intrigué.

Ce n'est qu'en revenant dans la travée, après avoir encaissé ce qu'elle avait gagné, qu'une explication possible de sa souffrance me vint à l'esprit. Cela me frappa si violemment que je m'arrêtai net.

S'était-elle attendue à ce que je fisse l'amour avec elle dans ce couloir sordide ? Ce regard d'abjecte détresse signifiait-il qu'elle savait à quel

point elle était peu séduisante. Avait-elle senti mon dégoût ?

« Tu rêves ! me dis-je à moi-même. Tu es fou d'avoir des idées pareilles. Ce n'est pas parce que toutes les femmes te tombent dans les bras qu'il faut t'imaginer qu'elle va en faire autant. Pas elle, avec ses soixante-dix millions de dollars et sa puissance. Elle n'est pas idiote au point de tomber amoureuse d'un employé de banque... ou alors... ? »

Je remontai en courant les degrés de l'amphithéâtre, mais quand j'arrivai au couloir je ne trouvais plus trace d'elle.

Je descendis vers la sortie, poussai la porte et me mis à marcher dans la nuit calme et chaude.

En arrivant chez moi, au retour de la boxe, je trouvai Glorie (ne nous préoccupons pas de son nom de famille), la blonde à qui j'avais donné rendez-vous et que j'avais totalement oubliée, quand Vestale s'était invitée au stade.

Elle m'attendait dans un fauteuil, vêtue d'une culotte rouge, d'un soutien-gorge et de bas à larges mailles tenus par des jarretières bleu ciel garnies d'un petit volant.

Si vous les aimez à mon goût, bâties comme Jane Russell, Glorie vous plairait avec ses cheveux blonds et soyeux coupés à la Jeanne d'Arc et sa petite figure effrontée, pas plus jolie que la plupart des autres girls, mais aussi dénuée d'expression et aussi séduisante.

— Voilà des heures que je t'attends, chéri, dit-elle d'un ton plaintif. Je crois que j'ai bu presque tout ton whisky.

— Eh bien ! donne-moi ce qui reste, dis-je, mets-toi au lit et tiens-toi tranquille. J'ai quelque chose à faire avant.

J'allai au téléphone et appelai le numéro de Vestale.

Une voix vint sur la ligne :

— La résidence de Miss Shelley.

— C'est M. Winters qui appelle. Voulez-vous me passer Miss Shelley.

— Un moment, monsieur.

Pendant que j'attendais, je vis Glorie se diriger vers la salle de bains et s'y enfermer.

La ligne grésilla et la voix de Miss Dolan dit :

— Oui, monsieur Winters ?

— Je voulais parler à Miss Shelley.

— Je suis navrée, mais Miss Shelley est allée se coucher.

— Je ne pourrais pas lui dire quelques mots ?

— Je crains que non.

— C'est regrettable. Bon, tant pis. Voulez-vous lui dire que je l'ai appelée ? Je voulais savoir si elle était remise de la chaleur et de l'énervement de la boxe.

— Je le lui dirai.

— Merci.

Je m'arrêtai une seconde puis continuai.

— Miss Dolan, je ne vous ai pas encore remerciée...

Il n'y avait plus rien sur la ligne. C'était la deuxième fois qu'elle me faisait le coup de raccrocher. Je posai le récepteur sur son support et bus quelques gorgées de whisky en examinant le

tapis, les sourcils froncés. Miss Dolan commençait à m'intéresser.

Glorie sortit de la salle de bains dans une éclatante chemise de nuit rouge.

— C'est Vestale Shelley que tu appelais ? demanda-t-elle en s'allongeant sur le lit.

— Elle-même, répondis-je, en composant cette fois le numéro de Blakestone.

— C'est elle que tu as emmenée à la boxe à ma place ?

— C'est elle.

À ce moment, la voix de Blakestone grommela au bout du fil.

— Allô !

— Ici, Chad, dis-je. Écoutez, Ryan, nous pouvons y aller. Je m'arrange demain pour liquider un quart de million de bons du trésor, et j'ouvre un compte spécial au nom de Miss Shelley à la Western California Bank. Vous avez pour tâche de faire fructifier cette somme. Nous avons une marge de perte de vingt mille dollars, si vous la dépassez, vous ne pourrez plus disposer du compte.

— Je n'irai pas au-delà de cinq mille dollars de perte, dit Blakestone. Je manipulerai cet argent avec autant de soin que s'il était à moi. Il me semble que vous et moi nous allons faire de sérieux profits.

— C'est bien ça que je veux, fis-je. Autre chose, Ryan : il faut que vous me fournissiez un état hebdomadaire indiquant exactement vos opérations de bourse et celles que vous avez en vue. Je

vous laisse le choix des placements, mais je veux avoir votre état tous les lundis matin. Compris ?

— Entendu, vous l'aurez.

— Parfait. Vous commencerez demain. Quand vous aurez besoin d'argent, faites-le-moi savoir.

— Comptez sur moi, Chad.

Quand j'eus raccroché, Glorie dit :

— Chad chéri...

Je souris.

— Je t'avais oubliée. Qu'y a-t-il ?

— Tu me jouais la comédie, ou c'est vrai ?

Je la regardai en souriant.

Elle s'était assise à moitié, son petit visage impertinent bien éveillé, ses yeux bleus de poupée lui sortant de la tête.

— Tu n'aurais pas dû écouter.

— Tu as vraiment un quart de million ?

Glorie est parfois un peu casse-pied, mais elle a ça de bon qu'elle sait tenir son bec. J'éprouvai tout à coup le besoin de parler de Vestale à quelqu'un.

— Depuis ta dernière visite ici, je suis devenu le conseiller financier de Miss Shelley. Avec un peu de chance, je vais me faire du pognon.

— Je croyais, d'après ce que j'ai entendu dire, que c'était une terreur, dit Glorie, en se recouchant sur le lit.

— C'en est une, dis-je gaîment, mais il faut croire que mon charme masculin l'a subjuguée. Ce soir, j'ai failli me laisser séduire par elle.

Glorie leva la tête pour me regarder :

— Tu te vois marié à soixante-dix millions de

dollars pour le reste de ton existence, dit-elle doucement. Imagine ce que ce serait.

J'avais amorcé une réponse, mais je m'interrompis.

— Ah! Ça à commence à entrer! Le jeton se met à descendre dans l'appareil, fit Glorie en m'observant. Supposons que tu sois enchaîné à cette femme, ça ne t'empêcherait pas d'aller prendre ton plaisir ailleurs. Tu pourras venir t'amuser chez moi. Je t'attendrai dans mon bel appartement. C'est comme ça qu'il faut voir les choses. Pendant combien de temps crois-tu qu'elle va laisser ce quart de million à ta disposition? Si tu ne lui fais pas la cour, elle va s'aigrir, se sentir déçue dans ses espoirs. Elle te fera une vie d'enfer et elle t'arrachera cet argent des mains à la première occasion. Tandis que si tu l'épouses, tu seras comme un coq en pâte. Sois gentil avec elle, cajole-la et tu obtiendras tout ce que tu voudras. Je te connais. On ne peut rien te refuser, quand tu t'y mets.

— Au pieu et la ferme! dis-je. Je veux réfléchir à tout cela.

Glorie, obéissante, se mit au lit, où elle demeura docile et silencieuse, m'observant.

Je restai dans le fauteuil, les yeux au plafond pendant une bonne demi-heure. Puis je me levai et commençai à me déshabiller.

Ce n'est que lorsque nous fûmes étendus côte à côte dans l'obscurité que Glorie dit :

— Tu t'es décidé, Chad?

— Je crois, fis-je en étendant le bras pour la serrer contre moi. Il n'y a pas grande différence

entre une femme et une autre quand on est dans le noir, mais soixante-dix millions de dollars, tu peux les regarder sous toutes les faces, le jour comme la nuit, c'est toujours soixante-dix millions de dollars.

VI

Je ne perdrai pas de temps à vous détailler la façon dont je me décidai à épouser Vestale. Nul n'ignore que le mariage eut lieu comme Glorie l'avait prédit, un mois après m'en avoir donné l'idée.

Vestale entra dans mon jeu. Elle était, comme Glorie l'avait dit, seule et sans amour. Or j'étais le premier garçon, jeune et agréable à voir, avec lequel elle eût jamais été personnellement en contact. Le fait aussi que je n'avais pas peur d'elle pesait considérablement en ma faveur.

Je parvins à déterrer suffisamment de propositions d'affaires pour avoir un prétexte à la voir au moins une fois par jour.

Les quatre ou cinq premiers jours, nous ne parlâmes strictement que d'affaires, avec un petit moment de détente, quand nous avions terminé : un verre ou une courte promenade au jardin. Puis je disais que j'avais à faire et la quittais.

Puis très doucement et presque imperceptiblement, je fis monter la pression.

Je l'emmenai au restaurant de Joe, à la Pointe du Cap ; c'est un petit bistrot où l'on mangeait d'excellents poissons. Elle n'avait jamais été dans un établissement de ce genre auparavant, et je voyais qu'elle en tirait un grand plaisir.

Je la raccompagnai au clair de lune ; la radio de la voiture jouait un air langoureux de Schubert. Mais je pris bien garde de la traiter comme si elle était ma sœur.

Mais une sœur n'a jamais regardé son frère de la façon dont elle me dévisageait en me disant « bonsoir » ; je savais que je pouvais, si je le voulais, précipiter mon attaque, mais je freinais.

Dix jours passèrent : les dix jours les plus ennuyeux de toute mon existence. Nous sortions ensemble tous les soirs. Elle m'appelait Chad maintenant et je l'appelais Vestale.

Pendant ces dix jours, elle ne donna pas le moindre signe de mauvaise humeur. À la vérité, elle était plutôt pathétique dans ses efforts pour vaincre ses désavantages physiques.

À quoi bon continuer ? Tout cela est sans intérêt et n'a aucune importance. Je vous en parle uniquement pour que vous ne vous imaginiez pas qu'il m'avait suffi de lever le petit doigt pour me faire épouser.

Après vingt jours interminables, j'eus un beau soir une conversation à ce sujet avec Glorie.

— Demain soir, je mets les gaz, lui dis-je. Nous allons au restaurant Barbecue et, en la ramenant chez elle — le Ciel me protège — j'ai l'intention de l'embrasser.

Glorie rit aux éclats.

— Je voudrais te voir à l'œuvre.

La nuit suivante, Vestale se conduisit avec moi comme une môme de dix-sept ans. Glorie avait prétendu que lorsqu'elle tomberait dans mes bras elle se laisserait avoir jusqu'au trognon, et c'est bien ce qu'elle fit.

Je stoppai sur un promontoire à environ trois cents mètres des grilles d'entrée de la propriété. Nous avons très bien dîné et j'avais bu des doubles whiskys toute la soirée. La lune luisait sur la mer. Le calme était absolu.

Vestale était gaie, émoustillée, pleine d'adoration pour moi. Elle ne voulait même pas me laisser rentrer chez moi.

Je passai le bras autour de sa taille et quand elle leva les yeux, je l'embrassai. Je dus faire effort et simuler quelque peu, mais c'était un baiser quand même.

Elle prit ma main dans ses petites pattes froides, en me regardant, comme si j'avais été Apollon en personne.

— Restons ici à contempler le clair de lune toute la nuit ! me dit-elle.

— J'ai à travailler demain. C'est bien pour vous qui pouvez rester au lit jusqu'à midi. Moi, il faut que je gagne ma vie.

— Ce n'est pas indispensable, protesta-t-elle avec véhémence. J'ai assez d'argent pour nous deux, Chad. Quittez donc cette vieille et vilaine banque. Je veux vous voir davantage.

Voilà ; nous y étions, exactement, comme Glorie l'avait prédit.

— Vous déraisonnez, fis-je. Il vaut mieux vous taire plutôt que de dire des choses que vous regretteriez plus tard. Je n'aurais pas dû vous embrasser.

— Mais j'en avais envie. (Ses bras frêles se nouèrent autour de mon cou.) Soyez bon avec moi, Chad. Je suis si seule.

Je la serrai contre moi.

— Je suis fou de vous. Si j'avais une situation et de la fortune, ce serait peut-être différent, mais je n'en ai pas. (Je l'écartai.) Alors, restons-en là, Je vous ramène.

— Mais il faut que je vous parle, Chad, dit-elle fiévreusement.

— Si vous voulez, mais ça ne nous mènera nulle part. Nous n'aurions pas dû nous embarquer là-dedans.

— Dites-moi la vérité ! Est-ce que vous tenez un peu à moi ?

— Je ne sais pas ce que vous m'avez fait, fis-je sans la regarder. Je ne puis penser à rien, ni à personne d'autre que vous. Je vous ai dans la peau. Vous m'avez ensorcelé.

Je dus m'arrêter. Mon esprit se cabrait devant ces lieux communs, mais pour elle ce n'était pas du baratin.

Assise, elle me regardait les yeux brillants, complètement transfigurée. On dit que l'amour peut rendre une femme belle. En ce qui concerne Vestale, rien ne pouvait la rendre belle, mais à cet instant précis, sous la lumière tamisée de la lune, elle réussissait à ne pas être laide et c'était déjà un bel exploit.

— Vous... vous voudriez m'épouser ? dit-elle, d'une voix altérée par l'émotion.

— Comment le pourrais-je ? fis-je d'un ton bref. Restons-en là, Vestale. (Et je remis le moteur en marche.) Un mariage entre nous ne serait pas viable, repris-je. Quelle que soit la force de mon amour, pour rien au monde je ne voudrais vivre à vos crochets.

Cette phrase était tirée d'un spectacle publicitaire que Glorie et moi nous écoutions parfois. Je me rappelle comme nous nous étions tordus de rire en dégustant cette déclaration faite par un ténor ventru.

Mais Vestale se garda bien de rire. Elle posa sa main sur la mienne et la caressa avec amour.

— J'espérais vous l'entendre dire. Je suis si fière de vous, Chad. C'est vraiment pour moi que vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Ne parlons plus de cela, Vestale.

Elle secoua la tête.

— Nous n'allons pas gâcher notre bonheur, à cause de ma fortune, dit-elle. Je trouverai une solution. Venez me voir demain matin. Laissez-moi faire.

Je voulais bien m'en remettre à elle, à condition qu'elle ne mît pas ses soixante-dix millions de dollars dans un grand sac pour les précipiter au fond de l'océan.

— Bon, d'accord, je viendrai vous voir demain matin, dis-je en haussant les épaules. Je viendrai parce que je ne peux pas rester loin de vous. Mais oublions notre amour, Vestale, au moins, soyons amis.

Le ténor ventru de la radio avait dit cela aussi.

— Laissez-moi faire, Chad, dit-elle et, se penchant vers moi : embrassez-moi, chéri.

Le lendemain après-midi, l'affaire était arrangée.

Vestale ne prenait pas de risques. Tout était réglé comme du papier-musique, lorsque je l'appelai au téléphone avant déjeuner.

Je ne peux pas dire que j'avais réussi parfaitement, mais je ne pouvais rien demander de plus, sans éveiller ses soupçons.

Si je n'avais pas été obsédé par l'espoir de pouvoir disposer à ma guise des soixante-dix millions de dollars, j'aurais jugé que je m'étais pas mal débrouillé. Je revins chez moi en voiture, plutôt déçu, avec l'impression que je n'avais pas utilisé mon jeu comme je l'aurais pu.

Je m'allongeai sur mon lit pour réfléchir.

Elle devait tenir drôlement à m'épouser ! Vu sa réputation d'avarice, son offre était belle et si, comme je l'ai dit plus haut, je n'avais pas été hanté par les soixante-dix millions de dollars, j'aurais été stupéfait de sa générosité.

Elle offrait de m'abandonner complètement la gestion du quart de million qu'elle avait déjà mis à ma disposition pour spéculer. Elle se rendait compte, m'avait-elle dit, que je ne consentirais pas à accepter un don en argent et, pour tourner cette difficulté, elle me proposait de le considérer comme un prêt. Pour me libérer de tout scrupule

(c'étaient ses paroles, pas les miennes), je lui paierais les intérêts d'usage sur ce prêt, mais tous les gains que je réaliserais en bourse seraient ma propriété, et non la sienne.

Ce n'était déjà pas mal. J'y perdais un peu, du fait qu'elle me prêtait des sentiments élevés au point de ne pouvoir accepter un prêt sans payer d'intérêts, mais il en était ainsi.

Un quart de million, pour commencer, cela pouvait aller. Elle me proposait d'ouvrir des bureaux et d'administrer l'ensemble de ses affaires immobilières. Je n'irais pas travailler à des heures régulières, non : j'engagerais un personnel compétent dont je contrôlerais le travail quelques heures par jour. Le reste du temps (Dieu m'assiste !), je le passerais avec elle.

Si j'avais la gestion de tous ses biens immobiliers, je pourrais ainsi mettre pas mal d'argent de côté pour moi-même. Cela signifiait aussi que, bien que je n'eusse pas le contrôle des soixante-dix millions de valeurs mobilières, je pouvais éventuellement utiliser ces actions et ces obligations comme garantie pour gager des emprunts.

Avec l'aide de Blakestone, j'allais avant peu gagner très vite beaucoup d'argent.

Pour débiter, ça pouvait aller.

Vestale était formidablement pressée de se marier. Elle s'imaginait peut-être que je pourrais changer d'idée. Elle décida que la cérémonie aurait lieu dans quinze jours.

J'aurais préféré un mariage discret, mais elle ne voulut pas en entendre parler. C'était son heure

de triomphe et pour rien au monde elle ne s'en serait laissé priver. Elle entendait montrer à l'univers qu'elle avait décroché un jeune mari, un beau garçon. Aussi le mariage prit-il des proportions fantastiques en faste et en prodigalité.

Il devait y avoir plus de mille invités — je ne saurai jamais où elle avait été pêcher tous ces noms, — un bal costumé, quatre orchestres, un ballet sur la pelouse et un feu d'artifice. On consacrerait à la décoration de la maison des milliers de dollars et la lune de miel (ô ciel!) se passerait sur son grand yacht de luxe à Venise.

Le yacht fut envoyé en Italie immédiatement et nous devions, à l'issue de la réception, le rejoindre par avion à Naples, où nous embarquerions pour Venise.

L'idée de passer six semaines avec Vestale sur un navire de plaisance me troublait bien un peu, mais je ne voyais pas de moyen d'y couper.

Par bonheur pour moi, Vestale fut tellement absorbée par les préparatifs du mariage, que je ne la vis guère pendant les quinze jours qui suivirent.

J'avais d'ailleurs fort à faire, moi aussi, de mon côté.

Je trouvai un ensemble de bureaux sur Crown Boulevard, où les maisons les plus huppées avaient leur siège social. En confiant à Tom Leadbeater et à Miss Goodschild la direction de ce bureau, j'eus tout loisir et toute latitude pour m'occuper de mes propres intérêts.

Ainsi établi, mon avenir s'annonçait bien. J'allais être le mari d'une des femmes les plus riches

du pays. De la mauvaise paie d'un employé de banque, je passais sans transition à la grosse galette. À ce moment-là, je n'avais plus le moindre souci. Par malheur, ce moment fut bien bref.

VII

Je passe les détails du mariage. J'avais l'impression que tous les invités me regardaient en se demandant comment je m'étais débrouillé pour décrocher Vestale et sa fortune. Je savais qu'ils me considéraient comme un aventurier bien élevé. Je sentais cela dans l'atmosphère, en dépit de leur politesse dénuée de chaleur à mon égard.

Nous quittâmes Cliffside après minuit, car Vestale voulait voir le feu d'artifice. La voiture nous déposa à l'aéroport où nous prîmes l'avion affrété spécialement pour nous qui nous conduisait à Paris et de Paris à Rome.

La perspective de passer six semaines seul avec Vestale à bord de ce grand yacht à moteur continuait à me hanter assez désagréablement l'esprit.

Hormis l'équipage, un valet de chambre affecté à mon service, la femme de chambre de Vestale et Eve Dolan qui se chargerait de toutes les démarches relatives à notre villégiature, il n'y avait personne pour occuper Vestale en dehors de moi.

Eve Dolan était partie avant nous et nous attendait à notre arrivée à l'aérodrome d'Orly.

Elle s'était occupée de tout pour notre séjour à Paris et nous fûmes rapidement installés dans l'un des plus beaux appartements du Ritz.

Je remis à plus tard l'inévitable nuit de noces en emmenant Vestale visiter Paris l'après-midi et le soir. Nous ne rentrâmes à l'hôtel qu'à quatre heures du matin et j'insistai pour qu'elle dormît seule et prît quelques heures de repos, avant de nous envoler pour Rome.

Elle était à tel point morte de fatigue, qu'elle ne fit aucune objection. Encore une nuit de gagnée avant d'avoir à faire mon «devoir conjugal».

Un peu après midi, nous quittâmes Paris en avion pour Rome. De Rome nous roulâmes en voiture jusqu'à Naples. Nous laissâmes Eve à bord du yacht, tandis que nous allions à Sorrente où nous voulions passer trois jours.

Vestale voulait voir le Vésuve, Pompéi, Capri et évidemment les fameuses grottes, la Bleue et la Verte.

L'hôtel était perché sur le flanc de la montagne ; il dominait la baie de Naples avec une vue (à vous couper le souffle) sur le port, le Vésuve et au loin sur l'adorable île de Capri.

C'eût été un endroit merveilleux en la compagnie de Glorie, mais j'étais excédé d'avoir perpétuellement collée à mon bras Vestale avec son continuel bavardage. Elle se comportait comme le classique touriste américain, et voulait absolument tout voir, dans son enthousiasme irrésistible.

L'après-midi, nous allâmes à la plage privée de l'hôtel et passâmes une heure à nous baigner, dans la mer.

Après avoir nagé, nous nous étendîmes sur le sable chaud en buvant des cafés glacés. Vestale jacassait joyeusement.

Ne me demandez pas de quoi elle parlait. Je ne prêtais que peu d'attention à son babillage, mais soudain elle fit une sortie qui me mit sur le qui-vive.

— Chad, chéri, ce soir nous nous coucherons tôt, tu veux bien? Il y a trois jours que nous sommes mariés, et... et...

Je me forçai à sourire.

— Je sais, mais il y a eu tant à faire et tant à voir. Entendu, nous monterons nous coucher de bonne heure.

Ça devait arriver un jour. Je ne pouvais pas remettre indéfiniment. Je me rappelais avoir dit à Glorie que dans le noir il n'y avait pas de différence entre telle ou telle femme. Je l'avais cru à l'époque, mais en voyant Vestale allongée là, en plein soleil, je commençais à en douter.

Je sus plus tard à quel point je m'étais trompé. Le contact physique de Vestale me répugnait. Le manque de charme de cette créature émaciée m'écoeurait, même dans le noir.

Quand ce fut fini, alors qu'elle demeurait étendue à côté de moi, elle dut avoir l'intuition qu'en ce qui me concernait, ça n'avait pas été très réussi.

Elle me toucha timidement la main, mais je ne

pouvais vraiment plus entendre parler d'elle, et je m'écartai.

La nuit n'en finissait pas. Nous ne dormions ni l'un ni l'autre. Nous étions couchés dans l'obscurité côte à côte comme des étrangers et je me maudis de l'avoir épousée.

Je me promis de ne pas recommencer cette expérience. Elle aurait ma compagnie, mais à l'avenir je dormirais de mon côté.

Le lendemain, Eve arriva avec la Rolls et nous allâmes à Pompéi. Vestale était abattue et déprimée. Moi aussi. Nous n'échangeâmes, l'un et l'autre, que de rares paroles.

Nous parcourûmes rapidement les ruines de Pompéi. La visite des monuments et des sites m'a toujours ennuyé et Vestale ne paraissait plus avoir le cœur à cela.

Dans la voiture, en retournant à l'hôtel, je lui dis à brûle-pourpoint :

— Tiens-tu tellement à voir Capri, Vestale ? L'île va être infestée de touristes et sa réputation est très surfaite. Je me demandais si tu n'aimerais pas mieux aller à bord du yacht pour éviter la foule.

Elle acquiesça, sans me regarder.

— Très bien. Ça m'est égal.

Je fus surpris de la voir accepter si facilement, car elle m'en avait rebattu les oreilles. Elle avait dû se rendre compte que la visite des musées, sites et monuments m'ennuyait à mourir ; aussi faisait-elle des efforts pathétiques pour me plaire.

Eve était devant avec le chauffeur. Je me penchai pour lui dire que nous avions décidé de nous

rendre directement à bord du yacht et pour lui demander de descendre à l'hôtel payer notre note et faire nos valises.

Elle acquiesça sans se retourner. Je me demandai ce qu'elle pouvait penser de ce changement de programme.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel. Eve descendit. Comme nous repartions, je la regardai avec curiosité s'arrêter, debout, sous les chauds rayons du soleil.

Elle portait un costume de soie gris clair, un chapeau blanc à larges bords et des lunettes de soleil vertes. Elle donnait une impression de netteté et de propreté ; je remarquai soudain ses jambes longues et belles et son pied petit et fin. J'éprouvai comme une secousse : alors que j'avais cru qu'il n'y aurait pas de femme intéressante à bord du yacht et qu'il me faudrait passer le temps à écouter le bavardage insipide de Vestale, peut-être cette fille, me semblait-il, allait se révéler une compagne intéressante. Elle n'était en tout cas ni maigre, ni vilaine, si même je découvrais en elle une célibataire aigrie.

Le yacht de croisière jaugeait cinq cents tonnes ; il était éclatant de blancheur ; des toiles tendues au-dessus du pont le protégeaient du soleil et il était équipé avec un luxe inconcevable. Notre appartement se composait d'une grande chambre à coucher avec un lit à deux places, de deux salles de bains, d'un boudoir dans lequel il y avait un lit et d'un grand salon de réception.

— Cela te plaît-il ? me demanda Vestale, avec un regard anxieux.

— C'est merveilleux, dis-je. (Je jetai un coup d'œil dans le boudoir.) C'est ici que je dormirai, Vestale. Je m'agite beaucoup en dormant et ne veux pas te gêner. Nous laisserons la porte ouverte entre les chambres, pour pouvoir parler quand nous sommes au lit.

Je faisais mine d'examiner les accessoires de la coiffeuse tout en parlant ; je lui tournais le dos, mais je l'observais dans le miroir.

Elle s'éroula littéralement en m'entendant prononcer ces mots. Ce ne fut pas seulement son corps qui s'affaissa, mais aussi son visage. Elle parut soudain plus vieille, plus décharnée, plus laide que jamais.

— Je... je croyais que tu coucherais ici.

Je me retournai pour l'affronter. Il fallait couper court à cela et d'une façon définitive.

— Dans le mariage, j'attache plus d'importance à l'aspect « camaraderie » qu'à son côté physique. Je suis comme toi, Vestale ; je crois qu'on a beaucoup exagéré l'attrait de l'amour physique. Par bonheur, toi et moi nous n'avons pas à nous en préoccuper.

Elle rougit, puis pâlit.

— Mais, Chad...

— Je vais voir Williams pour qu'il défasse ma valise, dis-je en traversant la pièce. Je te retrouve au bar dans une demi-heure ?

— Oui.

Elle me répondit d'une voix tellement sourde que je l'entendis à peine. Je poursuivis mon chemin, passai dans le boudoir et fermai la porte.

Williams, mon valet de chambre, défaisait déjà

les valises. Je me déshabillai, passai sous la douche, revêtis une chemise blanche et un pantalon de flanelle, puis je montai sur le pont.

Penché sur la rambarde, je fumai une cigarette ; j'étais mal à l'aise. Je savais que ce n'était pas gentil de la traiter ainsi. Elle n'était pas responsable de sa maigreur et de sa laideur, mais il m'était impossible d'avoir un contact physique avec elle.

Je vis alors le petit canot automobile traverser la baie dans notre direction et aperçus Eve Dolan debout près du pilote. Je l'observai tandis qu'elle gravissait le petit escalier qui menait au pont et fis quelques pas pour l'accueillir.

— Pas de pépins ? demandai-je.

Elle tourna vers moi un visage impassible. Les verres de ses lunettes de soleil, de la taille d'un gros beignet, dissimulaient complètement ses yeux.

— Tous les bagages sont ici, monsieur Winters. Est-ce que nous partons pour Venise ?

— À la première heure, demain matin.

Elle fit un signe de tête et me tourna le dos.

— Ne vous en allez pas encore. Venez prendre un verre.

Elle s'immobilisa, tournée à demi.

— Je suis navrée, monsieur Winters, mais je n'ai pas le temps.

Elle traversa le pont, et se dirigea vers l'escalier du personnel.

Pour la première fois, je remarquai sa démarche et l'ondulation lente et souple de ses hanches :

j'aime que les femmes aient ce léger déhanchement.

Je la regardai partir et j'eus l'impression que mon pouls battait plus vite, comme si quelque chose en moi s'éveillait.

Après dîner, ce soir-là, Vestale et moi, nous montâmes sur le pont. Vestale mit sur le pick-up des disques de danse. Elle proposa avec un peu de nervosité que nous dansions, si j'en avais envie. Elle n'était pas bonne danseuse et au bout de deux ou trois disques, je prétextai qu'il faisait trop chaud pour continuer et nous nous enfonçâmes dans des fauteuils d'osier.

— Tu as l'air épuisée, dis-je à Vestale. Pourquoi ne rentres-tu pas te coucher pour récupérer en dormant une bonne nuit ? Tu t'es couchée tard tous les soirs depuis que nous avons quitté Cliffside.

Elle accusa le coup quand je lui dis qu'elle paraissait épuisée et tourna son visage du côté de l'ombre.

— Oui. Je vais peut-être aller au lit.

— Moi, je vais me dégourdir un peu les jambes, annonçai-je. Je ne serai pas long, mais au cas où tu dormirais quand je rentrerai, je te dis bonsoir tout de suite.

Je descendis sur le pont inférieur. Il y faisait noir, seule, la lune l'éclairait.

Soudain, je vis quelque chose bouger devant moi.

Eve sortit du salon et resta un moment éclairée

dans l'encadrement de la porte, puis elle alla s'appuyer à la rambarde. Je me disposais à aller lui parler, lorsqu'une silhouette d'homme sortit du salon et la rejoignit.

Je reculai dans l'ombre. Je reconnus l'homme : c'était Rollinson, l'officier en second.

Je les observai pendant quelques minutes, en proie à un sentiment de jalousie, aussi violent qu'inexplicable. J'avais cru la trouver seule, en tête-à-tête avec elle-même. J'avais projeté de lui tenir compagnie et, maintenant, c'était moi qui restais seul.

Rollinson se rapprocha d'elle en parlant : je le vis allonger le bras et lui prendre la main. Sans succès. Elle retira vivement sa main.

Après un long moment de silence, il dit :

— Allons danser. Il n'y a personne au salon. Mon patron est au bar.

— Je n'en ai guère envie.

Il insista :

— Allons, Eve, montrez-vous bonne joueuse. Je n'ai pas dansé depuis des semaines.

Elle haussa les épaules.

— Allons, si vous voulez. Mais j'ai l'intention de me coucher de bonne heure.

Je les vis retourner au salon. Au bout d'un instant la radio se mit à marcher et diffusa un air de swing.

Furieux et jaloux, je retournai à ma cabine.

J'ouvris la porte doucement, entrai sans allumer et me glissai furtivement jusqu'à la porte de communication qui était restée ouverte.

Je demeurai sur place, près de la porte, tendant l'oreille.

De l'obscurité montait un son plaintif qui me fit me raidir. C'était Vestale qui pleurait.

Je fermai la porte sans bruit, me déshabillai dans le noir et me mis au lit.

Malgré la porte fermée, j'entendais encore ses sanglots étouffés.

Il me fallut longtemps avant de m'endormir.

Je m'éveillai vers six heures du matin. Le soleil entrait par le hublot et je décidai de me lever. Après m'être rasé, je mis mon caleçon de bain et montai sur le pont.

La mer était d'un bleu engageant et je plongeai de la rambarde. En nageant, j'aperçus en avant de moi, à trente mètres environ, une tête coiffée d'un bonnet blanc. Pendant un moment je crus que c'était Vestale, puis la nageuse se retourna sur le dos et je reconnus Eve.

Je nageai plus vite et la rejoignis.

— Salut ! fis-je en fendant l'eau. Vous vous levez tôt.

— Bonjour, monsieur Winters. J'allais rentrer.

— Restez pour me tenir compagnie. Nous allons nager jusqu'au radeau, là-bas.

Je la regardai avec curiosité. Sans lunettes, elle était presque belle.

Elle secoua la tête.

— Excusez-moi. Je vais prendre mon petit déjeuner. J'ai beaucoup à faire ce matin.

Elle se mit à nager en direction du yacht.

Je fis demi-tour et la rattrapai.

— Alors, je viens déjeuner avec vous.

— Mme Winters n'aimera pas ça. Je suis à son service.

— Et après ? Vous êtes à mon service aussi. Et puis Mme Winters dort et moi je n'aime pas manger seul.

— Moi, si, dit-elle brièvement en fendant l'eau de plus belle.

Nous nageâmes jusqu'au navire, sans mot dire. Elle grimpa à l'échelle de corde qui pendait le long de la coque.

Son maillot de bain était d'une seule pièce et, tandis qu'elle escaladait l'échelle, toute ruisse-lante, je vis son corps aussi nettement que si elle avait été nue.

La vue de ses formes sous ce maillot collant et humide me coupa la respiration. Au lieu de monter à l'échelle à sa suite, je demeurai sur l'eau à faire la planche, le regard levé vers elle.

Elle se baissa pour passer sous la rambarde, traversa vivement le pont, sans regarder en arrière et disparut dans une cabine proche du salon du pont inférieur.

Je sentis battre mon cœur. Et je me mis soudain à la désirer, comme je n'avais encore jamais désiré une femme.

Je fus à la torture les trois jours et les trois nuits qui suivirent. J'étais obsédé par la pensée de cette fille. Elle occupait mon esprit à toute heure du jour et une bonne partie de la nuit.

Je ne sais si elle sentait le changement qui s'était opéré en moi, mais elle m'évitait avec tant de soin que je ne réussis à la voir qu'à de très rares instants, en présence de Vestale.

Vestale me rendait fou avec ses façons si pathétiques d'essayer d'attirer mon attention. Elle me suivait comme mon ombre. Chaque fois que je me levais pour faire quelques pas sur le pont, elle se levait aussi. Je l'aurais étranglée ; pourtant je me rendais compte qu'elle était pleine de bonne volonté et ne songeait qu'à me tenir compagnie.

Le second soir, je venais de me coucher quand j'entendis Vestale m'appeler de sa chambre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je veux te voir.

J'eus une seconde d'hésitation, puis haussant les épaules, je sautai du lit et ouvris la porte.

Elle était assise devant sa coiffeuse, l'air résolu, la figure pincée. Elle me regardait droit dans les yeux. Je m'aperçus que j'avais du mal à soutenir son regard, et j'en fus tout déconcerté.

— Entre, Chad ! Je veux te parler.

— J'allais justement m'endormir, fis-je en grommelant. (Mais j'entrai et m'assis sur le lit.) Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle se retourna pour me faire face.

— Voilà ce que je veux savoir, dit-elle en serrant les poings. N'es-tu pas heureux, Chad ? Regrettes-tu de m'avoir épousée ?

Je ne m'étais pas attendu à une attaque de front et je fus ébranlé. Certes, je l'avais épousée pour ses soixante-dix millions de dollars, mais à

vivre avec elle, j'avais perdu de vue ce fameux but. Aussi sa question me fit-elle sursauter.

— Heureux ? Bien sûr que je le suis. Qu'est-ce qui te fait croire que je ne suis pas heureux ?

Elle me regarda fixement.

— Ta façon de te tenir, par exemple. Tu donnes l'impression... de me haïr.

— Voyons, Vestale... !

Je me levai du lit et allai à elle. C'était dangereux. Je me maudissais de montrer mon jeu aussi ouvertement.

— Non, ne me touche pas, me dit-elle en se recroquevillant. Tu as gâché notre lune de miel. Je rentre à la maison. Je ne veux pas que tu viennes avec moi, si tu dois continuer à te conduire comme tu l'as fait. Je ne me laisserai pas traiter de cette façon-là ! Je ne le supporterai pas !

— Ne dis pas de bêtises ! répliquai-je vertement. Je n'ai pas gâché notre lune de miel. Est-ce ma faute si les visites de monuments m'ennuient à mourir ? C'est en tout cas une manière saugrenue de passer une lune de miel. Quand les gens s'aiment, ils ne vont pas enjamber des ruines du matin au soir.

Elle eut un regard vif.

— Tu n'agis pas comme si tu m'aimais, dit-elle farouchement. Tu ne couches même pas avec moi.

Je commençais à avoir les jetons. Je la voyais déjà me menacer de divorcer. Il fallait en sortir coûte que coûte.

— Voyons, Vestale, à la façon dont tu t'es com-

portée, j'ai pensé que tu ne tenais pas à ce que je couche avec toi.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ! s'exclama-t-elle en bondissant sur ses pieds. Tu m'as dit que le côté physique du mariage n'avait pour toi aucun intérêt. Tu n'arrêtes pas de mentir.

— Dis donc, Vestale. Je ne te permettrai pas de me parler sur ce ton. C'est un malentendu. Notre nuit ensemble a été un fiasco, tu le sais bien. Un fiasco, parce que tu as agi comme si tu éprouvais de la répulsion à mon égard. Peux-tu t'étonner que je fasse chambre à part ?

— De la répulsion ! fit-elle, en se tournant vers moi. Oh ! Chad, comment peux-tu imaginer cela ? Je t'aime.

— C'est l'impression que j'avais. Je croyais t'être agréable en allant m'installer dans la chambre voisine. Tu veux que je partage cette chambre-ci avec toi ?

Elle aspirait tant à ce que tout aille bien entre nous, qu'elle ne voulut pas se permettre de douter de moi.

— Mais naturellement. (Elle se mit à trembler.) Je veux que nous soyons tout l'un pour l'autre. Toi aussi n'est-ce pas ?

Moi, ô Dieu de Dieu !

— Bien sûr. Au diable tout cela ! Nous avons été idiots. Je croyais t'avoir déçue. Je croyais que tu préférerais dormir seule. Je suis désolé, Vestale, mais c'est l'impression que j'ai eue.

— Oh ! Chad.

Elle se mit à pleurer.

Je me contraignis à m'approcher d'elle et à la prendre dans mes bras.

— Tout est arrangé, Vestale. Ne te désole pas.

Je pensais à tout cet argent. Comment m'étais-je imaginé que je n'aurais pas à le gagner durement ?

— Tu m'aimes vraiment, Chad ?

— Mais oui, bien sûr.

Je la soulevai et la portai sur le lit. Je sentais ses doigts osseux s'enfoncer dans mes épaules.

Mais la première chose que je fis, ce fut d'éteindre la lumière.

VIII

À partir de cette nuit-là, je gagnai durement mon droit à ces soixante-dix millions de dollars. Je me mis aussi à haïr Vestale, comme je ne crois pas qu'il soit possible de haïr quelqu'un.

Nous arrivâmes à Venise deux jours après notre prétendue réconciliation et le yacht jeta l'ancre dans le canal Saint-Marc.

Vestale et moi, Eve, la camériste de Vestale et Williams, mon valet de chambre, nous prîmes la vedette pour remonter le Grand-Canal, jusqu'au fameux hôtel Gritti.

Notre appartement dont les fenêtres donnaient sur le Grand-Canal se composait de deux chambres à coucher, un grand salon, deux salles de bains et des chambres pour le personnel.

J'utilisai la seconde chambre comme cabinet de toilette et dès que j'eus passé sous la douche et me fus changé, j'allai rejoindre Vestale au salon. Je la trouvai au balcon qui surplombait le Canal, aussi émerveillée par ce qu'elle voyait, qu'un enfant lors de sa première sortie.

Nous employâmes tout l'après-midi et toute la

soirée à visiter Venise : l'église Saint-Marc, le palais des Doges, la prison, et nous passâmes sous le pont des Soupirs. Nous nous fîmes conduire en gondole à San Giorgio Maggiore, et Vestale s'exaltait devant les toiles du Tintoret qui, pour moi, n'étaient que des peintures.

De retour à l'hôtel, une heure avant dîner, tandis que Vestale montait se changer, j'allai sur le balcon du grand salon absolument désert, regarder la circulation sur le Grand-Canal.

Voyant Eve entrer dans le salon, je me levai et allai à sa rencontre.

— Salut ! fis-je. Qu'avez-vous fait cet après-midi ?

Elle me regarda à travers ses lunettes sévères et sans montures. Elle avait les yeux les plus bleus que j'aie jamais vus. Elle était vêtue de son costume gris clair dont la coupe stricte me fit penser qu'il était taillé exprès pour cacher ses formes. En la voyant dans ce vêtement, jamais je n'aurais imaginé qu'elle était si bien faite.

— J'ai pris des dispositions pour faciliter à Mme Winters la visite de la verrerie de Murano.

— Oh ! la barbe ! Et ce sera quand ?

— Demain après-midi.

Je me rapprochai d'elle.

— Vous viendrez ?

— Oh ! non.

Elle fit demi-tour pour sortir.

— Hé ! Attendez ! lui dis-je en la rattrapant par le poignet.

Elle se libéra d'une secousse et me regarda par-dessus son épaule.

Nous restâmes un long moment à nous dévisager ainsi mutuellement.

L'espace d'un éclair, je vis passer dans ses yeux quelque chose qui fit bondir mon cœur et battre violemment mon sang. C'était ce même désir pressant et dépouillé que j'avais vu dans les yeux de Vestale, mais plus pressant et plus dépouillé encore. Mon imagination n'avait pas engendré une fiction ; non, il était là, ce regard qui passe parfois dans les yeux d'une femme et qui signifie pour l'homme qu'elle se laissera prendre.

Sitôt venu, sitôt disparu.

— Gardez vos distances ! me dit-elle entre ses dents serrées.

Elle sortit rapidement du salon et grimpa l'escalier.

Je restai sur place, médusé, le cœur battant, avec ce désir déchirant qui me tenaillait.

Mais je savais que je n'étais pas seul à l'éprouver.

Elle aussi.

Nous passâmes l'après-midi du lendemain dans la chaleur épouvantable de la verrerie de Murano, à regarder des hommes en sueur faire des miracles avec du verre fondu, et nous fûmes bien contents de retrouver la fraîcheur de notre salon.

— Je crois que je vais prendre une douche, dis-je. Il faisait vraiment une chaleur du tonnerre dans cette usine.

— Une chaleur abominable, répliqua Vestale, en se laissant tomber comme une loque dans un

fauteuil. (Elle prit sa tête à deux mains.) Ça m'a donné la migraine.

— Veux-tu boire ?

— Non, je ne crois pas. Je vais rester assise un moment. Après un peu de repos, j'irai mieux tout à l'heure. Que faisons-nous ce soir, Chad ?

— Ce que tu veux. Une promenade en gondole ?

— On verra après dîner.

J'allai me doucher dans la salle de bains. Après m'être changé, je retournai au salon. Vestale n'y était pas. Je regardai dans sa chambre et la trouvai allongée sur le lit, pâle et les traits tirés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je en me penchant sur elle. Tu ne te sens pas bien.

— J'ai un terrible mal de tête et le cœur tout barbouillé.

Je la regardai, incapable d'éprouver aucune pitié à son égard. Elle était hideuse et horrible.

— Je suis navré. La chaleur a dû te faire mal. Pourquoi ne te couches-tu pas ?

— J'ai pris de la Véganine. Cela ira mieux dans un petit moment.

— Bon. Je crois que je vais descendre boire un verre. Ne t'inquiète pas. Je reviens dans quelques minutes.

J'allai frapper à la porte de la chambre d'Eve. Elle ouvrit et me regarda d'un air inquisiteur. Elle ne portait pas ses lunettes. Malgré son allure de vieille fille, il y avait en elle ce soupçon de beauté que j'avais découvert auparavant.

— Mme Winters a une terrible migraine, lui

dis-je. Voyez donc si vous pouvez faire quelque chose pour elle.

— J'y vais tout de suite.

— Elle va peut-être vouloir se coucher, fis-je, sentant ma voix trembler. Dans ce cas, voudriez-vous me tenir compagnie, ce soir ?

Elle me répondit, avec un regard totalement dénué d'expression :

— Elle voudra que je reste près d'elle.

— Pas obligatoirement. Voulez-vous que nous nous rencontrions à Saint-Marc à neuf heures ?

— Je ne crois pas que cela me soit possible, dit-elle.

Et, passant devant moi, elle remonta rapidement le couloir en direction de la chambre de Vestale.

Je descendis au bar, commandai un double whisky que je bus à petits traits.

Ma main tremblait. J'étais surpris que le barman ne remarquât pas la façon dont mon cœur battait.

Jamais aucune femme ne m'avait mis dans cet état. Je savais instinctivement qu'Eve se trouverait au rendez-vous à neuf heures. Tout allait s'arranger. Cette nuit allait voir le commencement de notre destinée à tous les deux. Je le sentais.

Peu de temps après, je remontai à la chambre de Vestale.

Je rencontrai la femme de chambre à la porte.

— Mme Winters dort, me dit-elle. Elle ne veut pas être dérangée.

— Prenez soin d'elle, dis-je. Si elle demande où je suis, dites-lui que je sors faire un tour.

À neuf heures moins dix, je quittai l'hôtel et me rendis à pied au bord de l'eau. Je traversai le pont de la Paglia, longeai le palais des Doges, et parvins à la place Saint-Marc.

Il y avait beaucoup de monde sur la place, les uns faisaient lentement le tour des arcades en regardant les vitrines brillamment éclairées, d'autres assis aux terrasses des cafés écoutaient la musique d'un orchestre installé à l'extérieur d'un de ces nombreux établissements.

Je restai debout près des grandes portes de Saint-Marc; sur le ciel de pourpre je pouvais voir se détacher les quatre chevaux de bronze qui montaient la garde sur le toit de la basilique. Il y avait une certaine affluence devant la façade de l'église et je cherchai Eve anxieusement à droite et à gauche.

Je ne la vis pas, mais attendis, sûr qu'elle viendrait.

Les géants de bronze sur la tour de l'horloge sonnaient neuf heures quand je sentis une main toucher la mienne.

Je me retournai brusquement le cœur en émoi.

Une jeune femme en robe du soir blanche retenue par un mince ruban de brillants se trouvait près de moi; c'était une beauté à la chevelure noire, aux yeux bleus étincelant d'un feu intérieur.

— Oh! Eve... je ne vous avais pas reconnue.

Je la regardais, les yeux écarquillés.

Sa chevelure coiffée à l'ange encadrait son

visage pâle et retombait en boucles jusqu'aux épaules.

— Une gondole nous attend, dit-elle en prenant mon bras et en m'entraînant à travers la foule jusqu'au bord de l'eau.

Je descendis avec elle quelques marches jusqu'à la gondole fermée.

Le gondolier se découvrit et nous salua, tandis que nous nous glissions dans la cabine.

Les rideaux étaient tirés. Nous nous trouvâmes soudain plongés dans l'obscurité, bercés d'un mouvement lent, dans un petit monde à nous. Le plancher était recouvert d'épais coussins et elle s'allongea, les mains sous la tête, en me regardant.

Je m'agenouillai près d'elle.

— J'attends ce moment depuis que je vous ai vue nager, dis-je en portant les mains à sa poitrine. L'attente a été longue.

— Ne parlez pas, dit-elle d'une voix rauque. Ne parlez plus, à présent.

Je me glissai près d'elle et ma bouche s'écrasa sur la sienne.

L'eau nous apporta le son de cloche des géants de bronze frappant la demie.

La gondole se balançait doucement dans les remous du bateau à vapeur qui faisait le service de Saint-Marc au Lido.

— Neuf heures et demie, dit Eve en levant la tête. Nous n'avons plus beaucoup de temps à rester ensemble.

Elle écarta un rideau et dit quelques mots en italien au gondolier.

— Nous devons rentrer ! reprit-elle en se tournant vers moi.

— Nous avons toute la nuit devant nous, dis-je ; et je l'attirai vers moi sur les coussins. Nous n'allons pas rentrer si vite. Rien ne presse.

— Si. Vous pouvez rester en ville, si vous le voulez, mais moi, il faut que je rentre. Je la connais mieux que vous. Quand elle va se réveiller, elle va me réclamer et il faut que je sois là. Elle ne dormira pas plus d'une heure.

— Mais je veux vous parler. Il y a tant de choses que je veux savoir à votre sujet...

Elle se retourna vers moi pour me regarder.

— Nous n'avons pas le temps de parler. Nous n'aurons peut-être jamais le temps de parler. Nous n'avons que le temps de nous aimer à la va-vite. Vous ne voulez tout de même pas qu'elle s'en aperçoive.

Je pensai aux soixante-dix millions de dollars.

— Non.

— Moi non plus. Écoutez, Chad, si vous ne faites pas exactement ce que je dis, nous en resterons là et ce sera fini à jamais entre nous. Je ne vais pas perdre mon emploi pour une amourette. Vous avez compris ?

— Ce n'est pas une amourette. Je suis fou de vous.

Elle caressa mon visage de ses doigts fuselés et frais.

— Je suis folle de vous, moi aussi, mais je ne

veux pas courir de risque. Laissez-moi le soin de trouver une autre occasion. Compris ?

— C'est moi qui l'ai trouvée, l'occasion, ripostai-je vivement. Dès que je l'ai vue en proie à la migraine, j'ai pensé à vous. C'est moi qui vous ai donné rendez-vous.

— Ah ! vraiment ? fit-elle en riant doucement. Mais qui lui a donné cette migraine, Chad ? Sans la migraine, vous n'auriez rien pu faire.

Je la regardai fixement, un léger frisson me courut le long de l'épine dorsale.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis. Ce n'est pas la première fois de sa vie qu'elle a la migraine. Quand je ne peux plus la supporter, je lui administre quelque chose. C'est inoffensif ; ça lui donne mal au cœur et la migraine.

— Vous êtes sûre que c'est inoffensif ? demandai-je, trouvant cela très déplaisant.

— Absolument. Un de mes amis, un médecin, me l'a donné. C'est tout à fait inoffensif — elle ne peut pas en mourir, si c'est ce que vous voulez savoir.

— C'est ce que je veux savoir. Il est dangereux de jouer avec les drogues.

— Vous ne voulez donc pas que je recommence ?

Je plongeai dans ses yeux bleus étincelants. J'y vis tant de fermeté, de détermination, que j'en fus étonné.

— Vous la détestez donc, Eve ?

— Plus que personne au monde, dit-elle doucement. Plus que vous ne la haïssez vous-même.

— Que vous a-t-elle fait ?

— Rien. Rien du tout. En réalité elle a toujours été aussi gentille avec moi qu'elle peut l'être. Seulement elle a tout ce qu'elle désire et elle ne le mérite pas.

— Alors pourquoi êtes-vous à son service ?

— Pourquoi l'avez-vous épousée, Chad ?

— C'est différent.

— Non. Vous l'avez épousée pour son argent. Je travaille pour elle, afin de vivre à l'ombre de son luxe. (Elle regarda au-dehors, par la fenêtre de la cabine.) Il ne nous reste plus que quelques minutes. Embrassez-moi, Chad.

Je la serrai contre moi, mes lèvres sur les siennes.

Je pouvais à peine croire ce qui m'arrivait. Pour la première fois de ma vie, j'aimais une femme. Eve était dans mon sang, comme un virus qui me consumait.

— Assez, chéri.

Elle me repoussa.

— Il faut regarder les choses en face, Chad, reprit-elle en remettant de l'ordre dans sa chevelure. Peut-être ne retrouverons-nous plus jamais une occasion comme celle-ci. Ici nous sommes en sécurité, mais nous ne le serons plus, une fois sur le yacht. Vous ne la connaissez pas comme je la connais. Elle est méfiante et si jalouse qu'elle est capable de dépister tous les secrets.

— J'imagine que ce sera plus facile pour nous quand nous serons de retour à Cliffside.

— Ne croyez pas ça. Ce sera beaucoup plus ardu. Elle veut m'avoir à sa disposition à toute

heure du jour. Elle compte vous avoir près d'elle toute la nuit. Nous n'aurons aucune possibilité de nous trouver seuls.

— Je réfléchirai au moyen de nous rencontrer.

— Il faut qu'il soit de tout repos ou nous devons cesser de nous voir. Je le dis comme je l'entends.

— Il sera de tout repos.

La gondole vint se ranger contre les marches de Saint-Marc.

— Laissez-moi sortir la première, Chad. (Elle se pencha et m'embrassa.) Je vous aime.

Je la regardai sortir de la cabine. J'attendis une ou deux minutes, puis je quittai à mon tour la gondole, payai le gondolier et m'en allai lentement vers l'hôtel.

Je voyais bien qu'en tombant amoureux d'Eve je rendais impossible ma vie avec Vestale. Je n'osais songer à l'avenir.

À ce moment, en pensant à la beauté d'Eve et à son amour passionné pour moi, mon seul espoir était de voir mourir Vestale. Si elle venait à mourir, mon problème était résolu.

Même alors, il ne me vint pas à l'idée de l'assassiner.

IX

Au fur et à mesure que la semaine s'écoulait, je m'aperçus qu'Eve avait dit vrai. Je me heurtai à l'impossibilité de trouver une autre occasion de la voir seule.

Au bout de trois jours, j'avais les nerfs tendus à se rompre. Le sixième jour, je décidai d'agir.

Me trouvant dans la salle de bains, avec la douche en action, je téléphonai à la chambre d'Eve.

Vestale était au lit. Je savais le danger que je courais. Il y avait sur la table de nuit un second appareil et elle pouvait sans difficulté surprendre notre conversation.

Je ne pensais pas qu'elle pourrait m'entendre, étant donné le bruit de la douche. Je chuchotai le numéro d'Eve à la standardiste et tout en attendant, je guettai le déclic qui m'informerait que Vestale avait décroché son récepteur.

La voix d'Eve dit :

— Oui ?

— Il faut faire quelque chose pour ce soir, dis-je. Je ne peux pas continuer...

J'entendis le dé clic du téléphone de Vestale. Eve dut l'entendre aussi, car elle raccrocha précipitamment.

— C'est toi qui téléphones, Chad ? demanda Vestale.

Je l'aurais volontiers étranglée, si je n'avais pas été aussi secoué.

— Chad !...

— Tu m'as coupé, fis-je brièvement. J'appelais Miss Dolan.

— Pourquoi ?

Sa voix devenait plus aiguë.

Je raccrochai, arrêtai la douche et entrai dans la chambre.

Vestale était assise dans le lit, la figure pincée, l'œil soupçonneux.

— Pourquoi appelais-tu Eve ?

Je parvins à sourire péniblement. Mon sourire ne devait pas être très convaincant. Il me fit très mauvaise impression.

— Je voulais te faire une surprise, dis-je en venant m'asseoir au pied du lit. Pourquoi es-tu si méfiante ?

— Une bonne surprise ? Et pourquoi Eve a-t-elle raccroché si brusquement ?

— Elle n'a pas raccroché. C'est toi qui nous as coupés.

— Je l'ai entendue raccrocher.

— Pour l'amour du ciel, n'en fais pas tout un monde. Je pensais que tu aimerais aller nager au Lido ce matin. Je voulais demander à Miss Dolan de nous avoir un canot à moteur.

Elle me lança un coup d'œil bizarre, soupçonneux.

— Je préfère donner moi-même mes ordres à Eve, Chad ; si tu veux quelque chose, tu me le dis et je m'arrange pour qu'Eve le fasse.

— Comme tu voudras, fis-je en affectant un air détaché. (Je me levai.) Je vais finir de me raser.

Je retournai m'enfermer dans la salle de bains. Je m'assis sur le bord de la baignoire et allumai une cigarette. Je tremblais de rage. Eve avait-elle entendu mon appel ? Ferait-elle quelque chose ? Il me fallait absolument la revoir.

Elle fit quelque chose.

Tout de suite après le dîner, Vestale ressentit des malaises. Elle se plaignit de maux de tête ; peu après, elle fut prise de violents vomissements.

— Il vaut mieux te coucher tout de suite, lui dis-je. Tu es restée au soleil trop longtemps ce matin. Je t'ai dit qu'il faisait trop chaud, mais tu ne m'as pas écouté.

— Dis à Eve de venir auprès de moi, dit Vestale en s'asseyant sur le lit, la tête entre les mains. Ne t'inquiète pas de moi, Chad. Sors et amuse-toi. Seulement dis à Eve de venir tout de suite auprès de moi.

Je trouvai Eve dans sa chambre.

— Dieu merci ! Vous l'avez fait !

Je m'approchai d'elle et la pris dans mes bras. Nous nous pressâmes l'un contre l'autre, mes lèvres écrasant les siennes.

Puis Eve me repoussa.

— Il ne faut pas...

— Elle est malade. Elle vous demande.

— Je vais lui donner quelques comprimés de Véganine et j'irai vous rejoindre à Saint-Marc, dès qu'elle sera endormie. Prenez une gondole fermée, Chad.

— J'ai cru que j'allais devenir enragé à attendre. Si vous n'aviez pas fait quelque chose...

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle vivement. Je vous ai prévenu. Cela peut se reproduire.

— Je ne peux pas vivre sans vous, Eve.

Elle se dégagea pour aller vers la porte.

— Je dois me rendre auprès d'elle.

— Faites qu'elle dorme vite.

— Je m'en arrangerai.

Elle suivit le couloir jusqu'à la chambre de Vestale.

J'attendis une demi-heure dans le salon, puis me rendis à la station des gondoles. Le gondolier qui nous avait emmenés la première fois, s'avança. Il leva son chapeau et s'inclina.

Il largua l'amarre et rama jusqu'à l'escalier de Saint-Marc.

Je lui fis «oui» de la tête, en lui montrant sa gondole.

Je fis les cent pas au bord de l'eau, en attendant.

J'attendis une heure. Chaque minute de cette heure me torturait davantage.

Finalement, comme Eve n'arrivait pas, je décidai d'aller voir ce qui se passait. Je payai le gondolier et rentrai en hâte à l'hôtel.

J'écoutai à la porte de Vestale. J'entendis la voix d'Eve. Malade de rage, je tournai la poignée et entrai.

Vestale était couchée, avec un mouchoir imprégné d'eau de lavande sur le front.

Eve était assise près d'elle et lui lisait des poèmes.

Par bonheur, seule une lampe de chevet était allumée, autrement Vestale aurait pu surprendre la colère furieuse qui altérerait mes traits.

— Est-ce toi, Chad ? murmura-t-elle.

— Oui. Comment te sens-tu ?

— Un peu mieux. La Véganine a fait disparaître mon mal de tête.

Eve gardait les yeux fixés sur le livre. Sa figure était pâle.

— Tu ne veux pas essayer de dormir ? dis-je en approchant du pied du lit, mais en prenant garde de ne pas venir à la lumière directe.

— Dans un petit moment. Eve me lit des poèmes. Sa voix me fait du bien.

— Je crois que tu devrais t'arrêter. Il est bientôt dix heures. Tu seras fatiguée demain.

Je n'osai pas regarder Eve.

— Pas encore. Chad chéri, est-ce que cela t'ennuierait de coucher dans la chambre à côté, cette nuit ?

Mon cœur ne fit qu'un bond.

Eve et moi pouvions attendre qu'elle soit endormie et nous aurions toute la nuit à passer ensemble !

— Pas le moins du monde. Cela va de soi. Je ne veux pas te déranger.

Elle ouvrit les yeux et me regarda.

— Merci, chéri. Je savais que tu n'y verrais pas d'inconvénient. J'ai demandé à Eve de coucher

près de moi. Ça lui est égal de dormir sur le divan. J'aime mieux l'avoir là, au cas où je me sentirais souffrante pendant la nuit.

Quatre jours passèrent encore, quatre journées interminables.

Je ne sais comment je parvins à cacher mes sentiments à Vestale, pendant ces jours et ces nuits.

Le quatrième soir, j'étais à bout, je ne pouvais plus supporter cette tension. Nous montâmes nous changer pour le dîner. Je sacrifiai la douche, enfilai à toute vitesse mon costume de soirée et me trouvai prêt à descendre, avant que Vestale eût seulement eu le temps de réfléchir à la robe qu'elle allait mettre.

Je passai la tête dans l'ouverture de sa porte.

— Je descends prendre un verre. Tu me retrouves au bar.

Elle parut surprise.

— Comme tu as fait vite, Chad !

— C'est toi qui traînailles, dis-je en souriant. (Et Dieu sait l'effort que me coûtait ce sourire.) Je vais prendre un Martini en t'attendant.

— Je ne serai pas longue, chéri.

Je fermai la porte et suivis le corridor jusqu'à la chambre d'Eve. Je tournai la poignée et entrai.

Eve, devant la glace fixée au mur, attachait ses bas, vêtue d'un pantalon bleu et d'un soutien-gorge.

— Chad !

— Redonnez-lui de ce truc. Donnez-lui-en demain !

Elle s'écarta de moi.

— Êtes-vous devenu fou, me dit-elle d'un ton farouche. Elle saura que vous êtes venu ici.

— Elle s'habille. Elle en a encore pour une bonne demi-heure. Je lui ai dit que j'allais au bar.

Je m'approchai d'elle et la serrai dans mes bras. Le contact de son corps me mit sur des charbons ardents.

— Non ! Vous ne voyez pas combien c'est dangereux ? Lâchez-moi !

— Il faut que vous fassiez quelque chose, Eve ! Je suis en train de perdre la tête. Donnez-lui de ce truc demain.

— À quoi bon ? Ça ne jouera plus. Si elle est malade, il faudra que je reste près d'elle. Elle me l'a dit. C'est inutile !

— Quelle plaie ! Qu'allons-nous faire alors ?

— Je vous ai prévenu. Passez-vous de moi. Je ne veux pas perdre ma place pour vous !

On frappa à la porte.

Nous échangeâmes un coup d'œil. Je me sentis pâlir. Eve saisit mon bras, m'entraîna près de la fenêtre et me cacha derrière les grands rideaux, à demi fermés. Et si vite, qu'elle était devant le cabinet de toilette, lorsque la porte s'ouvrit.

— J'ai cru entendre des voix, dit Vestale.

— Oh ! non, madame Winters. Je chantonnais, fit Eve tranquillement. (Sa voix demeurerait ferme et calme.) Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je m'excuse de vous déranger, dit Vestale.

Pourriez-vous me prêter votre vaporisateur ? Le mien est cassé.

— Mais naturellement. Je vais le vider.

— C'est inutile. J'aime votre parfum. Cela me changera agréablement, pour une fois.

Je me collai au mur, derrière mon rideau, baigné d'une sueur froide. Si on me prenait dans cette chambre avec Eve en dessous, c'en était fini de moi. Je maudissais ma folie de courir un risque pareil. Eve avait raison. Cette affreuse petite salope possédait un flair tout particulier pour dénicher les secrets. Se doutait-elle de quelque chose ? Avait-elle cassé son vaporisateur ou était-ce un stratagème pour surprendre Eve ?

— Merci beaucoup, dit encore Vestale. Il faut me dépêcher ; M. Winters m'attend au bar.

J'entendis la porte se refermer.

Je ne bougeai pas. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. J'avais été à deux doigts de perdre soixante-dix millions de dollars. Rien que cette idée me rendait malade.

Eve tira le rideau.

— Sortez !

Sa figure était d'une blancheur de craie et ses yeux bleus jetaient des éclairs.

— Il s'en est fallu de peu, de bien peu, dis-je en avançant dans la chambre et en m'essuyant le visage avec mon mouchoir.

— Je vous ai prévenu. Nos relations sont terminées, Chad. Je le dis sérieusement. Je ne veux plus vous revoir seul. Inutile de discuter. Je vous le dis. Maintenant, allez-vous-en !

— Je trouverai un moyen, dis-je en gagnant la porte.

— Il n'y en a pas. (Elle me rattrapa à la porte.)
Laissez-moi regarder d'abord.

Elle ouvrit la porte, regarda des deux côtés du couloir.

— Ça va. Vous pouvez partir.

Je me glissai hors de la chambre comme un voleur, en rasant les murs, et descendis au bar.

Il fallait faire quelque chose. Je n'allais pas renoncer à Eve, ni à mes droits sur tout cet argent.

Il devait y avoir une issue.

À quoi bon poursuivre ?

Il n'y avait pas d'issue. Chaque jour éveillait un nouvel espoir de voir surgir l'occasion d'avoir Eve à moi pour une heure et, la nuit tombée, l'occasion ne s'était pas présentée.

Les jours se suivaient à la dérive. Je passais ma vie dans le vide, à attendre, attendre sans cesse une chose qui n'arrivait jamais.

À la fin, Vestale décida qu'il était temps de rentrer à la maison.

Nous étions restés trois semaines à Venise, les trois semaines les plus longues que j'aie jamais vécues. Pas une fois, depuis que je m'étais presque laissé surprendre avec elle dans sa chambre, je n'avais pu échanger un mot en tête à tête avec Eve. J'avais été très secoué et je ne voulais plus courir de risques : j'avais trop peur.

L'avion nous déposa à Los Angeles et nous rentrâmes à Little Eden par la route.

De retour à Cliffside, je vis renaître tous mes espoirs de retrouver l'occasion qui m'avait échappé à Venise. Quand il me faudrait travailler au bureau, j'aurais des heures à passer loin de Vestale. Il me suffirait de trouver un appartement où Eve et moi pourrions nous rencontrer.

Tandis que la voiture gravissait la route escarpée toute en virages au-dessus des falaises et que Vestale regardait l'Océan, avec Eve assise immobile devant moi, mon esprit échafaudait des projets.

Après m'être changé, je laissai Vestale dépouiller une énorme pile de courrier qui l'attendait et me rendis dans la pièce qu'elle m'avait donnée pour cabinet de travail. De là, je téléphonai à Ryan Blakestone. Ce qu'il me dit était des plus rassurants. Depuis mon départ, il avait réussi quelques excellentes transactions. Je pris rendez-vous pour déjeuner avec lui le lendemain.

Au moment où je raccrochais, Vestale entra.

— Chad chéri, je suis invitée à l'inauguration de la bibliothèque Shelley à mon ancienne école, après-demain. Mon père avait consenti un legs pour la construction de cette bibliothèque : elle est maintenant terminée. Je veux que tu viennes avec moi.

— Pour rien au monde ! dis-je. Ces bastringues-là m'ennuient à mourir. Tu iras sans moi.

— Mais je vais être partie trois jours, Chad, dit-elle en venant s'asseoir sur le rebord de mon

fauteuil. Tu ne veux pas que je sois séparée de toi pendant si longtemps ?

Mon cœur fit un bond et se mit à battre la berloque.

Trois jours !

Deux nuits entières avec Eve !

Mais une idée vint me couper brutalement la respiration : et si Vestale emmenait Eve avec elle ? Elle le ferait très probablement.

— Où est donc cette école ? demandai-je, en essayant de raffermir ma voix.

— À San Francisco. J'irai en avion, bien sûr, mais il y a une compétition sportive le lendemain et on me demande de distribuer les prix.

— J'ai du travail, dis-je en lui caressant la main. Je ne viendrai très certainement pas. Je suis désolé, mais ce genre de cérémonies n'est pas de mon rayon.

— Bien sûr, dit Vestale avec regret. Mais j'aurais voulu que tu entendes mon allocution. J'emmènerai Eve ; comme cela, je ne serai pas seule.

J'aurais voulu la battre.

Mais elle n'emmena pas Eve.

Au dernier moment, Eve descendit avec un violent mal de tête et des maux de cœur.

— Elle aurait pu attendre que nous soyons revenues, dit Vestale contrariée. On ne peut pas compter sur elle.

— Emmène ta femme de chambre, lui dis-je, en faisant un effort terrible pour dissimuler mes

sentiments. Ce n'est pas sa faute, si elle est malade.

— Pour un peu je n'irais pas, dit Vestale irritée. Tant pis, j'emmènerai Marianne. Elle est idiote, mais il faudra bien que je m'en arrange.

Elle avait travaillé toute la journée à préparer son discours et elle l'avait enregistré sur le magnétophone. Je dois mentionner — c'est important — que Vestale était très entichée de ce genre d'appareils. Elle en avait un dans son salon et elle m'en avait offert un pour mon cabinet de travail.

Elle me fit entendre son discours ; il me parut pas mal et je pris bien soin de lui prodiguer mes compliments.

Elle fit trois enregistrements, avant de s'avouer satisfaite et elle emporta la machine avec elle à l'aérodrome de façon à pouvoir s'entendre encore une fois avant l'inauguration de la bibliothèque.

Je l'accompagnai pour bien m'assurer qu'elle était partie.

— Tâche d'être sage, Chad, me dit-elle soudain, alors que nous nous dirigions sur la piste vers l'avion qui attendait. Ne fais pas de blagues, pendant mon absence.

Je me forçai à rire.

— Je dîne ce soir avec Blakestone. Demain soir, avec Sternwood. Je ne vois pas les blagues que je pourrais faire avec ces gars-là.

— Je plaisantais, chéri. D'ailleurs, j'ai tort de te laisser seul avec Eve.

Je sentis un petit frisson me courir le long de la moelle épinière.

— Je ne serai pas ce qu'on pourrait dire « seul

avec elle », fis-je en essayant de prendre un ton détaché. Avec dix domestiques et Hargis, notre solitude laisse plutôt à désirer, Vestale.

— Si elle ne s'attifait pas si mal, je serais jalouse, observa-t-elle avec un petit rire peu convaincu.

J'eus idée qu'elle parlait plus sérieusement qu'elle ne voulait en avoir l'air.

— Tu dis des bêtises et ça ne me plaît pas, fis-je d'un ton sec. Si je voulais te tromper, j'y mettrais assez de discrétion pour ne pas prendre quelqu'un qui vit dans notre maison.

Alarmée soudain, elle me jeta un coup d'œil rapide.

— Tu... tu ne vas pas le faire, Chad ?

— Mais qu'est-ce que tu as ? Bien sûr que non ! Ne pense plus à ça. Ce n'est même pas drôle.

Sa main, comme une serre, se referma autour de mon poignet.

— Tu ne me ferais pas ça, Chad ? Je ne le supporterais pas. Ce serait une telle humiliation. Je veux que notre mariage soit une réussite.

— Cesse de parler ainsi, lui dis-je en faisant mine de me fâcher. Tu n'as pas à t'inquiéter. Amuse-toi bien et reviens vite.

Sa figure s'éclaircit.

— Je vais te manquer alors ?

— Naturellement, mais je penserai à toi.

Je donnais toute ma mesure en regardant sa vilaine petite figure et en ressassant ces mensonges imbéciles.

— Je n'ai pas envie de m'en aller.

— Allons, monte. C'est toi qu'on attend.

Elle passa ses bras décharnés autour de mon cou et appuya ses lèvres sèches sur les miennes.

C'était déjà beaucoup d'avoir à l'embrasser en particulier, mais sous les regards de quelques douzaines de personnes qui voyaient sa laideur et savaient que je ne pouvais pas l'avoir épousée pour autre chose que son argent, c'était effroyable.

Elle finit par monter dans l'avion et me fit de grands adieux de la main, quand il démarra.

Je crois que j'aurais été au comble du bonheur si l'avion, en perte de vitesse, s'était écrasé en flammes. Voilà à quel point je la détestais.

Je ne vis pas trace d'Eve, quand je revins à Cliffside.

Je demandai incidemment à Hargis où elle se trouvait.

— Elle doit être au lit, monsieur, me dit-il en levant ses sourcils blancs en broussaille. Je crois qu'elle est malade.

J'en fus contrarié.

J'avais oublié qu'il lui faudrait rester à la chambre au moins ce jour-là. Hargis pourrait raconter à Vestale que, dès qu'elle avait eu le dos tourné, Eve avait été subitement guérie.

Je ne savais pas où était la chambre d'Eve dans ce palais immense qui nous servait de maison. Je me rendis à mon cabinet de travail et regardai le répertoire intérieur. J'y trouvai le numéro de sa chambre et l'appelai au téléphone.

Elle répondit aussitôt.

— Ce soir, dis-je en parlant aussi bas que pos-

sible. À minuit. Viendrez-vous chez moi ou voulez-vous que j'aïlle vous rejoindre ?

— Je viendrai chez vous, me dit-elle et elle raccrocha.

J'essayai mes mains moites. Je tremblais.

X

Nous étions étendus côte à côte sur mon lit dans le boudoir. Les rideaux des fenêtres étaient ouverts et la lumière de la lune tombait directement sur Eve, révélant sa beauté nue.

Les aiguilles lumineuses de la pendule de chevet marquaient deux heures moins dix. Nous étions ensemble dans cette pièce depuis minuit et nous avons fait l'amour à satiété.

— Quand je pense qu'il y a deux heures j'étais prêt à désespérer, dis-je. Ces dernières semaines ont été infernales. Il va falloir sortir de cette situation impossible. Il ne faut pas que cela recommence.

Elle déplaça péniblement ses longues jambes.

— Contentez-vous de ce que vous avez. Il n'y a pas de solution facile. Même ce que nous faisons là est dangereux. Elle pourrait revenir. Elle pourrait entrer en ce moment.

— Aucun danger. J'ai fermé la porte à clé.

— Nous ne sommes pas en sécurité, répétait-elle.

Je passai mon bras sous sa tête et la serrai contre moi.

— Ne vous inquiétez donc pas. Écoutez, je me suis creusé les méninges pour résoudre ce sacré problème. J'ai une idée. Vous avez un jour de sortie par semaine, n'est-ce pas ? Si je louais un appartement à Eden End ? Qu'en pensez-vous ? C'est d'un accès facile et personne ne nous connaît là-bas. Nous pourrions nous rencontrer le jour où vous êtes libre quand je suis censé me trouver à mon bureau.

Je la sentis se raidir.

— Ça, je ne peux pas, Chad. Il faut que j'aille voir ma mère, ce jour-là.

— Pour l'amour du ciel ! Votre mère ? Est-ce qu'elle passe avant moi ?

— Taisez-vous. Elle connaît Vestale. Si je cessais de la voir, elle téléphonerait à Vestale pour lui demander ce qui se passe. Ma mère et moi, nous ne nous entendons qu'à moitié. Elle n'a jamais eu confiance en moi. J'ai eu la vie dure, Chad. Je me suis débattue pendant quatre ans pour gagner ma vie. Je ne lâcherai pas tout ce luxe.

— Vous ne dites pas la vérité, fis-je mécontent. Vous vous accrochez à cette place parce que vous vous imaginez que Vestale va vous laisser une grosse somme d'argent. C'est bien cela ?

Elle détourna les yeux.

— C'est mon affaire. Je n'ai pu m'empêcher de tomber amoureuse de vous, mais quel que soit l'amour que j'ai pour vous je ne compromettrai pas mes chances.

— Elle vous raconte des histoires. Elle ne vous a légué que quelques centaines de dollars. Elle me l'a dit.

Eve me toucha doucement la main.

— C'est à vous qu'elle raconte des histoires, Chad. Je sais combien elle me laisse. J'ai vu le testament.

— Quand l'avez-vous vu ?

— Il y a quelques jours. Elle vient d'en faire un nouveau. Son homme d'affaires lui a adressé un projet qu'elle a laissé traîner sur son bureau. Je l'ai examiné.

Maintenant, j'étais tout yeux, tout oreilles.

— Alors combien vous laisse-t-elle ?

— Cinquante mille.

Je la regardai, les yeux ronds.

— Elle m'a dit qu'elle ne vous léguerait que quelques centaines de dollars.

— Elle a sans doute pensé que vous seriez jaloux. Je l'ai vu écrit en noir sur blanc. Pour personne au monde je ne renoncerais à cette somme.

Mon cœur se mit à battre plus précipitamment.

— Et à moi, qu'est-ce qu'elle me laisse, Eve ?

— Tout : la maison, ses biens et soixante millions de dollars. Le reste va à ses œuvres de charité.

Je respirai profondément.

— Vous êtes sûre ?

— Oui. Alors, vous voulez encore divorcer ? (Une expression moqueuse se lisait dans ses yeux, tandis qu'elle me caressait la main.) Hein ?

— C'est différent. (Je me levai et me mis à

arpenter la pièce.) Seulement il va nous falloir attendre des années avant d'avoir cet argent. Peut-être ne l'aurons-nous jamais. Nous serons peut-être trop vieux pour en profiter, si nous l'avons.

— Il y a la Providence.

— Vous voulez dire qu'elle peut tomber malade, avoir un accident et mourir.

— Ça arrive à des gens.

Même alors, Eve étant couchée sur le lit, et moi faisant les cent pas dans la pièce, quand nous agitions l'éventualité de la mort de Vestale, il ne me vint jamais à l'idée de l'assassiner. Jamais il ne se présenta à mon esprit que le meilleur moyen d'en sortir serait de combiner un accident et de la tuer. Cette pensée ne m'effleura même pas.

— Quel espoir ! dis-je. Vous nous voyez, vous et moi, vieillissant dans l'attente d'un accident dont elle ne sera probablement jamais victime !

— Que voulez-vous faire d'autre ?

— Ah ! la vache ! dis-je. Je souhaite qu'elle meure.

Soudain et sans avertissement la sonnerie du téléphone retentit. Ce bruit léger nous fit tressaillir violemment tous les deux.

Eve prit son gros peignoir et s'en couvrit, comme si quelqu'un venait de faire irruption dans la pièce.

Je restai debout, immobile, à regarder le téléphone.

— C'est elle ! murmurai-je la gorge serrée. À deux heures vingt !

— Répondez, dit Eve, en se glissant hors du lit. Prenez garde à ce que vous direz.

Ma main tremblait en prenant le récepteur. J'eus suffisamment de présence d'esprit pour prendre la voix de quelqu'un qu'on réveille.

— Qu'est-ce que c'est ? grognai-je.

— Oh ! Chad...

C'était elle. Même à cinq cents kilomètres, cette salope trouvait le moyen de se mettre entre Eve et moi.

— Quoi, Vestale ! Pour l'amour de Dieu ! Il est plus de deux heures.

— Est-ce que je te réveille, Chad ?

— Je te crois.

— Ne sois pas fâché. (Sa voix vibrait d'émotion.) Je me sens si seule, sans toi, chéri.

— Tu me manques aussi.

Je la maudissais mentalement et regardai Eve, debout près de la porte qui rajustait son peignoir. Elle était toute pâle sous la lumière tamisée de la lampe.

— Il fallait que je t'appelle, Chad. Je viens de faire un affreux cauchemar. J'ai eu peur. J'ai rêvé que je te perdais, poursuivit-elle d'une voix plaintive. J'ai rêvé que tu me détestais. L'expression que j'ai vue sur ton visage m'a terrifiée. Quand je me suis approchée en te demandant d'être gentil avec moi, tu m'as repoussée et tu es parti en courant dans un long tunnel noir. J'ai couru derrière toi, mais tu allais trop vite. Tu t'éloignais toujours et finalement je t'ai perdu de vue. Je me suis réveillée en larmes. J'avais peur qu'il te soit arrivé

quelque chose. Je n'ai pu m'empêcher de téléphoner.

Je sentis la sueur perler à mon visage.

— Tu as fait un vilain cauchemar, dis-je en essayant de raffermir ma voix. Tout va bien, Vestale. Il n'y a pas lieu de t'inquiéter.

— C'est si bon d'entendre ta voix, Chad. Je n'aurais pas dû m'éloigner. Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ?

— Mais naturellement !

— Je t'aime tant, Chad.

— Il faut dormir à présent, Vestale. Il est tard.

— Mais tu ne veux pas que je te raconte mon discours ?

Elle ne s'en irait jamais de la ligne.

L'effort que je faisais pour dissimuler ma fureur et mon exaspération donnait un tremblement à ma voix.

— On t'a applaudie ?

C'était magnifique...

Pendant les cinq minutes qui suivirent, elle parla sans discontinuer, me racontant ce qu'elle avait dit, comment la directrice avait déclaré à toute l'école assemblée qu'elle avait été une de ses plus brillantes élèves, les acclamations dont elle avait été l'objet.

Je l'interrompis finalement, sans me soucier si cela lui plaisait ou non.

— C'est très joli, tout ça, Vestale, mais il faut raccrocher à présent. Il est tard et nous avons tous les deux besoin de dormir. Ne t'inquiète plus maintenant !

— Entendu, Chad. Je suis navrée de t'avoir réveillé. Je pense à toi.

— Je pense à toi aussi. Bonne nuit, Vestale.
Je posai le récepteur.

Ce coup de téléphone avait détruit l'atmosphère de la chambre. Avant lui, c'était un coin obscur où seuls, Eve et moi avions accès, comme la cabine de la gondole : un lieu intime fait pour l'amour ; à présent, il était aussi public que la rue. Je sentais partout la présence de Vestale.

— Je m'en vais, Chad, dit Eve.

— Quel poison ! Elle prétend avoir rêvé qu'elle me perdait.

— Je vous ai dit qu'elle flairait les secrets.

— Je sais. Ne partez pas. Nous avons encore trois heures avant le lever du jour.

— Non. Ça ne va plus, maintenant. J'ai l'impression qu'elle est dans la pièce.

— Moi aussi.

Je m'approchai d'elle et l'entourai de mes bras, mais elle se dégagea.

— Non, Chad. C'est fini.

— Alors, demain soir, à la même heure. Voulez-vous que j'aïlle dans votre chambre, cette fois ?

— Pauvre Chad, vous connaissez bien peu Vestale. Il n'y aura pas de demain soir pour nous. Elle sera rentrée.

— Mais non. Il faut qu'elle distribue les récompenses aux vainqueurs. Elle ne peut pas revenir.

— Elle reviendra, Chad.

Et elle revint.

En gravissant la côte, après avoir passé l'après-

midi au bureau, je vis la Rolls devant la porte d'entrée.

Vestale m'attendait sur la terrasse.

La nuit ardente dans les bras d'Eve ne m'avait pas satisfait.

J'essayais de me persuader que si Vestale n'était pas revenue et si Eve et moi avions passé une seconde nuit ensemble, je n'éprouverais plus pour elle ce désir qui me ravageait ; mais je savais que je m'illusionnais. Je ne me lasserais jamais d'Eve : je l'avais dans la peau, comme aucune femme jusqu'alors.

Vestale me portait sur les nerfs. Je faisais mon possible pour ne pas donner cours à ma mauvaise humeur devant elle, mais il était inévitable qu'elle s'aperçût de la tension qu'il y avait entre nous.

Trois jours après son retour inopiné, elle entra dans mon cabinet de travail.

— Chad...

M'arrachant à la lecture d'un compte rendu de la bourse, je levais les yeux.

— Je suis occupé, Vestale. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je reçois demain quelques vieux amis. Le lieutenant Leggit vient. Tu seras là ?

— Bien sûr, fis-je, sans attacher beaucoup d'intérêt à ce qu'elle me disait. Sois gentille et va-t'en, veux-tu ? J'ai un boulot du tonnerre à finir avant le dîner.

Si quelqu'un m'avait dit deux mois auparavant que je pourrais parler à Vestale sur ce ton et ne pas m'en mordre les pouces, je l'aurais tenu pour

fou. Mais il en était pourtant ainsi. Son amour pour moi l'avait considérablement assouplie. Elle avait peur de me perdre et semblait décidée à supporter de ma part n'importe quoi, du moment que je restais avec elle.

— Bien, mon chéri, dit-elle paisiblement. Je vais monter me changer.

Après son départ, je jetai les papiers sur la table, allumai une cigarette et me versai un whisky.

Je me demandais où Eve pouvait bien se trouver. Je ne l'avais pas vue de toute la journée. Je ne savais toujours pas où était sa chambre, mais, espérant qu'elle serait encore dans le bureau de Vestale, je m'y rendis.

Elle était à sa table, occupée à la correspondance de Vestale. Elle leva les yeux en me voyant entrer. Son visage blême ne bougea pas d'un pli à mon approche.

Je lui chuchotai :

— Elle est en haut en train de se changer. Je n'ai cessé de penser à vous, Eve. Pouvons-nous nous rencontrer quelque part mardi ?

— Non, dit-elle d'un ton farouche, en retenant sa voix. Je vous l'ai déjà dit. Il faut que je voie ma mère. Cessez de me harceler !

— Mon amour pour vous ne vous touche donc pas ? dis-je, courroucé.

Elle se leva et, contournant le bureau, se dirigea vers la porte.

Je la retins par le poignet, et la fis pivoter.

— Eve ! Je ne peux pas attendre : il faut que nous nous rencontrions encore.

— Laissez-moi tranquille !

Elle se dégagea, ouvrit brusquement la porte, traversa rapidement le hall et monta l'escalier.

Je m'appuyai au bureau, le visage baigné de sueur, le cœur tambourinant contre les côtes, le sang battant aux tempes.

Un pas léger me fit lever la tête.

Hargis se tenait dans l'encadrement de la porte. Son regard d'une sévérité soupçonneuse me donna froid dans le dos.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demandai-je avec hargne.

— Je venais fermer les rideaux, monsieur, dit-il, mais si je vous dérange...

Je passai devant lui et m'engageai dans l'escalier.

La maison regorgeait d'espions. Je me faisais l'effet de vivre dans une vitrine, avec des yeux indiscrets braqués sur moi sans arrêt.

Pour me rendre dans la pièce où je m'habillais, je suivis un long couloir avec beaucoup de portes, mais j'étais si préoccupé, que je passai ma porte et me trouvai tout à coup au bout du couloir.

Comme je faisais impatientement demi-tour, je remarquai pour la première fois un petit corridor partant du couloir où je me trouvais et qui se terminait en cul-de-sac. Au bout, il y avait une porte devant laquelle je m'arrêtai.

Notre énorme demeure comportait trente chambres d'amis, mais je doutai fort que cette porte donnât sur une chambre d'invité. Elle était trop isolée des nombreuses salles de bains.

Avec un sentiment soudain d'exaltation, je me demandai si ce n'était pas la chambre d'Eve.

Je regardai de tous les côtés du couloir pour être sûr que personne ne m'épiait, entrai dans le cul-de-sac et m'arrêtai devant la porte, l'oreille tendue.

Pendant un instant, je n'entendis rien, puis un léger bruit de pas m'avertit que quelqu'un se trouvait dans la pièce. Comme j'allais frapper, j'entendis le déclic du téléphone et les retours du cadran sur lequel on composait un numéro.

Je demeurai immobile, la tête collée au panneau de la porte, l'oreille aux aguets.

J'entendis la voix d'Eve.

— C'est toi, Larry ? demanda-t-elle. Je viendrai jeudi. Elle donne une réception, je pourrai rester tard. Oui, mais pas après une heure du matin. Je te trouve à l'Atlantic Hôtel à sept heures. Ça te convient ?

Il y eut un long silence puis elle dit :

— Je compte les heures, Larry. Ne sois pas en retard, mon chéri.

Après un autre silence, un léger déclic m'apprit qu'elle avait raccroché.

Je ne me rappelle pas comment je regagnai ma chambre.

Je me retrouvai assis au bord du lit, la tête dans les mains, tremblant et glacé.

Si son amour pour moi avait rendu Vestale douce et vulnérable, mon obsession pour Eve avait fait bien pis de moi.

J'étais sonné, comme si quelqu'un m'avait frappé sur la tête à coups de marteau.

Les derniers centimètres de la bande se déroulèrent semblables à un serpent, et furent happés par la bobine enrouleuse. Chad abaissa l'interrupteur.

Il regarda sa montre-bracelet. Il venait de parler pendant une heure sans discontinuer. Il repoussa son fauteuil et se leva en étirant ses bras au-dessus de sa tête.

Le soleil de l'après-midi devenait plus agressif et la chaleur à l'intérieur du bungalow de bois était intense.

Il s'essuya la figure et les mains, versa deux doigts de whisky dans son verre, y ajouta de l'eau de Seltz et but.

En reposant son verre, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la morte, sur le divan.

Une mouche bleue montait lentement le long de la jambe élancée, au beau dessin. Elle s'arrêta au genou, se mit à bourdonner fiévreusement, puis s'envola pour tourner en rond dans la pièce.

Chad alluma une cigarette et jeta son allumette dans le cendrier où s'entassaient les mégots.

Il regarda encore les jambes tendues de nylon et

les seins dont les pointes appuyaient contre le tissu de la robe. Incapable de résister à une tentation morbide, il traversa la pièce et alla toucher la main de la morte. Il détourna les yeux, pour ne pas voir son visage.

La main était froide, mais il n'y avait encore aucun symptôme de rigidité cadavérique. « Ça n'arrive pas si vite, par cette chaleur », pensa-t-il, et, avec une grimace, il traversa la pièce pour aller regarder à la fenêtre.

Par-dessus l'étendue de sable, il voyait distinctement Eden End, à quatorze kilomètres de là. La route d'Eden End s'étendait en ligne droite jusqu'à la plage.

Il ne craignait pas une arrivée inopinée de Larry ; mais il fallait pourtant commencer à surveiller la route avant une heure, car il savait qu'il ne pouvait se permettre de se laisser surprendre.

Il saisit la lourde clé anglaise qui se trouvait sur la table, la souleva et la soupesa. Une bonne arme. Il la fit tourner, secoua la tête avec satisfaction et déposa la clé sur la table.

Il rapprocha la table de la fenêtre et plaça son fauteuil de façon à pouvoir surveiller la route tout en dictant la seconde partie de son récit.

Il plaça un autre rouleau sur la machine, but encore une gorgée de whisky, mit en marche et tandis que les bobines se mettaient à tourner, il reprit son exposé.

XI

En y pensant à présent, je trouve ça vraiment drôle, contrairement à ce que j'éprouvai à l'époque.

Vestale était follement amoureuse de moi et obsédée à l'idée de me perdre. J'étais follement amoureux d'Eve et terrifié désormais en pensant que j'allais la perdre.

Oui, c'était drôle. Je faisais souffrir Vestale et Eve me faisait souffrir.

Mais j'avais plus de cœur au ventre que Vestale. Quand j'eus surmonté l'effondrement que m'avait causé la découverte de la duplicité d'Eve, j'entrai dans une colère noire. Je n'avais nullement l'intention de supplier. J'étais bien décidé à trouver qui était cet homme, à établir depuis combien de temps duraient leurs relations ou à déterminer si elles n'avaient pas encore commencé. J'étais décidé à mettre un terme à cette histoire et à reprendre Eve par la force, s'il le fallait.

Elle devait retrouver ce Larry à l'Atlantic Hôtel jeudi à sept heures du soir. Son histoire de

visite à sa mère était de toute évidence un mensonge. Si elle pouvait donner rendez-vous à Larry, elle pouvait tout aussi bien me donner rendez-vous, à moi.

Je me mis en tête de me trouver à l'hôtel, lors de leur rencontre.

Le jeudi matin, je dis à Vestale que je reviendrais peut-être un peu en retard du bureau, mais que je serais là à temps pour sa réception. À six heures vingt, je l'appelai du bureau.

— Vestale, je suis désolé. Je ne rentrerai que tard dans la soirée.

— Oh ! Chad ! Pourquoi ?

— Un type que j'ai connu à l'armée est de passage ici. Je ne l'ai pas vu depuis des années. Nous avons un tas de choses à nous dire. Tu te débrouilles très bien sans moi.

— Mais, Chad...

Je raccrochai bien vite pour ne pas entendre ses protestations.

J'avais pris sa Rolls pour me rendre au bureau, car Joe vérifiait ma Cadillac.

L'Atlantic Hôtel se trouvait à Eden End, à vingt kilomètres de Little Eden.

Je laissai la Rolls à quelques centaines de mètres de l'hôtel, dans un parking, et me rendis à pied par la plage jusqu'à l'entrée de l'hôtel.

Dans l'immense jardin, une foule de visiteurs consommaient à des tables, sous des parasols aux couleurs vives.

Je pris une table à l'ombre d'un arbre, en bordure de la foule, et me mis à chercher Eve des yeux. Il me fallut du temps pour la découvrir.

J'eus peine à la reconnaître. Je l'avais trouvée belle et désirable à Saint-Marc, débarrassée de ses lunettes et de son accoutrement, mais cette fois-ci elle était beaucoup plus belle et plus désirable encore. Elle portait un sweater de laine bleue et une jupe blanche. Ce sweater la moulait si bien que j'en eus le souffle coupé.

Je regardai avec une fureur croissante l'homme assis près d'elle. Il était bâti comme moi, grand, puissant et large d'épaules. Blond, plus jeune que moi et plus beau. Vêtu d'une veste de sport usagée et d'un pantalon de gabardine marron qui godait. Il n'avait pas l'air bien fortuné et cette découverte m'emplit d'une soudaine espérance.

Je les observai pendant près d'une heure.

Eve parlait avec animation, mais son compagnon paraissait déprimé. Affalé dans son fauteuil, il étouffait un bâillement, de temps à autre.

Je compris qu'il s'ennuyait : d'ailleurs je me comportais exactement comme lui quand Vestale m'horripilait.

Plus je l'observai, plus je me convainquis de l'ennui qu'il éprouvait en compagnie d'Eve. Quand elle regardait ailleurs, il jetait parfois à la dérobée un coup d'œil sur son bracelet-montre. Je vis aussi qu'Eve faisait de grands efforts pour alimenter la conversation et j'éprouvai un plaisir méchant à les épier.

Vers huit heures et quart, ils se levèrent. Eve glissa un billet de cinq dollars sous son verre pour régler l'addition.

Larry, si tel était son nom, ne parut pas s'en apercevoir, mais il ne fit aucune tentative pour

appeler le garçon et payer lui-même les consommations.

Ils se dirigèrent vers l'hôtel. Je les suivis. En montant l'escalier qui menait au restaurant, Eve passa son bras sous le sien, mais au bout de quelques pas, il laissa retomber son bras et s'écarta d'elle.

Je n'entrai pas dans la salle du restaurant. Je m'assis sur la terrasse et les observai par les portes vitrées.

Avant la fin du repas, Eve avait abandonné une lutte par trop inégale et ils finirent de manger en silence.

Il paraissait de plus en plus excédé, tandis que son visage à elle, son visage pâle et adorable, prenait l'expression battue, pitoyable que j'avais si souvent vue sur la figure de Vestale.

En y réfléchissant à présent, je trouve ça comique. Vestale se morfondait pour moi, je me morfondais pour Eve et Eve se morfondait pour Larry. Oui, c'était vraiment comique.

Après le repas, je vis Eve glisser quelques billets dans la main de Larry qui paya l'addition avec l'argent qu'elle lui avait donné.

Ils sortirent sur la terrasse, mais j'avais eu le temps de me cacher.

— Veux-tu que nous descendions à la plage ? dit Eve, quand ils furent arrivés en haut des marches qui conduisaient au jardin.

Il secoua la tête :

— Tu m'excuseras. Je dois repartir. J'ai un type à voir...

Tiens ! Je n'étais donc pas le seul à avoir inventé un type pour les besoins de la cause.

Il descendit les marches, la plantant là sur la terrasse. Les traits tirés par la souffrance, elle fit deux pas en avant, comme pour le suivre, puis s'immobilisa et, avec un haussement d'épaules désespéré, s'avança vers le fauteuil d'osier que j'avais occupé auparavant, et s'y laissa tomber.

Elle et moi, nous suivîmes des yeux Larry, le vîmes traverser le jardin jusqu'au parking de l'hôtel, monter dans une vieille Ford poussiéreuse et prendre la route d'Eden End.

Eve, immobile, garda les yeux fixés sur Larry, tant qu'il fut en vue. Je quittai ma retraite derrière les palmiers et vins m'asseoir près d'elle sur un fauteuil.

Elle était si préoccupée, en regardant Larry s'éloigner, qu'elle ne me vit même pas.

J'allumai une cigarette et attendis.

Au bout d'un instant, elle sentit près d'elle une présence et leva un regard perçant.

Nos yeux se rencontrèrent.

Elle accusa le coup. La peur, la surprise, la rage se succédèrent dans son regard.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je vous espionne. Votre mère est un gars bien balancé, hein ?

Elle serra ses mains contractées l'une dans l'autre.

— Mme Winters sait-elle où vous êtes ? demanda-t-elle féroce-ment. Pourquoi avez-vous quitté vos invités ?

— J'avais un type à voir, Eve.

Elle flancha, encore un coup.

— Quand un homme est las d'une femme, il a toujours un type à voir, continuai-je en la regardant fixement.

Elle serra les poings, mais ne répondit rien.

— Qui est-ce, Eve ?

Elle me regarda, hésita, puis avec un brusque haussement d'épaules, lança :

— Mon mari. Vous voilà satisfait ?

Je sentis comme une morsure au ventre. Je ne m'attendais pas à cette révélation, elle me fit l'effet d'un coup de poing.

— Vous avez tenu votre mariage secret. Vous l'aimez donc, Eve.

Son regard demeura impénétrable.

— Je l'aimais.

— C'est pour lui que vous ne voulez pas perdre votre place de luxe. Il vous coûte cher.

Elle détourna les yeux.

— Ne parlons plus de lui.

— Mais j'y tiens. Il avait l'air de s'ennuyer à mourir. Il a d'autres femmes ?

— Des centaines d'autres, fit-elle amèrement. Vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer quelqu'un et de voir son amour s'effriter. Larry ne signifie plus rien pour moi, maintenant. S'il se remettait à m'aimer, je serais capable de le lâcher.

Elle s'arrêta, puis reprit d'une voix étranglée :

— C'est parce que je suis délaissée, mise au rancart pour une autre femme, parce que je sais que chaque minute qu'il me consacre l'ennuie à mourir, que je continue à le voir tous les jeudis. Je garde l'espoir de le voir changer. Il fut un

temps où il me suppliait de l'aimer. Peut-être ce jour reviendra-t-il. Alors, je l'enverrai promener et j'en serai débarrassée à jamais.

— Ce que vous dites là n'a aucun sens.

— Pour vous peut-être. Pas pour moi. Aucun homme ne m'a encore rejetée après m'avoir conquise. Larry est le premier. Mon orgueil en souffre. Je veux le voir un jour se traîner à mes pieds pour que je revienne.

Nous demeurâmes silencieux pendant quelques minutes. Enfin je me levai.

— Venez. Nous descendons à la plage.

Elle se raidit.

— Non.

Ma main agrippa son poignet.

— Vous vouliez descendre tout à l'heure. Je vous ai entendue le lui demander. Maintenant, nous y allons.

Elle voulut retirer son bras, mais je la tenais ferme.

— Je me moque éperdument d'un scandale ici, dis-je en la regardant dans les yeux. Si vous ne venez pas, je vous y traîne.

— Lâchez-moi.

— Je parle très sérieusement, Eve.

Elle leva les yeux sur moi, pâle et courroucée. Elle vit dans mon regard que j'étais décidé.

— Je ne veux pas, Chad. Pas maintenant.

— Vous le désiriez cinq minutes plus tôt. Venez !

Elle se leva et nous descendîmes les marches de la terrasse. Après avoir traversé le jardin, nous gagnâmes la plage, en contre-bas.

Sur cette plage, entre les palmiers et les dunes,

il ne manquait pas d'endroits où un couple pouvait s'isoler. Nous n'eûmes pas besoin d'aller loin pour en trouver un.

Je m'arrêtai et la pris.

— Chad! Non, je vous en prie... fit-elle en essayant de me repousser.

— La ferme! dis-je. Qu'est-ce que ça peut vous foutre? Moi, au moins, je ne vis pas à vos crochets.

Je l'aimai sauvagement, brutalement et vite, et elle répondit de même. Je ne me souviens pas d'avoir jamais fait l'amour avec cette violence primitive.

Plus tard, couché dans le sable, regardant le ciel s'obscurcir, je l'entendis pleurer.

Je ne fis pas un geste pour la consoler. Je ne la touchai point.

J'allumai une cigarette et la laissai pleurer.

Au sortir d'Eden End, la route était aussi droite qu'un I et bordée des deux côtés par des dunes. J'allumai les phares et appuyai à fond sur l'accélérateur. L'aiguille du compteur de vitesse monta rapidement et se maintint aux environs de cent vingt à l'heure, tandis que la grosse voiture bondissait sur la route sans effort et sans bruit.

Je commençais d'apercevoir les lumières de Little Eden lorsque se produisit l'événement qui allait changer le cours de mon existence et détruire mon avenir; c'est à cet événement que je dois de me trouver aujourd'hui dans une cabine étouffante en train d'enregistrer l'aveu d'un crime.

Brusquement, mon pneu avant droit éclata.

J'entendis l'explosion et sentis le véhicule se déporter violemment vers la droite.

Je roulais à plus de cent dix à l'heure. La voiture se souleva, sortit de la route, malgré les efforts que je faisais au volant pour redresser. J'avais immédiatement bloqué le frein, ce qui empêcha la voiture de capoter.

Elle laboura le sable, bascula horriblement. Les roues droites se soulevèrent, restèrent une seconde suspendues en l'air puis retombèrent brutalement et l'auto s'arrêta.

Je restai assis un moment pour me remettre du choc. Puis je sortis de la voiture en sacrant et examinai les dégâts.

Hors le pneu éclaté, rien ne paraissait faussé, ni brisé, ni même éraflé. Par bonheur la couche de sable à cet endroit n'était pas trop épaisse et je parvins sans peine à faire reculer la voiture et à la remettre sur la route.

J'enlevai mon manteau et entrepris de changer la roue.

Tout en travaillant, je me félicitais de m'en être tiré à si bon compte. Si l'éclatement s'était produit dans la grimpée de la route rocheuse, avec m virages en épingle à cheveux et ses à-pic de trois cents mètres au-dessus des rochers, je serais mort. Je ne pouvais pas éclater à un endroit plus propice. Le sable avait amorti le choc et la voiture n'avait subi aucune avarie.

Tandis que je resserrais les boulons, l'idée me vint.

En y songeant à présent, je suis sûr que je la

portais en tête depuis que j'avais entendu parler du testament de Vestale.

L'éclatement du pneu l'avait fait germer.

Soudain je vis tous mes problèmes résolus — argent, Eve, ma liberté, mon avenir — aussi nettement que si l'on avait projeté un film sur la trame de mon cerveau.

Si elle venait à mourir...

À cela, j'avais déjà pensé.

Mais qu'est-ce qui m'empêchait de la tuer ?

Comme je gravissais les marches de la terrasse, la pendule du salon sonna minuit et demi. Les fenêtres du salon étaient éclairées, mais Vestale sortit avant que j'aie atteint les portes vitrées.

— Alors te voilà revenu ?

Sa voix était stridente et dure et je vis sa pâleur au clair de lune mêlé d'ombres.

— Si ce n'est pas moi, ce doit être mon fantôme, dis-je en relevant la tête.

Je n'étais pas d'humeur à supporter de sa part quoi que ce fût, ce soir-là.

Après avoir changé la roue, j'avais enfermé dans le coffre celle dont le pneu avait éclaté. Pendant le reste du trajet jusqu'à Cliffside, mon imagination avait travaillé. Mon projet de tuer avait été entièrement élaboré dans le temps que j'avais mis pour rentrer la Rolls au garage et pour monter l'escalier de la terrasse.

Je n'en concevais aucune émotion. Une seule chose me surprenait : comment n'avais-je pas pensé plus tôt à supprimer Vestale ?

Son apparition dans l'encadrement de la porte-fenêtre et sa voix aiguë anéantirent toutes les répugnances que je pouvais encore éprouver à me débarrasser d'elle.

— Tu es sorti avec une femme ! s'exclama-t-elle. N'essaie pas de me mentir. Qui est-ce ?

— Le sergent-chef Jim Lasher, dis-je avec un sourire ironique. Il a la voix haut perchée, mais la poitrine velue.

Sa main surgit et s'abattit sur ma joue. Une gifle carabinée, cinglante, qui me fit monter les larmes aux yeux.

Une femme ne me fait pas ça impunément.

Une bouffée de rage me parcourut de la tête aux pieds, je l'agrippai et sentis mes doigts s'enfoncer dans ses épaules décharnées.

J'eus tout à coup envie de la prendre à la gorge, mais heureusement pour moi, je me retins.

Deux mains comme des menottes d'acier encerclèrent mes poignets et me firent lâcher prise. Je me sentis repoussé aussi violemment que si j'étais venu me jeter contre un bull-dozer en marche.

— Doucement, monsieur Winters, dit tranquillement le lieutenant de police Leggit.

Instinctivement j'allais riposter à coups de poing, mais je l'entendis aboyer :

— Ça, je vous le déconseille !

Et cet aboiement fit retomber mes bras.

Je m'ébrouai pour remettre mon manteau en place et cherchai une cigarette. Je tremblais de rage, mais je parvins, je ne sais comment, à me maîtriser. C'était dangereux. Je n'aurais pas tou-

ché à cette petite salope, si j'avais su que Leggit se trouvait dans les parages.

Vestale avait disparu, nous laissant seuls, Leggit et moi, sur la terrasse.

Il m'offrit du feu et à la lumière de son allumette, nous échangeâmes un long regard.

— Les femmes sont insupportables, dit-il avec aisance. Parfois, j'étranglerais volontiers la mienne, mais je ne crois pas que ce soit la meilleure solution.

— Je suis d'accord avec vous, dis-je, surpris de sentir ma voix trembler.

— Bon, à présent je vais rentrer. Mme Winters s'inquiétait à votre sujet, alors je me suis incrusté.

Il fit demi-tour et entra dans le salon.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de sonner pour qu'on me donne mon chapeau, monsieur Winters, me dit-il.

Et je sentis son regard me scruter minutieusement.

J'allai au timbre et sonnai.

— L'ennui avec mon épouse, dis-je avec un sourire contraint, c'est qu'elle est un peu jalouse. J'avais rendez-vous avec un vieux camarade de l'armée. Je ne sais vraiment pas pourquoi elle a l'air de s'imaginer que je suis sorti avec une femme.

Il acquiesça.

— Oui, les femmes ont des idées bizarres.

Je commençai à respirer.

Ce type était plus jobard que je ne l'avais pensé tout d'abord.

— Bah ! nous nous raccommoderons, dis-je. Elle s'en remettra. Je n'ai pas amené ce type à notre réception, parce qu'il est un peu balourd.

Hargis entra avec le chapeau de Leggit. Il le lui tendit et repartit non sans avoir lancé un rapide coup d'œil réprobateur.

— Eh bien ! bonne nuit, monsieur Winters, dit Leggit en me tendant la main.

Nous échangeâmes une poignée de main.

— Si j'étais vous, j'enlèverais ce rouge à lèvres que vous avez là sur votre col, ajouta-t-il. Mme Winters peut avoir d'aussi bons yeux que moi.

Il partit, me laissant raide comme un piquet et le cœur battant.

XII

L'horloge de l'arrière-grand-père dans le hall sonnait trois heures, lorsque j'ouvris avec mille précautions la porte de ma chambre et sortis dans le couloir faiblement éclairé.

Je demeurai immobile quelques instants, l'oreille tendue, sans percevoir d'autre son que le tic-tac de ma montre à mon poignet et le mouvement plus profond et plus lent du balancier de l'horloge dans le hall.

Je fermai ma porte, tournai la clé dans la serrure et pris la clé avec moi. Puis je suivis silencieusement le couloir et m'arrêtai à la porte de Vestale. J'écoutai, l'oreille collée au panneau et n'entendis rien.

J'allai au bout du couloir et, avant de m'engager dans le cul-de-sac qui menait à la chambre d'Eve, je regardai derrière moi pour bien m'assurer que personne ne m'observait.

Je m'arrêtai à la porte d'Eve, tournai la poignée, poussai doucement. La porte s'ouvrit.

J'entrai dans la chambre baignée par le clair de lune, fermai la porte et donnai un tour de clé.

— Qui est là ? demanda Eve d'une voix forte. Je distinguai à peine sa silhouette assise dans le lit.

— Parlez moins fort, dis-je, et n'allumez pas la lumière.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Au ton de sa voix, je sentis à quel point elle était inquiète.

— Elle m'a accusé d'être sorti avec une femme. Nous avons eu une scène.

— Elle ne sait pas avec qui ?

— Non.

— Alors qu'est-ce que vous venez faire ici ? Allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille !

— Pas si fort. Je veux vous parler.

— Je ne veux pas vous écouter. Allez-vous-en, je vous en prie. Vous avez vu ce qui est arrivé la dernière fois que vous êtes venu dans ma chambre. Partez tout de suite !

— Peu importe ce qui est arrivé l'autre fois. Ceci est important. Seriez-vous prête à gagner cinquante mille dollars, Eve ?

— De quoi parlez-vous, Chad ? Il faut vous en aller.

— Écoutez donc ce que je vous dis. Je vous offre la possibilité de gagner cinquante mille dollars. Je vous demande aussi de m'épouser et vous aurez le droit de partager soixante millions de dollars. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il y eut un long silence pendant lequel elle m'observa d'un regard perçant, en guettant mon expression dans la pénombre.

— Vous avez bu ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Rappelez-vous, l'autre nuit, vous avez parlé de la Providence ; alors je vous ai demandé si vous croyiez que Vestale pourrait tomber malade, avoir un accident et mourir ? Vous m'avez dit que ces choses-là pouvaient arriver. Vous vous souvenez ?

Ses doigts se crispèrent au drap qui la recouvrait.

— Chad ! Qu'est-ce que vous dites ?

— Vestale va avoir un accident.

— Comment le savez-vous ? Je vous en prie, cessez de divaguer et partez. Elle pourrait arriver d'un moment à l'autre !

Je me penchai et lui murmurai :

— Je ne me fierai pas à la Providence, Eve. Je vais la tuer.

Je l'entendis retenir son souffle.

J'attendis, comme j'avais attendu la réaction de Vestale quand je lui avais suggéré de frauder le fisc. J'avais dans l'idée que je pouvais compter sur Eve, mais je n'en étais pas sûr. Si ma proposition l'effarouchait, c'en était fait de moi. Rien qu'à attendre ce qu'elle allait dire, j'en avais la bouche comme du coton.

Elle demeura immobile interminablement. Ses mains agrippaient le drap, ses yeux étincelants à la lumière de la lune, me regardaient fixement. J'entendais son cœur battre à grands coups.

— La tuer ? murmura-t-elle. Mais comment vous y prendrez-vous, Chad ?

Ça y était : exactement ce que j'espérais qu'elle

dirait. Je savais que je pouvais désormais aller de l'avant, car, sans elle, je ne pouvais mener à bien mon projet.

Je cherchai un paquet de cigarettes dans la poche de ma robe de chambre et lui en offris une qu'elle refusa d'un signe de tête. J'allumai la mienne et pendant un court instant nous nous regardâmes à la flamme du briquet.

Son visage était blanc comme neige et ses yeux y faisaient deux trous noirs.

Elle répéta :

— Comment vous y prendrez-vous ?

— Peu importe pour l'instant comment je m'y prendrai. Si je le fais, est-ce que vous m'épouserez, Eve ?

— Vous épouser... ? Comment ferais-je ? Je suis mariée à Larry.

— Nous pouvons obtenir de lui qu'il vous accorde le divorce. Avec soixante millions de dollars, on obtient tout ce qu'on veut. Maintenant, écoutez, je ne le ferai qu'à condition d'avoir votre promesse de m'épouser neuf mois après que vous aurez obtenu le divorce. En attendant cette formalité, nous irons en Europe où nous vivrons comme mari et femme. À partir du moment où elle sera morte, Eve, je ne vous quitterai plus d'une semelle. Je ne connais pas vos sentiments à mon égard, mais moi je connais les miens pour vous. Vous êtes la seule femme que j'aie jamais aimée. Je vous ai dans la peau, je ne veux pas vous demander de m'aimer, mais je sais que vous et moi nous pouvons être heureux ensemble. M'épouserez-vous, quand elle sera morte ?

— Si vous le désirez, je veux bien.

Un peu trop vite, un peu trop naturel. Bien que fou d'Eve, je n'avais en elle aucune confiance. Je savais qu'elle était toujours amoureuse de Larry. Je n'allais pas risquer ma peau pour me voir trahi par elle en fin de compte.

— Écoutez-moi bien, Eve. Nous n'allons pas partager que l'argent, nous allons partager aussi la mort de Vestale. Ce sera un crime. Vous aurez un grand rôle à y jouer : tout comme moi. Si, après sa mort, vous n'êtes plus décidée à m'épouser, je me livrerai à la police. Je vous le promets. Si je fais ça, vous serez prise vous aussi. Alors ne vous décidez pas à la légère. Si vous voulez, je puis revenir demain soir, afin de vous laisser le temps de réfléchir.

Elle me prit par le poignet.

— Non. Je veux vous répondre tout de suite. Si vous voulez de moi, Chad, je vous épouserai. J'en serai très heureuse... seulement... seulement, il faut que ce soit sûr.

Je l'enveloppai de mes bras. Le contact de son corps sous le fin tissu de sa chemise de nuit m'enflamma, mais ce n'était pas le moment pour l'amour. L'amour viendrait plus tard : des nuits et des nuits d'amour. Avec un peu de patience et beaucoup de cran, Eve serait à moi pour le restant de mes jours.

— Un assassinat n'est jamais sûr, mais j'ai un projet susceptible de réussir si je puis compter sur vous. Quand je suis rentré, ce soir, elle m'a accusé d'être sorti avec une femme. Je lui ai raconté des blagues et elle m'a giflé. J'ai perdu la tête et je l'ai

prise aux épaules. J'avais envie de lui tordre le cou. Heureusement, je ne l'ai pas fait. Le lieutenant de la police était dans le salon. Il est sorti et nous a séparés. Il m'a parlé d'étrangler sa femme, mais c'était pour tâter le terrain. En partant, il m'a dit que j'avais du rouge à lèvres sur mon col. Bref, voilà où je veux en venir : il sait que Vestale et moi nous sommes disputés. S'il apprend qu'elle a eu un accident, il en conclura sans l'ombre d'un doute que c'est moi qui l'ai tuée. Je suis le suspect n° 1. Je ne l'aime pas. Nous venons de nous disputer. J'hérite de sa fortune. J'ai tout à gagner à sa mort. Après tout, ce ne sera peut-être pas mauvais qu'il pense d'abord que c'est moi qui l'ai tuée, mais quand je lui aurai prouvé que ce n'est pas matériellement possible, il faudra bien qu'il commence à croire à l'accident ; et s'il y croit, nous sommes sauvés.

Eve agrippa mes mains.

— Je ne comprends pas, dit-elle d'une voix inquiète. Cela m'effraie, Chad. Comment allez-vous procéder ?

— Savez-vous ce qui arrive quand un pneu avant éclate ? Si c'est le gauche, la voiture va s'écraser à gauche ; si c'est le droit, elle bondit à droite. Ça m'est arrivé en revenant d'Eden End. Je me suis retrouvé dans les dunes. Il arrivera la même chose à Vestale en descendant la route escarpée de la falaise, mais il n'y aura pas de dunes de sable pour amortir sa chute.

Eve m'étreignit les mains avec plus de force encore, mais ne dit rien.

— J'ai pris sa voiture pour aller à Eden End.

Le pneu éclaté se trouve dans le coffre. Voilà ce que je ferai, l'un de ces soirs, quand elle sortira. Il faudra écarter Joe, lui donner un peu de ce machin qui l'a rendue malade. Elle prend volontiers le volant, une fois que nous aurons mis Joe dans l'impossibilité de sortir. Quand elle ira au garage chercher la voiture, je l'attendrai. Je l'estourbirai d'un coup sur la tête, puis je la mènerai en voiture au sommet de la corniche, j'enlèverai la roue droite et mettrai à la place celle au pneu éclaté. Je l'assiérai au volant et je lancerai la voiture dans le vide. En gros, c'est facile à organiser, mais c'est la « finition » qui sera délicate. Dès que Leggit aura connaissance de l'accident, il pensera à moi. Il me faut donc un alibi d'une solidité inébranlable, un alibi inattaquable, et c'est là que vous intervenez. J'ai tout bien combiné. Si vous faites ce que je vous dis, ça ne peut pas aller de travers.

— Qu'est-ce que j'aurai à faire ?

— Voici mon plan : je dois me trouver à deux endroits à la fois : sur la route de la corniche, et, avec vous, dans mon cabinet de travail. Il nous faut des témoins qui jureront m'avoir vu et entendu dans mon cabinet de travail, alors qu'en réalité je serai pendant ce temps-là occupé à changer le pneu et à précipiter l'auto dans l'abîme. Mais encore faut-il que ces témoins soient pour Leggit dignes de foi. Il y a d'abord Hargis qui nourrit à mon égard une haine qui ne peut échapper à Leggit. Si donc Hargis affirme que je me trouvais dans mon cabinet de travail à l'heure de l'accident, Leggit le croira. Nous aurons, comme

autre témoin, Ryan Blakestone, citoyen respectable et dont Leggit sait qu'il n'est pas homme à s'attirer des ennuis en mentant à la police.

— Mais comment vous trouverez-vous à deux endroits à la fois ? dit Eve. Tout ça est bien joli, mais comment allez-vous faire ?

— Avec de la patience, du soin et des répétitions, on peut y arriver. Je vais vous dire ce qui se passera apparemment : Vestale quitte la maison disons à neuf heures. À neuf heures dix, vous sonnerez Hargis. Quand il arrivera au salon, vous sortirez du cabinet de travail en laissant la porte grande ouverte. Il m'entendra dicter une lettre au magnétophone. Il verra le dossier de mon siège, une partie de ma manche et mon coude appuyé au bras du fauteuil. Il n'a besoin de rien d'autre pour être convaincu que je me trouve dans la pièce. Il croira avoir vu ma tête et mes pieds ; l'imagination comble toujours les vides. Vous lui direz que je veux du café. Vous lui rappellerez que Blakestone ne va pas tarder à arriver et lui direz de le faire entrer dans le salon et pas dans le cabinet de travail où j'ai encore à faire pour une bonne demi-heure. Vous reviendrez près de moi, en laissant la porte ouverte. Quand Hargis apportera le café, vous le laisserez entrer dans la pièce en ayant soin de vous tenir entre lui et mon fauteuil. Vous lui ferez signe de poser le café sur la petite table, près de la porte, sans faire de bruit. Ma voix continuera de dicter tout ce temps-là. Après son départ, vous fermerez la porte et attendrez que Blakestone arrive. Il sera là un quart d'heure après. Quand Hargis l'introduira dans le

salon, vous sortirez tout de suite en laissant la porte ouverte derrière vous, afin que tous deux me voient dans le fauteuil. Vous direz à Blakestone que je finis de dicter mon courrier et que je n'en ai plus que pour dix minutes. Puis vous rentrerez dans le cabinet de travail en fermant la porte. C'est tout. Croyez-vous pouvoir le faire ?

— Voilà ce qui se passera apparemment, m'avez-vous dit, mais en réalité, que se passera-t-il ?

— Je vais préparer un enregistrement sur magnétophone. Je vais dicter un certain nombre de lettres et vous n'aurez qu'à faire repasser la bande enregistrée pour que Hargis et Blakestone entendent ma voix. Mon bras sera facile à imiter avec un veston et une armature de fil de fer. Nous utiliserons le fauteuil tournant que nous placerons de dos à la porte. La voix, le bras, une cigarette qui se consume lentement suffiront à convaincre quiconque de ma présence dans la pièce. Pendant que vous vous occuperez de cette partie-là du scénario, moi je serai en haut de la falaise à changer la roue. Une fois mon boulot terminé, je reviendrai directement par la fenêtre du cabinet de travail, j'enfilerai le veston qu'ils ont vu et viendrai à la porte de communication que j'ouvrirai. Je m'excuserai auprès de Blakestone pour l'avoir fait attendre. Si vous ne perdez pas le nord et faites exactement ce que je vous dis, cet alibi est d'une solidité à toute épreuve. Allez-y. Trouvez-en les défauts !

Elle s'appuya contre moi et je sentis qu'elle tremblait légèrement.

— Et si Blakestone est en retard ? Supposez que l'appareil arrive prématurément au bout de son rouleau ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai.

— Fort juste. La bande se déroule en une heure sur le recorder. Sitôt que Hargis a apporté le café, vous arrêtez la machine et attendez l'arrivée de Blakestone pour remettre la machine en marche. La bande magnétique est assez longue. Il y a un petit truc qui jouera un rôle essentiel pour rendre notre mise en scène véridique. Il faudra répéter et minuter très exactement. Quand vous sortirez pour dire à Blakestone que je n'en ai plus pour longtemps, j'interviendrai de loin en criant : « Excusez-moi, Ryan. J'ai bientôt fini ! » ou quelque chose d'analogue. Puis je recommencerai à dicter. Il ne fera pour lui aucun doute que je me trouve dans la pièce, mais le minutage sera délicat. J'enregistrerai cette phrase et il faudra vous arranger pour qu'elle tombe juste au bon moment.

— Ça me paraît trop difficile, Chad.

— Il faut le faire.

— Attendons d'avoir essayé. Une chose à laquelle vous n'avez pas pensé. De la maison, on entend la voiture quitter le garage. Si elle part à neuf heures et que Blakestone n'arrive qu'à neuf heures et demie, Hargis va se demander pourquoi elle n'est pas sortie du garage. Et il ira voir si elle a de la difficulté à mettre la voiture en marche.

— Vous avez de l'idée. C'est également un point qui mérite d'être étudié. Nous pourrions prendre une bûche sur un truc comme celui-là. (J'écrasai ma première cigarette et en allumai

une autre.) Dès que je l'aurai assommée, je la mettrai dans la voiture et conduirai jusqu'à la falaise. Je m'arrêterai dans le boqueteau et attendrai que Blakestone soit passé. Ensuite j'irai au premier virage dangereux...

— Non, Chad, ça ne va pas. Il peut remarquer que le garde-fou est intact. Or, vous voulez lui faire croire que l'accident a déjà eu lieu.

— Oui. (Je me grattai la nuque et fronçai les sourcils.) Nom de Dieu! Quelque chose m'a échappé, là. Il faut raccourcir le délai, Eve, il faut que Blakestone arrive plus tôt. Alors, voilà comment je ferai. Dès que j'apercevrai ses phares, je prendrai Vestale sur mes genoux avec ses mains sur le volant. En me cachant derrière elle, je le croiserai en chemin. J'irai vite et tel que je le connais, il roulera vite lui aussi. Il verra la Rolls, apercevra au passage Vestale, mais pas moi qui serai bien caché. Quand il apprendra l'accident de Vestale, il en déduira qu'il a dû se produire quelques secondes après qu'il l'avait croisée.

— Le temps risque de nous jouer de mauvais tours, Chad. Et s'il est en avance ?

— En avance : jamais. Il est toujours en retard, mais, en lui donnant rendez-vous, je lui demanderai d'être exact.

— Si vous le croisez à mi-chemin, Chad, comment serez-vous revenu à temps ? Vous ne pouvez pas faire trois kilomètres à pied. Ce sera trop long.

— C'est juste. Dans l'après-midi vous sortirez votre voiture et irez la cacher dans le bois. Je la prendrai pour revenir, quand j'aurai terminé.

— Oui. C'est ce que je ferai.

Je regardai ma montre. Il était près de quatre heures du matin.

— Réfléchissez-y, Eve. Nous avons le temps. Approfondissez bien tous les détails. Pensez à tous les écueils possibles. Nous ne pouvons pas nous permettre le moindre faux pas.

— J'y penserai.

— Faites-moi savoir quand elle doit sortir le soir. Il faut que ce soit après la tombée de la nuit. Nous devons être avertis et nous tenir prêts.

— Je vous préviendrai.

Je me levai.

— Alors, c'est décidé, on s'y met ?

— Oui.

— Vous avez peur ?

— Un peu.

— Ça ne peut pas aller de travers, si vous gardez votre sang-froid. Vous avez la partie la plus délicate.

— La vôtre est un peu coton aussi.

— Ne vous en faites pas pour moi. Je m'en tirerai bien. (Je me penchai pour l'embrasser.) Nous sommes ensemble dans tout ceci, Eve. C'est le début de notre association.

— Oui, Chad.

— Et vous m'épouserez ?

Elle me passa les bras autour du cou.

— Je vous ai dit que oui.

— C'est drôle, mais je vous désire plus encore que son argent.

— Vous aurez les deux.

XIII

Quatre jours plus tard, Vestale m'avait pardonné. J'étais assis dans mon cabinet de travail à parcourir les journaux du matin avant de partir pour le bureau, quand Eve entra avec le courrier.

Le visage impénétrable, elle déposa les lettres sur la table devant moi.

Elle tapota la pile d'enveloppes de son doigt mince, me jeta un coup d'œil significatif et sortit en refermant la porte derrière elle.

Je pris les lettres, défis la pile et trouvai dans le tas un bout de papier sur lequel était tapé à la machine :

Elle vient de prendre rendez-vous avec Mme Hennessey pour le vendredi soir 26 à neuf heures et demie, afin de rencontrer Stowenski, le violoniste.

Mon cœur fit un bond.

Mme Hennessey était la meilleure amie de Vestale : une bécasse dodue qui parlait sans arrêt, sans jamais parvenir à dire quoi que ce soit d'in-

téressant. Même Vestale en disait pis que pendre quand elle n'était pas avec elle, mais elle tenait à sa compagnie, car Mme Hennessey connaissait tous les commérages du pays : drogue à laquelle Vestale ne pouvait résister.

Vestale s'était extasiée sur Stowenski toute la semaine précédente. Pour moi ce n'était qu'un faisan à cheveux longs, mais il avait mis sens dessus dessous la haute société de Little Eden par une série de concerts et maintenant il faisait la tournée des réceptions. Mme Hennessey avait dû mettre le grappin dessus, avant que Vestale n'ait réussi à refermer sur lui ses griffes.

J'avais donc trois jours devant moi !

Pendant un instant je sentis un frisson me courir la long de la moëlle épinière. Tant que ce n'avait été qu'un projet, je l'avais accepté sans le moindre scrupule. Mais du moment qu'il allait prendre corps, pour la première fois je commençai à avoir peur.

Un faux pas et j'étais liquidé.

J'allumai une cigarette avec le petit mot d'Eve et écrasai les cendres. Puis je mis mon courrier dans ma poche et sortis pour regagner à pied ma voiture.

Je croisai Eve qui se rendait au jardin d'hiver.

— Jeudi, à deux heures, à la cabine de la plage, lui soufflai-je à voix basse en passant.

Elle fit un petit signe de tête pour m'avertir qu'elle avait entendu et compris.

Les difficultés étaient grandes.

Il ne pouvait être question de répétitions nocturnes. Je couchais de nouveau avec Vestale.

Il nous faudrait mettre au point notre projet dans l'après-midi et pendant une partie de la soirée où Eve avait congé.

Au bureau, je dictai un certain nombre de lettres d'après des textes déjà enregistrés sur le magnétophone. Après chacune d'elles, j'écrivis le temps indiqué par l'aiguille sur la machine enregistreuse, numérotant les lettres avec leur durée afin qu'Eve sût exactement le moment où surviendrait la phrase importante que je devais adresser à Blakestone.

Je n'osais pas écouter mon enregistrement de peur d'être surpris par Miss Goodschild, mais j'étais à peu près certain du résultat.

Je me sentais devant une nécessité impérieuse : faire un travail de précision au milieu des plus grandes difficultés, avec des risques énormes. Mais rien ne m'arrêtait. J'étais lancé dans cette entreprise et ne reculerais pas.

Vestale m'avait dit que Mme Hennessey l'avait invitée chez elle pour y rencontrer Stowenski. Elle aurait voulu que je m'y rendisse avec elle, mais je lui dis que Blakestone venait prendre un verre pour parler affaires. Elle s'attendait à mon refus et du moment que je n'allais pas courir les filles, elle s'avoua satisfaite de me voir rester à la maison.

J'allai au bureau le jeudi matin et, avant de partir déjeuner, j'appelai Ryan Blakestone.

— Voulez-vous venir à Cliffside demain soir, Ryan ? dis-je. J'aimerais m'entretenir avec vous de nos affaires et cela vous amusera peut-être de voir la maison.

— Je viendrai.

— Je ne veux pas mêler Vestale à notre conversation, aussi ne venez pas trop tôt. Si elle pensait que nous tramons quelque chose, vous et moi, elle tournerait autour de nous jusqu'à ce que je lui dévoile mes intentions. Trouvez-vous à la maison à neuf heures et quart, très exactement.

— C'est entendu.

Je raccrochai et sonnai Miss Goodschild.

— Je ne reviendrai pas après déjeuner, lui dis-je. J'irai faire un tour au golf.

Il y avait six terrains de golf à Little Eden et je ne risquais rien en disant que j'allais faire une partie dans l'après-midi. Si Vestale appelait et demandait où j'étais, elle n'allait pas courir d'un terrain de golf à l'autre pour me trouver.

Après le déjeuner, je me rendis en voiture à la plage.

La cabine de plage de Vestale était isolée : pas d'autre cabine à trois kilomètres à la ronde. Elle y allait très rarement à présent, car elle préférait nager dans la piscine de la propriété. Il y avait beaucoup d'arbres à proximité de cette cabine, à l'ombre desquels je cachai ma voiture.

La porte était fermée à clé ; je l'ouvris ainsi que les fenêtres.

Cinq minutes après, Eve arriva. Je la vis parquer sa voiture à l'abri des regards, puis revenir sur le sable jusqu'à la cabine.

J'avais posé le magnétophone sur la table, exactement comme il est maintenant.

Chose curieuse, je n'éprouvai aucune envie de la prendre dans mes bras, quand elle entra.

Nous nous regardâmes. Ses yeux étincelaient sous ses verres et son visage était pâle.

— Mettons-nous tout de suite au travail, Eve. Nous ne disposons que de peu de temps.

Elle posa sur la table un long tube en fil de fer.

— Je ne sais pas si ça ira pour votre bras. Je l'ai confectionné la nuit dernière.

— Bravo. Moi, je n'ai rien pu essayer encore.

J'enlevai mon veston et ajustai le tube à l'intérieur de la manche, puis l'installai sur le bras de l'un des fauteuils de la cabine.

Nous nous mîmes derrière le fauteuil pour juger de l'effet. La similitude était parfaite : on eût dit un bras d'homme reposant avec le plus grand naturel sur l'appui d'un fauteuil.

— C'est cela, dis-je. En rajoutant du côté de la manche un fil de fer avec une boucle, on peut lui faire tenir une cigarette allumée. Hargis et Blakestone verront la fumée monter au-dessus du fauteuil et l'illusion sera complète.

— Avez-vous dicté les lettres, Chad ?

— Je vais vous passer la bande. Voyons d'abord la mise en scène. Nous allons mettre la table devant le fauteuil.

Nous disposâmes la table comme je la voulais, tournâmes légèrement la chaise, puis je mis le magnétophone en marche et nous allâmes tous deux à la porte de la cabine regarder le fauteuil, vu de dos.

Je réglai le volume du son, puis vins rejoindre Eve à la porte pour écouter l'enregistrement tout entier.

C'était formidable.

La manche sur le bras du fauteuil, la fumée de la cigarette tourbillonnant vers le plafond et le son de ma voix sortant du magnétophone donnaient absolument l'impression qu'une troisième personne se trouvait avec nous dans la cabine.

À la moitié de la bande, ma voix s'arrêta soudain de dicter. Il y eut un léger silence, puis à un diapason un peu plus élevé, ma voix dit :

— *Excusez-moi de vous faire attendre, Ryan. Je vais avoir terminé tout de suite.*

Nous nous regardâmes. Eve, toute pâle, tremblait. Elle posa sa main sur mon bras. Je voulus me forcer à sourire, mais le sourire ne vint pas. Nous restâmes debout côte à côte, écoutant la fin de l'enregistrement.

— Ça marche, dis-je en allant arrêter le magnétophone. Il ne peut pas faire de blagues si vous le manipulez convenablement. Nous allons le rejouer jusqu'à ce que vous le sachiez par cœur. (Je tirai de ma poche les copies de toutes les lettres que j'avais dictées.) Il faut que vous sachiez exactement où se trouvent les paroles que j'adresse à Blakestone. C'est la clé de voûte de notre édifice. Si vous ratez cela, nous sommes fichus.

Nous nous mîmes à l'ouvrage.

Au bout de quelques heures, elle connaissait par cœur le texte enregistré.

— Maintenant, une répétition, dis-je. Cette chaise est la porte du cabinet de travail. Vous faites marcher le magnétophone. Je suis Hargis.

Les répétitions se succédèrent, sans relâche,

pendant toute la soirée. Je ne m'avouai satisfait que bien après le coucher du soleil.

Mon idée était bonne. Cela ne faisait pas un pli. Avec un éclairage convenable et une mise en scène adéquate, j'étais certain que Hargis et Blakestone jureraient que je n'avais pas quitté le cabinet de travail.

Le seul point faible, c'était Eve. Si elle perdait le contrôle de ses nerfs, nous étions foutus. Qu'elle vienne à se troubler, à placer sa réplique au mauvais moment, ou à éveiller les soupçons de Hargis et de Blakestone par la bizarrerie de son attitude, et tout l'alibi était par terre.

Je la pris dans mes bras et la serrai contre moi.

— Croyez-vous que vous aurez le cran de vous en tirer, Eve ?

Elle s'appuya à moi, pâle, épuisée.

— Oui.

— Nos vies sont entre vos mains. Vous le comprenez ?

Elle acquiesça et je sentis qu'elle commençait à trembler.

— Vous êtes toujours décidée ? Nous pouvons encore reculer. Nous ne sommes pas encore à demain.

— Non. Nous le ferons.

— Bon. Il faut que je m'en aille. Elle est allée jouer au bridge, mais je veux rentrer avant elle. Voulez-vous répéter encore une fois seule ?

— Non. Pas maintenant. Je ne veux pas rester seule ici, Chad. Je le ferai dans ma chambre. Ne me laissez pas seule ici.

— D'accord. Venez : décampons !

Le lendemain, vendredi 26 septembre, je revins du bureau après cinq heures.

Vestale était sortie. J'eus le temps de cacher dans le tiroir de mon bureau un bleu de travail que j'avais pris au garage. On risque de se salir en changeant une roue et je devais être impeccable pour recevoir Blakestone.

Puis je montai chez moi et appelai la chambre d'Eve.

— Oui ?

— Je suis revenu. Où est-elle ?

— Au cinéma. Elle rentrera à six heures.

— Je viens dans votre chambre.

— J'aime mieux pas.

— Il le faut.

Je raccrochai, allai sur le pas de la porte vérifier si le couloir était bien désert. Puis je me dirigeai rapidement vers la chambre d'Eve où j'entrai.

Eve était assise sur le lit, auprès du magnétophone posé sur la table de nuit. Elle était verte de peur.

— Pour l'amour du ciel ! On dirait que vous avez vu un revenant.

— J'irai mieux tout à l'heure.

— Il le faut absolument, fis-je avec rudesse. Je ne peux pas m'en sortir, si nous éveillons le moindre doute. Eve, tout est suspendu à votre cran.

Elle acquiesça,

— Je sais. Ne vous inquiétez pas. Je serai bien quand l'heure sera venue. J'en ai la certitude.

J'allumai une cigarette et me mis à aller et venir dans la pièce sans répit.

— Vous avez descendu votre voiture là-bas ?

— J'y suis allée tout de suite après déjeuner. Elle est à dix mètres du panneau *Ralentir*, derrière d'épais buissons.

— Bien. (J'allai à la fenêtre et vis les nuages courir dans le ciel.) Il pourrait bien pleuvoir, Eve.

— Oui.

— Pourvu qu'il ne pleuve pas. Ça irait mal, s'il pleuvait pendant que je change la roue.

Elle eut un petit frisson.

— Vous irez jusqu'au bout, même s'il pleut ?

— Un tremblement de terre lui-même ne m'arrêterait pas.

— Et les traces de pas, Chad ?

— La route est trop dure. Ne vous en faites pas. (Soudain je me rappelai Joe. J'avais eu tant à penser qu'il m'était sorti de l'esprit.) Nous avons oublié Joe.

— Je m'en suis occupée, dit Eve sans me regarder. J'ai mis le truc dans son thé.

— Et moi qui commençais à croire que vous n'étiez plus dans votre assiette. (Je m'approchai d'elle et l'entourai de mes bras.) Quand ça va-t-il agir ?

Elle me repoussa.

— Ne me touchez pas, Chad. Je ne suis pas en état de le supporter.

— Bon, bon, fis-je impatientement. Quand le produit agira-t-il ?

— D'un moment à l'autre, à présent.

Je regardai ma montre : six heures approchaient.

— Descendez le magnétophone dans mon cabinet de travail. J'ai tout mis en place pour ce soir. Je vais aller l'attendre dans le jardin. Encore trois heures et demie et nous serons libres tous les deux, Eve.

— Oui.

Elle évita de me regarder.

— Je vais descendre.

Je voulais la prendre dans mes bras, mais son visage tendu, réticent, m'arrêta.

— Vous vous en sortirez, Eve ?

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

— Mais si. Seulement il est encore temps de reculer ; bientôt ce sera trop tard.

— Avez-vous envie de reculer ?

Je pensai à tout cet argent m'échappant, à Eve et à notre mariage.

— Non.

— Moi non plus.

— Je descends.

Vestale arriva au garage peu après six heures. Elle aimait être au volant de la Rolls et le plus souvent elle ne laissait Joe conduire que lorsqu'elle allait faire des courses.

Nous montâmes côte à côte l'escalier conduisant à la terrasse. De lourds nuages noirs roulaient au-dessus de nos têtes.

Je ne pouvais pas croire que dans trois heures j'allais la tuer. Cela ne me paraissait pas possible.

Elle jacassait, la tête levée vers moi, avec un

brillant sourire sur sa vilaine petite figure pincée et je pouvais lire dans ses yeux tout son amour pour moi.

— Tu sembles fatigué, mon chéri. Nous devrions partir, pour que tu puisses te reposer.

— Je vais très bien, dis-je brièvement. Ne t'inquiète pas de moi. Ça ne m'arrangerait pas de partir maintenant.

— Veux-tu monter en parler avec moi dans ma chambre, pendant que je me change ?

— J'ai à faire. Je vais monter dans un petit moment. Il y a des papiers que je veux montrer à Blakestone.

Elle fit la moue.

— Tu travailles trop, Chad chéri.

En haut de l'escalier, elle me jeta ses bras osseux autour du cou et m'embrassa.

Je sentis mon estomac se soulever, mais je me maîtrisai et parvins à ne pas me trahir.

Je me rendis dans mon cabinet de travail et fermai la porte.

Eve avait apporté le magnétophone sur le bureau. Le fauteuil était dans la bonne position, le dos tourné à la porte. La lampe du bureau était allumée, ainsi qu'une autre lampe près de la fenêtre. Un éclairage discret, confortable, enveloppant.

Je m'approchai de la fenêtre, l'ouvris après avoir écarté les rideaux, et regardai le chemin dallé. Même s'il pleuvait, je ne risquais pas d'être trahi par l'empreinte de mes pas.

Je revins à la table, ouvris le tiroir du haut qui était fermé à clé, m'assurai que la salopette et les

gants s'y trouvaient encore. En dessous, il y avait un sachet de toile rempli de sable. Je le sortis et le fis sauter dans la main. À tenir ce sac suspendu entre mes doigts, j'eus le cœur soulevé et ne pus m'empêcher d'esquisser une petite grimace ; je le remis bien vite dans le tiroir et donnai un tour de clé à la serrure.

Tout était prêt.

Je n'avais plus qu'à attendre neuf heures.

Comme je contemplais le magnétophone d'un regard vide, j'entendis une brusque rafale de pluie battre les carreaux.

On frappa à la porte. Hargis entra.

— Excusez-moi, monsieur. Joe est malade. Je crois que Mme Winters avait besoin de la voiture ce soir.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il se plaint de maux de tête, monsieur, et il vomit.

— Il a dû manger quelque chose qui ne lui convient pas. Je le dirai à Mme Winters quand elle descendra.

— Bien, monsieur.

Il sortit, refermant la porte derrière lui.

Je demeurai immobile, à essuyer mes mains moites, à écouter le battement rapide et violent de mon cœur.

XIV

Je pris trois doubles whiskys avant le dîner. J'en avais besoin. Je grelottais et j'avais les nerfs tellement à fleur de peau que je craignais d'éveiller l'attention de Vestale.

Le repas me parut interminable et je dus me forcer à manger.

Quand, finalement, nous allâmes au salon prendre le café, Vestale vint à la fenêtre, écarta les rideaux et plongea le regard dans la nuit noire, balayée par la pluie.

— C'est insupportable, dit-elle contrariée. Nous n'avons pas eu une goutte de pluie pendant des semaines et c'est juste le soir où je sors qu'il se met à pleuvoir.

— Ça paraît toujours plus grave vu de l'intérieur, dis-je en m'asseyant près du feu de bois que Hargis avait allumé pour réchauffer la grande pièce. La pluie va cesser dans un petit moment.

— Il pleut à verse, oui. Je ne crois pas que je sortirai, si ce temps-là continue.

Je m'attendais à cela, pourtant mon cœur tressaillit.

Hargis servait le café. Je ne voulais pas qu'il pût dire plus tard que j'avais poussé Vestale à sortir.

— Tu as raison, fis-je d'une voix détachée. Le programme de télévision, ce soir, est intéressant. Pourquoi ne téléphonerais-tu pas à Mme Hennessey de ne pas compter sur toi ?

Vestale s'approcha du feu. Elle prit la tasse que Hargis lui tendait et s'assit.

— C'est extrêmement ennuyeux. J'avais très envie de rencontrer M. Stowenski. Mais je n'aime pas conduire quand il pleut. (Elle se tourna vers Hargis.) Allez donc voir si Joe ne va pas mieux.

Après qu'il fut sorti, elle reprit :

— À quoi me sert d'avoir un chauffeur, s'il est malade quand j'ai besoin de lui ?

Je me contraignis à rire.

— C'est la première fois que cela lui arrive, non ? Tout le monde peut tomber malade. Ne me dis pas que tu ne peux pas conduire quand il pleut. De quoi as-tu peur ?

Elle me regarda attentivement.

— Qu'est-ce qui se passe, Chad ? Tu te comportes de façon bizarre, ce soir.

Je perdis un peu la maîtrise de mes nerfs.

— Moi ? Quelle idée ridicule ! Que veux-tu dire ?

— Je suis très sensible à l'atmosphère. Tu es tendu à l'extrême ce soir. Pourquoi, Chad ?

J'allais lui dire qu'elle se trompait quand Hargis revint.

— Je suis désolé, madame. Joe est allé se coucher. Il est encore souffrant.

— Alors n’y va pas, fis-je, en interrompant son exclamation d’impatience. Ce violoniste va être entouré d’admiratrices. Il ne s’apercevra même pas de ton absence.

C’était bien la chose à dire, car Vestale se rengeorgea aussitôt, d’un ton courroucé.

— Mais il m’attend, répliqua-t-elle vivement. Je suis sûre qu’il n’aurait pas accepté l’invitation de Charlotte s’il avait su que je ne viendrais pas. Il faut que j’y aille.

— Fais comme tu veux, dis-je au moment où Hargis sortait. Tu ne seras pas mouillée dans la voiture. Et si tu y vas, il vaut mieux te préparer. Il est bientôt neuf heures.

Elle retourna à la fenêtre.

— Chad chéri, sois gentil, viens avec moi.

— Excuse-moi, mais Ryan Blakestone sera ici dans une demi-heure.

— Bon. Alors je vais m’apprêter.

Elle vint près de moi, me prit par les revers de mon smoking et me sourit en disant :

— Tu es bien sûr qu’il n’y a rien qui te tracasse, chéri ?

— Tu te fais des idées, dis-je.

Et, la prenant dans mes bras, je l’embrassai sur la bouche.

Nous demeurâmes ainsi pendant deux ou trois abominables secondes et, quand je me détachai d’elle, elle prit mes mains.

— Après tout, je n’ai pas besoin d’y aller ce soir, Chad. (Il y avait dans ses yeux ce désir non dissimulé que j’avais vu au stade.) Restons ensemble.

— Nous serons ensemble tout à l'heure, dis-je en me détournant pour l'empêcher de voir l'effroi se peindre sur mon visage. Vas-y! J'ai Blakestone sur le dos jusqu'à onze heures.

Après un long silence embarrassant, elle dit :

— Cette nuit, alors, Chad.

Quand elle eut quitté la pièce, je pris le carafon de whisky et m'en versai une bonne rasade. En vidant mon verre d'un trait, je vis ma main trembler.

Un peu avant neuf heures, elle revint. Elle portait un manteau de pluie blanc, un petit chapeau noir et enfilait des gants de daim noir.

— Viens avec moi au garage, Chad.

— Non, Vestale, excuse-moi. J'ai des lettres à dicter avant l'arrivée de Blakestone.

Devant l'irréremédiable, elle eut un petit haussement d'épaules.

— J'ai peur quelquefois d'être un fléau pour toi. (Elle me regarda, les yeux noyés par le chagrin.) Alors, au revoir.

— Bonne soirée !

À peine eus-je parlé que je me rendis compte de l'horreur des mots que je venais de prononcer. Je tournai aussitôt la tête, pour lui dissimuler le changement survenu dans l'expression de mon visage.

— Je crois que la soirée sera agréable. Je reviendrai vers minuit et demi.

Je l'entendis sortir de la pièce, traverser le hall, et demander à Hargis :

— Est-ce qu'il pleut encore ?

— Ce n'est pas très grave, madame. Faut-il vous aider à quelque chose ?

— Non, merci, je ne rentrerai pas tard.

Puis la porte d'entrée se referma derrière elle et, aussitôt après, Eve entra dans le cabinet de travail.

Nous échangeâmes un regard.

Elle était pâle, mais ses yeux avaient une expression encore inconnue de moi. Elle n'avait plus peur.

— Je vous ai apporté une casquette, dit-elle tout bas. Il ne faut pas que vos cheveux soient mouillés.

J'enlevai mon veston, le jetai sur le fauteuil.

— À vous de jouer, maintenant !

— Ça ira.

Je pris la salopette dans le tiroir du bureau et l'enfilai. Elle me tendit les gants et la casquette.

— Dépêchez-vous !

— Tenez bon de ce côté-ci, Eve.

— Tout ira très bien.

En la regardant je vis que tout irait bien. La tempête était passée et elle avait retrouvé la maîtrise de ses nerfs.

Je plongeai de nouveau dans le tiroir et sortis le sachet de sable.

Eve s'écarta de moi. J'évitai de la regarder et tins le petit sac sur le côté de façon à le dérober à sa vue.

— Dépêchez-vous.

À présent, il y avait un léger tremblement dans sa voix. Le sachet de sable donnait soudain corps à notre projet.

— Je serai là dans une demi-heure. Ne perdez pas la tête, Eve. Tout marchera très bien.

J'allai à la fenêtre, je l'ouvris et enjambai l'appui.

Je m'arrêtai pour la regarder.

Elle était debout près du bureau, qui m'observait.

— Bonne chance, dis-je.

Elle acquiesça de la tête. Je vis ses lèvres remuer, mais aucun son n'en sortit. Je me laissai tomber sur le chemin dallé. Un moment après, la fenêtre au-dessus de moi se refermait.

Il ne pleuvait plus tellement à présent, mais le vent était vif. Je filai d'un bon pas vers le garage.

Vestale avait un plus long chemin à faire que moi. Elle avait emprunté le passage couvert qui menait de la maison au garage et lui évitait de se faire mouiller.

Il me fallait traverser la pelouse.

Il faisait nuit noire et je ne craignais pas que quiconque m'aperçût de la maison.

Je courus tête baissée sur la pelouse ; la pluie venait battre mon visage.

Le garage était plongé dans l'obscurité. Les portes en étaient contrôlées par une cellule photo-électrique. Dès que quelqu'un s'approchait de quelques mètres et passait dans le rayon, les lumières s'allumaient et les portes s'ouvraient.

Je me plaçai donc près des portes, dans une zone d'ombre. Après avoir attendu une minute, j'aperçus au loin, dans le passage couvert, faiblement éclairé, l'imperméable blanc de Vestale.

Mon cœur battait dans ma poitrine et j'avais

la bouche sèche. J'empoignai le sac de sable et attendis.

Elle marchait vite et se trouvait maintenant à une douzaine de mètres de moi. Elle fredonnait mais je pus remarquer, quand elle passa près de moi, son expression soucieuse et pensive.

Elle franchit le rayon, les lumières s'allumèrent et les portes s'ouvrirent.

J'avançai, retenant mon souffle. Mes semelles de crêpe ne faisaient aucun bruit sur le ciment.

Elle ouvrait la porte de la voiture quand je la rejoignis. L'instinct, probablement, l'avertit. Elle s'arrêta de fredonner et tourna lentement la tête. Une terreur soudaine l'envahit. Je la vis se raidir et je brandis alors le sachet de sable me servant de matraque. Je la frappai très durement sur le sommet du crâne. Son petit chapeau de velours ne la protégeait nullement. Elle tomba sur les genoux et ses mains glissèrent le long du panneau étincelant de la portière.

Je soupirai, entre mes dents serrées. Je pris mon élan et abattis encore une fois la matraque sur son crâne, en frappant de toutes mes forces.

Sa tête fit un soubresaut et retomba. Je lâchai le sac et la retins pour l'empêcher de s'étendre tout de son long sur le ciment du garage.

Elle avait, dans mes bras, la consistance d'une poupée de chiffons. Je la tins serrée contre moi et ouvris la portière, puis je la soulevai, la poussai sur le siège, de l'autre côté du volant, et la calai contre la portière opposée.

Je ramassai en vitesse le sac de sable et me glis-

sai au volant. Je me rappelai alors que je n'avais pas la clé de contact.

Je transpirais et mes mains tremblaient.

La clé devait être dans son sac. Je cherchai son sac, mais ne le trouvai pas. J'essayai de me remémorer sa silhouette quand elle était venue me dire au revoir. Avait-elle un sac ? Ma panique était telle que je ne pouvais m'en souvenir clairement.

Le temps passait. La montre de bord marquait neuf heures sept.

En jurant, je sortis de la voiture et regardai par terre dans le garage. Je trouvai le sac sous la voiture. Je m'en emparai, remontai dans la Rolls, farfouillai dans toutes les saletés qu'elle trimballait avec elle et trouvai la clé.

Je lui jetai un coup d'œil rapide en mettant la voiture en marche.

Complètement flasque, elle reposait contre la porte de la voiture, la tête en arrière, les yeux clos, la bouche ouverte à demi. Elle respirait par hoquets lents, étranglés. Un mince filet de sang coulait de dessous le chapeau noir.

Je roulai d'abord sur le ciment, puis prenant de la vitesse, gagnai la longue allée balayée par la pluie.

En trois minutes, j'atteignis le haut de la route de la corniche.

Une fois sorti du couvert des arbres, le vent soufflait avec plus de violence que je ne m'y étais attendu et la pluie éclaboussait le pare-brise et les vitres de côté.

On voyait très difficilement. Je fis marcher les

essuie-glaces, éteignis les phares et pris le premier virage.

J'avais minuté court.

Un kilomètre plus loin, sur la route en lacet, j'aperçus les lumières d'une voiture qui approchait.

Blakestone montait chez nous.

Je saisis Vestale, l'assis sur mes genoux. Elle tomba en avant, mais je la redressai et collai ses mains désarticulées au volant. Sa tête retomba en arrière et sa joue resta contre la mienne. Je m'enfonçai davantage sur le siège, embrayai et remis la voiture en marche, allumant les phares au premier tournant.

La voiture de Blakestone montait rapidement. J'augmentai ma vitesse. Il n'était pas particulièrement facile de conduire avec Vestale qui me bouchait la vue en partie. Je me tenais aussi près que possible du milieu de la route. Je prendrais ma droite quand Blakestone passerait près de moi. Ce serait assez marrant, pensai-je, si, ne calculant pas bien mon coup, j'envoyais la voiture dinguer par-dessus les rochers avant d'avoir eu moi-même le temps de sortir.

Blakestone avait dû voir mes phares, car il éteignit les siens. Comme je mettais en code, Vestale soudain se mit à bouger.

Je fus tellement surpris qu'un peu plus je laissais la voiture sortir de la route.

Elle poussa un long soupir, presque un râle, qui me fit une peur effroyable.

Je sentis les roues de la voiture monter sur l'herbe du talus. Je vis les piquets blancs du garde-

fou qui protégeait la route d'une dégringolade de trois cents mètres passer à une vitesse de cauchemar au ras de mon aile.

D'un coup de volant, je remis la voiture sur la route, puis saisissant Vestale par la nuque, je lui cognai la tête contre le dessus du tableau.

Le volant, en lui rentrant dans la poitrine, atténuait un peu le choc, mais son front heurta la tablette avec suffisamment de force pour lui faire encore une fois perdre connaissance.

J'avais à peine eu le temps de la remettre d'aplomb, quand la voiture de Blakestone nous croisa.

Il avait ralenti, mais quand je l'avais vu déboucher confusément, j'avais appuyé durement sur le champignon et étais passé en trombe à côté de lui, à près de soixante-dix kilomètres à l'heure.

Il donna quelques petits coups de klaxon en guise de salutation. J'étais trop encombré pour lui répondre. Il me fallut freiner violemment en arrivant au virage suivant. À cette allure-là, j'allais, pour un peu, manquer le tournant.

Arrivé hors de vue, un peu plus bas, je stoppai, poussai Vestale une fois de plus contre l'autre portière, sortis de la voiture et remontai en courant la route jusqu'au tournant.

Je restai dans la pluie et le vent à regarder le feu rouge de Blakestone disparaître en direction de la maison.

Dans cinq minutes, il serait là-haut. Je ne pouvais guère le faire attendre plus de vingt minutes. Je disposais donc de vingt-cinq minutes pour changer la roue, précipiter la voiture dans le vide,

trouver l'auto d'Eve, revenir à la maison, passer par la fenêtre, retirer ma salopette et apparaître aux yeux de Blakestone aussi impeccable que si je venais de passer la soirée à ma table de travail.

Je perdis soudain courage, devant tout ce qui me restait à faire. J'étais fou d'avoir voulu réaliser un tel programme, impossible à suivre dans le temps voulu. Si j'arrivais en retard, Eve tiendrait-elle le coup jusque-là ? Blakestone aurait des soupçons quand il apprendrait la mort de Vestale.

Baigné de sueur, arrosé par la pluie, je retournai à la voiture.

J'ouvris le coffre, sortis la roue de secours. Je passai mes doigts le long du bord, cherchant le trou fait dans le pneu par l'éclatement. Il me vint à l'esprit que peut-être Joe l'avait vu et avait changé le pneu et je me maudis de ne pas avoir envisagé cette éventualité plus tôt.

Mes doigts trouvèrent la déchirure et je poussai un soupir de soulagement.

Je pris dans la boîte à outils un cric et une clé à boulons et me mis à changer la roue.

C'était un travail du diable.

Je ne pouvais pas me permettre de m'éclairer même avec une allumette et il me fallait travailler à tâtons. Sans le vent et la pluie, ç'eût été relativement simple, mais la roue était glissante, j'avais de la boue plein les mains, chaque boulon résistait aux efforts que je faisais pour le dévisser et ma panique croissante me rendait maladroit.

Je parvins enfin à enlever la roue, la fis rouler derrière la voiture et la poussai dans le coffre.

Je m'arrêtai pour déchiffrer l'heure à ma montre. Le démontage de la roue m'avait pris sept minutes, donc moins que ce que j'avais prévu. Cela me donna le cœur de m'atteler au boulet suivant.

Monter l'autre roue présentait de plus grandes difficultés. Je n'arrivais pas à faire correspondre les trous de la roue avec les vis de l'axe. Je fouillai, sacrai, luttai, gâchant un temps précieux. Quand je réussis finalement à ajuster la roue, je m'aperçus que, dans mon affolement, j'avais heurté du pied le bouchon de roue dans lequel étaient les boulons. J'en retrouvai cinq, mais le sixième avait disparu. Je ne pouvais pas me permettre de perdre davantage de temps à le chercher. Je fixai les cinq boulons, remis le bouchon et regardai encore une fois ma montre.

Il me restait dix minutes pour me débarrasser de la voiture et rentrer à la maison.

J'ouvris la portière de l'auto, montai, posai la main sur le bouton du starter.

Alors, je me raidis, mon corps devint de glace. Le siège à côté de moi était vide.

Vestale avait disparu.

XV

Le vent montait en mugissant de la vallée et venait battre le flanc de la voiture, la pluie tombait à présent par petites rafales qui cessaient puis reprenaient.

Je demeurai assis, à contempler le siège vide à côté de moi, le cœur battant à grands coups sourds. Où était Vestale ? Elle avait dû revenir à elle, tandis que je changeais la roue.

Je sortis de l'auto et regardai frénétiquement aux deux extrémités de la route.

Il faisait si noir que je ne voyais pas à plus de cinq mètres. En jurant et sacrant, je revins à la voiture et mis les phares.

Les rayons puissants découpèrent alors sa silhouette sur le fond de la falaise humide et noire.

Elle s'éloignait lentement de l'auto, en direction de la vallée, marchant d'un pas incertain, les mains tendues devant elle comme une aveugle.

Elle était environ à cent mètres de moi et, pendant un long moment, je demeurai rigide, assis au volant, la regardant à travers le pare-brise battu de pluie.

Je claquais des dents et j'étais prêt à vomir. Il me fallait la rattraper. Le temps passait.

Je descendis la côte en courant. Les rayons des phares projetaient devant moi mon ombre longue et noire.

Vestale vit l'ombre en mouvement. Elle s'arrêta, se retourna face à moi.

Je m'approchai, la respiration sifflante entre mes dents serrées.

— Chad ! Oh ! Chad ! Je suis si contente que tu viennes, gémit-elle. (Elle s'avavançait en titubant vers moi.) Il y a eu un accident. Ma tête me fait mal.

Elle me tomba dans les bras, avant que j'aie pu la repousser et s'appuyant contre moi, noua ses bras autour de mon cou.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé. J'ai reçu un coup sur la tête.

J'arrachai ses bras de mon cou.

— Tu me fais mal, cria-t-elle. Chad ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je me rappelai avec horreur un événement de mon enfance. En été, un jour de grande chaleur, le chien de mon père était devenu fou et m'avait mordu au bras. Mon père décida de l'abattre. Il aimait son chien. Il ne voulait pas lui tirer dessus. Il manqua son but. La décharge traversa l'estomac, vint briser la colonne vertébrale.

Je regardais de la fenêtre de ma chambre. Je vis le chien tomber, les pattes de derrière paralysées. Il se trémoussait comme s'il était au bout d'un ressort. C'était affreux à voir. Mon père visa la tête et dut s'y reprendre à trois fois avant d'at-

teindre le chien et encore il ne le tua pas immédiatement. Il y eut cinq minutes atroces pendant lesquelles il continua de se débattre et de se convulser. Le souvenir de sa mort hanta mes rêves pendant des années.

Il me semblait à présent que j'allais être forcé de revivre, et de rejouer cette scène lointaine. Seulement, cette fois, ce n'était pas mon père qui essayait de tuer un chien, c'était moi qui essayais de tuer une femme.

Mon cerveau s'efforçait de commander à mes mains de la saisir à la gorge, mais il ne fallait pas qu'on la découvrit étranglée. Pour ceux qui la trouveraient, elle devait s'être écrasée, après une chute de trois cents mètres de hauteur.

— Chad ! Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne me parles-tu pas ?

— Mais si, mais si, dis-je.

Mais les mots ne s'accompagnaient d'aucun son. Seules mes lèvres remuaient, tandis que je la regardais, me demandant fiévreusement comment j'allais la tuer.

M'étant tourné légèrement, je me trouvai dans la pleine lumière des phares. Elle me regarda. Elle dut voir à l'expression de mon visage que j'étais sur le point de l'assassiner, car elle poussa soudain un cri perçant, fit demi-tour et se mit à courir avec frénésie vers la voiture.

Pendant quelques secondes, je fus incapable de bouger. Je la regardai, le cœur cessant de battre, respirant par grandes bouffées saccadées.

Puis je me lançai derrière elle. Impossible de

courir. J'avais les jambes molles. Je la suivis à grandes enjambées lentes et résolues.

Elle regardait derrière elle par-dessus son épaule et me vit venir. J'entendis son mince gémissement de terreur. Elle voulut presser le pas, buta dans une pierre, se tordit la cheville et tomba sur les mains et les genoux.

Elle resta à genoux, au milieu de la route, dans la pleine lumière des phares, me regardant venir, le visage livide, ensanglanté et déformé par la terreur.

En approchant d'elle, je vis une grosse pierre sur la bordure de gazon. J'y allai, sans ralentir le pas et la piquai au passage.

Agenouillée, immobile, elle m'observait, la bouche pendante, son chapeau noir trempé de pluie, les bas en loques.

J'avançai lentement sur elle.

— Chad ! Je t'en prie ! Ne me touche pas ! cria-t-elle en m'implorant du regard. Je t'aime, Chad. Je te donnerai tout ce que j'ai. Ne me frappe pas !

Je la saisis par le poignet droit. Le grand silex pointu était comme un poids mort dans ma main.

— Chad !

Ce cri résonne encore à mes oreilles, ici dans cette chaude cabine.

C'était le son le plus horrible que j'aie jamais entendu.

En me voyant lever la pierre, elle ferma les yeux. Elle n'essaya même pas de protéger sa tête avec sa main libre. Elle resta à genoux immobile, comme un lapin paralysé qui attend la mort.

J'écrasai la pierre de toutes mes forces sur le sommet de son crâne.

Je sentis le choc se répercuter jusqu'en haut de mon bras... Je reculai en frissonnant.

Elle était étendue sur la route, comme le chien aux pieds de mon père, toute convulsée, en proie à mille contorsions et je savais qu'elle était en train de mourir.

J'étais incapable de ramasser cette poupée de chiffons contractée dans les derniers spasmes de l'agonie. Je ne pouvais pas me résoudre à la sentir contre moi, aussi la traînai-je par le poignet sur le sol, jusqu'à la voiture.

J'ouvris la portière, la flanquai à l'intérieur comme un ballot, et en la touchant, je sentis ses muscles palpiter sous mes mains.

Je claquai la portière et restai un long moment à essayer de vaincre mon écœurement.

C'était fait ; fini ; mais maintenant ma vie était en danger.

Je pensai à la pierre, courut la rechercher et la lançai au loin dans les ténèbres de la vallée, puis je revins près de la voiture, me penchai à l'intérieur et mis le moteur en marche. Je poussai la voiture jusqu'à ce qu'elle commençât à descendre, et tournai le volant pour la diriger vers la barrière blanche protégeant trois cents mètres d'abîme.

Peu à peu elle prit de la vitesse et je restai sous la pluie à la regarder.

Les phares éclairèrent la barrière blanche. Elle monta sur la bordure de gazon et son radiateur brillant heurta violemment le garde-fou.

Il y eut un grand fracas de bois brisé. La voi-

ture resta un moment suspendue puis bascula par-dessus la falaise.

J'entendis une dégringolade de rochers et un craquement plus lourd chaque fois que la voiture se retournait, en tombant dans l'espace.

Je courus au trou béant dans la barrière et regardai dans le vide.

L'auto était tombée soixante-dix mètres plus bas, un gros rocher l'avait arrêtée. Je vis soudain une petite langue de flamme jaillir de dessous le capot. Peu après la voiture n'était plus qu'un brasier grondant.

En enjambant l'appui de la fenêtre, j'entendis ma voix dire :

— *Comme suite à notre conversation téléphonique et à votre lettre de ce jour, je vous confirme les dispositions que nous avons prises et attends de vous un exposé plus détaillé de votre projet de développement de la propriété en question, à Eden End...*

C'était le son le plus rassurant que j'aie jamais entendu.

Eve se tenait près du bureau et me regardait fixement, les yeux démesurément agrandis. L'étroite bande magnétique se déroulait lentement et délibérément dans l'appareil et ma voix, cette voix qui constituait mon alibi, continuait de parler.

Je pénétrai dans la pièce. Ma salopette était trempée, mes souliers pleins de boue, mes mains affreusement sales.

Eve prit une serviette et une grosse éponge qui se trouvaient sur le bureau et me les jeta.

— Vite! Il y a plus d'une demi-heure qu'il attend. Il ne reste plus que deux minutes de bande.

Je m'essuyai les mains et la figure. J'arrachai le bleu de travail.

— Comment suis-je ?

Elle acquiesça.

— Mettez votre veston.

Je lui pris le veston des mains, l'enfilai, puis nettoyai mes souliers avec l'éponge et passai un peigne dans mes cheveux.

J'avais les jambes lourdes et me tenais difficilement debout.

Elle me tendit un verre plein de whisky pur.

— Buvez !

Elle avait pensé à tout. L'alcool me brûla le fond de la gorge, mais arrêta le tressaillement de mes muscles.

— Essuyez-vous la figure !

J'utilisai la serviette, attrapai la cigarette qu'elle me lança, me penchai vers l'allumette qu'elle venait de gratter.

— Ça y est, Chad ?

— Oui.

— Allez le voir.

— Tout de suite ?

— Oui. Je commençais à m'inquiéter. Vous avez tardé, mais tout le reste a marché comme vous l'aviez dit.

Une bouffée de soulagement triomphant me parcourut.

— Voilà. Je suis prêt.

Elle roula l'un sur l'autre la serviette, l'éponge, la salopette et ma casquette et les enfouit dans le grand tiroir de mon bureau.

— J'arrête.

Elle arrêta la machine parlante. Le silence soudain de la pièce s'entendit plus qu'un roulement de tonnerre.

Je pris mon souffle, puis j'allai à la porte et l'ouvris.

Blakestone était assis dans une causeuse et feuilletait un magazine.

— Je suis navré, Ryan. Je n'avais pas pensé vous faire attendre aussi longtemps.

Il me répondit, avec un sourire sans conviction :

— C'est très bien. Est-ce que vous faites toujours à la maison un travail aussi opiniâtre ?

— J'ai beaucoup à faire, ces temps-ci. Entrez donc.

Comme il entra dans mon cabinet de travail, Eve se glissant au-dehors, traversa le salon, puis gagna le hall.

— Voulez-vous prendre un verre, Ryan ?

— Bah ! j'en prendrai volontiers un second. Miss Dolan s'est déjà occupée de moi.

Il s'assit dans un fauteuil près du bureau.

— J'ai vu votre femme dans sa Rolls en arrivant. Elle conduit trop vite : elle m'a foutu les foies.

— Elle connaît la route par cœur. Elle pourrait la faire à reculons.

— Elle ne marchait pas à reculons, je vous

assure, dit Blakestone, le visage grave. Elle roula à une allure folle.

Voyant que ce sujet ne me plaisait qu'à demi, il y renonça avec un haussement d'épaules, et reprit :

— Quelle jolie maison vous avez !

— Pas mal, hein ? (Je lui donnai un whisky et m'assis à mon bureau.) C'est gentil à vous d'être venu, Ryan !

— J'espère que vous avez quelque chose de gentil pour moi. De quoi s'agit-il ?

— Les Accessoires Byland. Ça vous dit quelque chose ?

— Bien sûr. Ça n'a pas été perdu pour tout le monde. J'en avais moi-même un petit paquet.

— Ça grimpe... Le titre va crever le plafond. Je pensais que vous et moi...

La sonnerie du téléphone retentit, et me fit sursauter.

Je songeai tout de suite à Vestale.

— Je vous demande pardon, fis-je en allongeant la main vers le récepteur. Allô ?

— Mme Hennessey appelle, chuchota la voix d'Eve. Elle demande Vestale. Je lui ai dit qu'elle était partie chez elle, mais elle insiste pour vous parler.

J'avais oublié Mme Hennessey et pendant une seconde mon cœur se mit à battre.

— Passez-la-moi, dis-je en m'efforçant de raffermir ma voix.

Il y eut un petit déclic, puis la voix râpeuse de Mme Hennessey bourdonna à mon oreille.

— M. Winters ?

— Lui-même. Y a-t-il quelque chose pour votre service ?

— J'attends Vestale. Miss Dolan me dit qu'elle est partie depuis une demi-heure. Mais je ne l'ai pas encore vue.

— Elle va arriver d'une minute à l'autre, fis-je, sentant Blakestone tout yeux, tout oreilles. Le mauvais temps doit l'obliger à rouler lentement.

— Son chauffeur n'est donc pas avec elle ?

— Non, c'est elle qui conduit.

— Habituellement il lui faut vingt minutes pour venir. Elle devrait être ici depuis vingt minutes déjà.

— Elle va arriver. Elle a dû partir d'ici un peu en retard. Je suis occupé en ce moment, madame Hennessey. Vous voudrez bien m'excuser.

C'était la pire chose à dire. Je voulais calmer ses craintes et, pour cela, paraître insouciant. Je constatai mon erreur en l'entendant japper :

— Elle a peut-être eu un accident. Elle tenait beaucoup à arriver avant M. Stowenski, et maintenant c'est lui qui est obligé de l'attendre. Cette route est extrêmement dangereuse. Je suis très ennuyée et très inquiète. Je crois qu'il est de mon devoir de prévenir la police.

Mon cœur fit un bond. Je songeai à la salopette trempée dans le tiroir du bureau, à la voiture d'Eve mouillée et couverte de boue dont le radiateur était encore brûlant après la remontée rapide que je venais d'effectuer, à la possibilité de traces de sang sur la route que la pluie aurait — je l'espérais — nettoyées d'ici une heure. Si cette vieille toquée appelait la police avant que je sois prêt à

la recevoir, je pouvais me trouver dans un drôle de pétrin.

— Vous vous montez la tête pour bien peu de chose, répondis-je vertement. Si elle n'est pas là dans vingt minutes, rappelez-moi.

— Et pendant ce temps, elle est peut-être blessée à attendre du secours. (Elle criait si fort que Blakestone pouvait l'entendre.) C'est inouï!

— Bon! Bon! Je vais aller voir si elle est en difficulté, fis-je en essayant de ne pas laisser percer dans ma voix ma fureur et mon exaspération. Rappelez, si elle arrivait avant mon retour. Je suis sûr qu'il n'y a pas lieu de vous inquiéter.

Elle se remit à me raconter combien la route était dangereuse et combien elle était ennuyée, mais je coupai court.

— Vous me rappellerez, dis-je, et je raccrochai.

Blakestone me regardait d'un air inquisiteur. Je sentis une goutte de sueur sillonner mon visage. J'essayai de me maîtriser sans y réussir complètement.

— Cette vieille dinde de Mme Hennessey s'inquiète. Vestale avait rendez-vous avec elle et n'est pas encore arrivée, Mme Hennessey croit qu'elle a eu un accident. De la foutaise, naturellement. Vestale peut avoir changé d'idée en route et être allée au cinéma.

L'expression de Blakestone me surprit. Il avait l'air préoccupé.

— La route est dangereuse, Chad, et je vous l'ai dit, elle conduisait beaucoup trop vite.

— Ah non! Ne vous y mettez pas, vous aussi, je vous en prie. Vestale connaît la route à fond.

Elle ne risque rien. (Je pris une feuille de papier sur laquelle j'avais fait des calculs.) Revenons à notre travail. Regardez donc ces chiffres.

Il prit le papier à contrecœur.

— Vous êtes bien sûr que nous ne ferions pas mieux d'aller voir s'il y a de la casse, Chad ?

— Je parie qu'elle est allée au cinéma. Il pleut comme vache qui pisse.

Il me regarda, pinça les lèvres.

— Ma foi, c'est votre femme.

— Laissez tomber toutes ces histoires, fis-je d'un ton autoritaire, et mettons-nous au travail.

Une fois plongé dans les chiffres, il oublia de se faire de la bile à propos de Vestale. Pendant les vingt minutes qui suivirent nous discutâmes de diverses possibilités de placement dont je n'étais pas sûr et, comme toujours, je trouvai son avis des plus sages.

J'allais lui verser un autre verre, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Je vis à l'expression de son visage qu'il repensait à Vestale et il me regarda intensément.

Je décrochai.

— Ici le lieutenant Leggit. Avez-vous eu des nouvelles de Mme Winters ?

Ma bouche se dessécha soudain. Je me sentis pâlir, aussi me détournai-je pour prendre une cigarette, afin d'empêcher Blakestone d'observer mes traits.

— Je ne sais rien. J'attendais...

— Je suis chez Mme Hennessey, s'écria Leggit, en m'interrompant. Votre femme n'est pas

venue. Elle a quarante minutes de retard. Je monte chez vous.

— Ne prenez pas cette peine. Je vais sortir ma voiture et...

Mais il avait raccroché.

Je dus faire un effort colossal pour garder mon calme.

— Excusez-moi, Ryan, dis-je en me levant. Il faut nous interrompre. Vestale n'est pas arrivée et la police vient ici.

Ses traits se tendirent.

— La police !

— Le lieutenant Leggit. Il faut croire qu'il était à cette réception. (J'allumai une cigarette d'une main qui tremblait.) C'est un copain de Vestale. Je vais sortir ma voiture pour aller jusqu'au bas de la route et voir s'il est arrivé quelque chose. Je suis persuadé que c'est une fausse alerte, mais il vaut mieux se rendre compte de toute façon.

— J'ai ma voiture dehors. Je vais avec vous.

Nous traversâmes le salon ; au moment où nous ouvrions la porte de communication avec le hall d'entrée, Eve apparut.

— Mme Hennessey croit que Mme Winters a peut-être eu un accident, lui dis-je. Le lieutenant Leggit monte ici tout de suite. Je descends la route de la corniche pour voir ce qui a pu se passer.

Eve gardait un visage impassible.

— J'espère qu'il n'y aura rien. Mme Winters conduit admirablement.

— J'y vais, en tout cas.

— Puis-je vous être utile en quelque chose ?

— Vous pourriez ranger dans le cabinet de travail. Vous trouverez des papiers à classer.

Nos regards se rencontrèrent. Elle savait à quoi je faisais allusion. Il fallait cacher les objets qui se trouvaient dans le tiroir du bureau.

Blakestone avait traversé le hall d'entrée et ouvert la porte principale. Il regardait impatiemment dans ma direction.

Je chuchotai encore à Eve :

— Votre voiture. Elle est mouillée. Faites quelque chose.

Puis je lui tournai le dos et rejoignis Blakestone sur le pas de la porte.

— Il pleut à verse, dit-il, en se débattant avec son imperméable. Venez. Cela nous prendra cinq minutes, tout au plus.

Je le suivis dans l'obscurité.

XVI

À la lueur de deux projecteurs montés sur un camion de dépannage et sous une pluie battante, dix policiers et vingt pompiers s'employaient à remonter le corps de Vestale sur la falaise.

Entreprise périlleuse. On descendit trois pompiers accrochés à des élingues. La voiture, prise entre deux énormes rochers, apparaissait, à soixante-dix mètres en contrebas, au flanc de la falaise; et le parcours qu'effectuaient ces hommes était hérissé de dangers; des pierres et de grosses roches menaçaient de s'écrouler au moindre contact.

J'étais affalé, glacé et tremblant, dans la voiture de Blakestone, avec une cigarette qui se consumait entre mes doigts.

Blakestone, assis près de moi, ne disait rien. Il fumait et regardait par la vitre battue de pluie le petit groupe de policiers penchés au-dessus de l'arête de la falaise.

Immédiatement derrière nous, Eve était assise dans sa voiture. Elle avait eu l'intelligence de prendre son auto et de nous suivre, effaçant ainsi

les soupçons qu'aurait pu éveiller la voiture mouillée et couverte de boue.

J'avais grande envie d'aller près d'elle, mais je savais que ce serait dangereux. Je restai donc tranquille pendant cette attente, me remémorant chaque détail des deux heures qui venaient de s'écouler, pour me rassurer à l'idée que je n'avais commis aucune bévue.

Une haute silhouette, aux épaules larges, émergea de la pluie.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, monsieur Winters, dit Leggit en s'appuyant à la voiture et en me tenant sous son regard par la vitre de la portière. Elle est morte. On vient de la trouver.

Je me contraignis à lever les yeux et rencontrai son regard dur et bleu.

— Je ne pensais pas qu'on la retrouverait vivante, dis-je lentement. Je souhaite qu'elle ait eu une mort rapide.

— Ouais. (Je sentis ses yeux plonger comme une vrille au fond des miens.) Vous feriez mieux de rentrer chez vous. Inutile de rester ici. Je m'occuperai de tout.

— Merci, dis-je.

Son regard direct se porta sur Blakestone.

— Qui est ce monsieur ?

— Ryan Blakestone, mon agent de change. J'ai passé la soirée avec lui.

Je me serais mordu la langue, pour avoir dit ça. Je sentais que je faisais une erreur. Il ne fallait pas lui offrir un alibi tant qu'il ne m'en demandait pas.

Il acquiesça et fit un pas en arrière.

— Fort bien, monsieur Winters. Je vous verrai demain matin.

— Je vous attendrai à la maison.

— Voulez-vous que je conduise, Chad ? demanda Blakestone, quand Leggit fut retourné en haut de la falaise.

— Non, non. Ça va bien comme ça.

Je fis faire demi-tour à la voiture, passai près de l'auto d'Eve.

— Nous ne pouvons rien faire, Miss Dolan. Vestale est morte. Je rentre. Vous feriez mieux de venir aussi.

Et j'appuyai sur le démarreur, afin de lui éviter de chercher la réponse qu'il convenait de donner en présence de Blakestone, et roulai jusqu'à la maison en silence.

Blakestone ne voulut pas monter à la maison. Il me dit quelques mots de condoléances, ajouta qu'il s'occuperait des Accessoires Byland et repartit au volant de sa voiture.

J'entrai dans mon cabinet de travail.

Je m'assis. Mes jambes tremblaient et l'impression pénible qui s'était emparée de moi me rendait malade. D'une main molle, je me versai un peu de whisky et l'avalai.

Eve entra et ferma la porte.

— Qu'avez-vous fait de la salopette ? demandai-je.

— Elle sèche dans ma chambre. Je la rapporterai au garage demain matin à la première heure.

— Vous êtes sûre que Hargis et Blakestone

croient que je me trouvais dans le cabinet de travail ?

— Oui. L'impression était si convaincante que je l'ai presque cru moi-même.

— Il vaut mieux que vous disiez à Hargis que Vestale est morte.

— Oui.

Je me levai difficilement. J'avais besoin du réconfort de ses bras.

— Nous sommes libres, Eve. Vous saisissez bien ?

Son visage pâle était dénué de toute expression. Ses yeux bleus étincelèrent derrière ses verres.

— Oui.

J'allai à elle.

— Dans quelques mois nous serons mariés.

— Ne me touchez pas !

Le ton qu'elle employa me fit sursauter, comme si je venais de me cogner à un mur de brique.

— Quoi donc ? Nous sommes en sûreté dans cette pièce. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Nous ne sommes en sécurité nulle part. N'approchez pas. Si le lieutenant Leggit apprenait qu'il y a quelque chose entre nous, il saurait immédiatement que nous sommes complices. (Sa voix n'était guère plus qu'un souffle.) J'en ai fini avec vous, Chad. Vous avez compris. N'approchez pas !

Un frisson me courut le long de la moelle épinière.

— Fini avec moi ? De quoi parlez-vous ? Vous allez m'épouser, oui !

Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Je ne vous épouserai pas à présent, même s'il n'y avait plus d'autre homme que vous sur la terre. J'en ai fini avec vous. Comprenez-vous ce qu'on vous dit ?

— J'ai votre promesse.

— Tant pis pour ma promesse. J'ai trop peur. Si la police connaît nos relations, elle saura que c'est nous... Je quitterai cette maison, dès que je le pourrai, et je ne veux plus jamais vous revoir.

— Vous ne vous en tirerez pas comme cela, dis-je soudain furieux. Rappelez-vous, ce que je vous ai dit. Si vous ne m'épousez pas, je me livrerai et vous avec.

— Eh bien ! faites-le donc ! Vous ne m'aurez pas au bluff, Chad. Je suis peut-être pour autant que vous dans tout cela, mais c'est vous qui l'avez tuée. Allez donc leur dire que c'est vous qui l'avez fait, si vous en avez le cran, mais n'approchez plus de moi.

Elle pivota sur ses talons et sortit.

Pendant une longue minute, je restai là, à contempler la porte, incapable de croire qu'elle pensait vraiment ce qu'elle venait de dire. Pourquoi ce changement subit ? Avait-elle vraiment peur, ou y avait-il derrière son attitude quelque chose que j'ignorais encore ?

Je songeai alors à Larry. Fallait-il voir en lui la cause de ce changement soudain dans l'attitude d'Eve à mon égard ?

Au bout d'un moment, je pensai qu'elle avait peur et qu'avec le temps elle retrouverait son sang-froid.

Je la laisserais tranquille pendant quelques jours, puis j'attendrais mon heure pour avoir avec elle une autre conversation.

Je n'allais pas la perdre.

Je montai lentement à ma chambre et m'y enfermai.

Je ne dormis pas, cette nuit-là.

Couché dans le lit, avec au-dehors le bruit de la pluie et du vent, je songeais à l'horrible façon dont Vestale était morte, je sentais qu'Eve cherchait à m'échapper. De telles pensées eussent suffi à tenir n'importe quel homme éveillé, mais — chose curieuse, — ce n'était pas ce qui m'empêchait de dormir.

J'avais peur. Jamais je n'avais eu aussi peur de ma vie.

Je savais que la police pouvait venir à la maison, m'emmener et m'enfermer dans une cellule jusqu'à ce qu'il soit temps de me griller vif sur la chaise électrique.

Voilà ce qu'on me ferait, si j'avais commis la moindre erreur, mais je n'avais aucun moyen de savoir ou de découvrir ce qui avait pu m'échapper.

Je mourais de peur, à tel point que je ne me souciai même pas d'Eve.

La matinée qui suivit parut interminable. J'étais assis dans mon cabinet de travail, attendant qu'il arrive quelque chose. Leggit avait dit qu'il viendrait me voir, mais il n'avait pas l'air pressé. Un peu après onze heures, je me dis qu'il n'allait

peut-être pas venir et que je pourrais aller faire un tour au bureau.

La maison était d'un calme surprenant. J'avais aperçu Hargis quand il était descendu prendre son petit déjeuner. Il était pâle et semblait avoir vieilli. Il ne regarda pas dans ma direction et je ne lui adressai pas la parole.

Les deux bonnes qui m'avaient servi au petit déjeuner avaient les yeux rougis par les larmes et j'en fus surpris. Il ne me serait pas venu à l'idée que le personnel aimait Vestale au point de déplorer sa mort.

Comme je repoussais mon fauteuil pour me lever, le téléphone sonna.

Je décrochai le récepteur.

— Allô, oui ?

— Chad ? (C'était la voix de Blakestone.) J'ai pensé que je devais vous appeler. Le lieutenant Leggit est venu me voir. Il m'a posé toutes sortes de questions. L'avez-vous vu déjà ?

J'eus froid dans le dos encore une fois.

— Non, pas encore. Quelles questions, Ryan ?

— C'est étrange. On dirait presque qu'il vous soupçonne d'être pour quelque chose dans la mort de votre femme.

J'ouvris et refermai la bouche : aucun son n'en sortit.

— Vous êtes là, Chad ?

Je me dominai. Ma main agrippait si fort le récepteur qu'elle devenait blanche aux articulations.

— Je n'ai pas compris, Ryan. Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Qu'il semble vous soupçonner d'avoir joué un rôle dans la mort de Mme Winters. Je lui ai dit qu'il était fou.

— Qu'est-ce qu'il vous a demandé ?

— Il voulait savoir si vous étiez sorti, entre neuf et dix heures, la nuit dernière. Je lui ai dit que nous avions travaillé ensemble. Il a continué de m'interroger jusqu'à ce que je lui demande où il voulait en venir. Il m'a dit que lorsqu'une femme mourait mystérieusement, le mari était automatiquement le premier suspect.

— Quelle foutaise ! dis-je d'une voix que je voulais rendre assurée. (Heureusement pour moi, il ne pouvait pas voir mon visage.) D'ailleurs Vestale n'est pas morte mystérieusement : elle est tombée du haut de la corniche.

— C'est ce que je lui ai dit. Je lui ai dit aussi que vous dictiez des lettres, au moment de la mort de Vestale. J'ai ajouté que s'il ne me croyait pas, il pouvait demander à Miss Dolan et à Hargis. J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir, Chad. J'ai dans l'idée que ce type ne vous aime guère.

— C'était un copain de Vestale.

— En tout cas, j'ai voulu vous prévenir, Chad. Il cherche à faire des histoires. Je lui ai dit que Mme Winters conduisait trop vite. L'accident a dû avoir lieu quelques secondes après que je l'avais croisée. J'ai mauvaise conscience : j'aurais dû...

— Vous ne pouviez rien faire... Eh bien ! merci de m'avoir appelé, Ryan. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Vous et moi savons bien que je ne

suis pour rien dans la mort de Vestale. Il va probablement abandonner son idée, après vous avoir vu.

— Je l'espère. Comptez sur moi, je n'hésiterai pas à accourir, si vous avez besoin de moi.

Je le remerciai et raccrochai.

Je me levai, allai à la fenêtre et contemplai le jardin.

J'attendais que quelque chose se passât. Désormais j'étais comblé. Ainsi Leggit se demandait déjà si j'étais pour quelque chose dans la mort de Vestale. Cela prouvait son intelligence et je fus troublé de penser que je l'avais peut-être sous-estimé. Bah ! il pouvait avoir des soupçons : il allait bientôt se cogner le nez contre un mur. Quand il aurait parlé à Hargis et à Eve, il saurait qu'il ne parviendrait jamais à me mettre le grappin dessus.

Il était alors midi moins vingt.

Je regardai par la fenêtre et aperçus une auto stationnant sur le ciment de l'allée. Le volant était tenu par un flic.

Mon cœur fit un bond.

Leggit était arrivé.

J'attendis.

Au fur et à mesure que les minutes passaient, je reprenais peu à peu mon sang-froid. C'était une affaire de vie ou de mort. Si je ne parvenais pas à dominer mes nerfs, je sombrais. Repoussant mon fauteuil, je m'approchai de la cave à liqueurs, me versai une rasade de whisky et l'avalai d'un

trait. Puis je revins à ma table et disposai quelques papiers devant moi.

Je voulus me mettre au travail, mais j'avais beau lire les mots dactylographiés, ces mots avaient perdu pour moi toute signification. Je gardai les yeux fixés sur la feuille de papier et attendis. Je restai ainsi trois quarts d'heure. Enfin, on frappa un coup à ma porte et Leggit entra.

— Bonjour, lieutenant, dis-je en me levant. Entrez donc. Voulez-vous un verre de whisky ?

J'étais surpris de m'entendre parler d'une voix aussi ferme.

Il me jeta un regard dur, inquisiteur, tout en approchant un fauteuil de mon bureau et s'assit. Le fauteuil craqua, quand il y déposa sa grande carcasse.

— Non, merci.

Je poussai vers lui sur le bureau la boîte de cigarettes, conscient de l'examen que ses yeux me faisaient subir. L'insistance de son regard m'indisposa.

Pourquoi aurais-je peur de ce gros flic à l'esprit lent ? J'étais à la tête d'une fortune de soixante millions de dollars, à présent. Je possédais ce palais pour demeure. J'avais des propriétés dans tout le pays. Seize mois auparavant, je gagnais moins que lui en ce moment. Cela ne prouvait-il pas que j'étais plus malin que lui ?

Je le regardai allumer sa cigarette, puis j'allumai la mienne.

— Avez-vous découvert comment cet accident a pu se produire, lieutenant ? demandai-je en fin de compte, car il ne semblait pas décidé à parler.

— Un éclatement de pneu.

— C'est donc ça !

Je regardai mes mains pour dissimuler la lueur de triomphe qui perçait dans mes yeux.

— Si je comprends bien, vous étiez dans cette pièce entre neuf et dix heures, hier soir, monsieur Winters ?

Je me raidis et levai le regard.

— Mais oui. J'ai dicté des lettres et puis mon agent de change et moi, nous avons travaillé jusqu'à ce que Mme Hennessey téléphone.

— Vous dictiez sur bande magnétique... ?

— Oui, mais quel rapport cela peut-il avoir avec l'accident, lieutenant ? Je ne vous suis pas.

Son regard de pierre se posa sur moi.

— Ce n'est pas un accident.

Mon cœur défaillit, puis se mit à battre à une vitesse folle.

— Pas un accident ? Mais pourtant cela ne fait aucun doute...

Il se pencha vers moi.

— C'est un assassinat, monsieur Winters.

XVII

Le tic-tac de la pendulette de bureau retentit bruyamment dans le silence qui suivit.

Je me lançai la tête la première dans toutes les hypothèses, comme une souris prise au piège. Comment avait-il pu découvrir cela aussi rapidement ? Aurais-je laissé un indice ? Était-il sûr de ma culpabilité ? Avais-je commis une erreur fatale ? Allait-il m'arrêter ?

Sans rien laisser paraître de mon émoi, il me fallait dire tout de suite quelque chose de plausible.

— Un assassinat ? Ah, ça ! Vous n'y pensez pas !

— Elle est morte assassinée.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Je veux m'entretenir avec vous au sujet de votre alibi.

— Mon alibi ? Vous ne vous imaginez pas que je suis pour quelque chose dans la mort de Vestale, non ?

Il écrasa sa cigarette avant de répondre :

— Quand une femme est tuée, le mari devient automatiquement le suspect n° 1.

— Mais c'est ridicule ! dis-je d'un ton que je voulais courroucé. Comment pouvez-vous supposer qu'il y a crime ?

— Avez-vous cet enregistrement ici ?

— Quel enregistrement ? De quoi parlez-vous ?

— Vous avez dicté des lettres entre neuf heures et dix heures hier au soir. Entre neuf et dix, Mme Winters a été tuée. Cet enregistrement constitue votre alibi, n'est-ce pas ? Je veux l'avoir.

— Excusez-moi, mais il contient des lettres d'affaires qui n'ont pas encore été tapées.

— J'en ferai faire une copie que je vous remettrai. Où est-il ?

Après une seconde d'hésitation, je haussai les épaules.

— Vous agissez de façon peu banale. Enfin, si vous y tenez... Il est encore sur la machine.

Il se leva, alla au magnétophone, leva le couvercle et prit la bobine.

— Marquez vos initiales au bout de la bande, me dit-il. Ici.

Je ramassai sur la table un coupe-papier et gravai mes initiales sur le ruban étroit.

Il poussa un grognement et enfouit la bobine dans sa poche.

— Bon. (Il se rassit.) Je présume que Hargis et vous, vous ne vous entendez pas très bien.

— Non. Il ne m'aime pas et je n'en ai rien à foutre. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Il prétend vous avoir vu dans cette pièce à

neuf heures dix puis une seconde fois à neuf heures vingt.

— C'est exact. Il est venu m'apporter du café. Ensuite il m'a annoncé l'arrivée de M. Blakestone. Où voulez-vous en venir ?

— Où je veux en venir ? (Son visage était de marbre.) Vous le savez aussi bien que moi. Vous avez tué votre femme et je veux savoir comment vous vous y êtes pris.

Je demeurai immobile, le regard fixé sur lui. Je me sentais pâlir ; la peur m'agrippait au ventre. Je m'entendis murmurer :

— Je ne l'ai pas tuée.

— Si, vous l'avez fait. J'en mettrais ma main au feu. J'ai su qu'elle allait à la catastrophe, dès l'instant où je l'ai vue avec vous. Je vous connais très bien, Winters, je connais votre réputation d'homme à femmes. Vous n'auriez pas épousé une Vestale Shelley sans argent. Vous n'avez pas réussi à lui soutirer ce que vous vouliez, alors vous l'avez supprimée. Mais comment vous y êtes-vous pris ?

Je parvins à me ressaisir. Il bluffait. Il ne pouvait rien prouver. J'en avais la certitude. Il fallait répondre du tac au tac.

— Si vous en êtes certain, arrêtez-moi ! lui dis-je en me penchant en avant, pour le regarder dans les yeux.

Il étira ses jambes massives, le visage soudain fermé.

— Vous avez pris vos précautions, monsieur Winters, mais pas si bien que ça. Vous l'avez tuée, cela ne fait aucun doute. Mais comment vous

vous êtes trouvé à deux endroits à la fois, voilà l'énigme sur laquelle je me casse le nez. Votre enregistrement me le dira peut-être. Je considérerais Vestale Shelley comme une amie. Elle avait des défauts, elle n'était pas facile à vivre, mais je l'aimais et la plaignais. Elle n'a pas tiré grand plaisir de tout son argent. Elle aurait peut-être bien tout donné contre un peu d'amour. Quoiqu'il en soit, elle était mon amie et l'on ne tue pas mes amis impunément. Vous avez été malin, mais je vous épinglerai, soyez-en sûr.

— Mais vous êtes fou ! répliquai-je en frappant du poing sur la table. Je n'ai pas bougé d'ici de toute la soirée. Demandez à Hargis et à Blakestone. Ils m'ont vu.

— Vous avez déjà fait une faute et vous en ferez une deuxième. Je suis patient ; j'attendrai. En ce moment, vous vous croyez fort, parce que vous vous êtes forgé un alibi irréfutable. Mais quand j'aurai trouvé comment vous vous êtes débrouillé pour être à deux endroits en même temps, je ne donne pas cher de votre peau.

Pour essayer de me détendre, je me laissai aller contre le dossier de mon fauteuil. En admettant qu'il sût que j'avais tué Vestale, qu'est-ce que cela pouvait faire tant qu'il ne pouvait pas le prouver ?

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que je l'ai tuée ? Dites-le moi donc !

— Je vais vous le dire. Vous avez voulu faire croire à un accident. Vous avez attendu votre femme au garage, pour l'assommer. Vous l'avez prise dans la voiture et avez roulé avec elle sur la

route de la falaise jusqu'au tournant le plus dangereux. Vous aviez un pneu éclaté dans le coffre. Vous avez changé la roue. Ensuite vous avez lancé la voiture contre le garde-fou. C'est bien ce que vous avez fait, n'est-ce pas ?

J'étais redevenu maître de moi. Le moindre faux pas pouvait me perdre. Je le regardai fixement :

— Prouvez-le ! Je n'ai pas bougé de cette pièce de toute la soirée.

— Je le prouverai, me répondit-il tranquillement. Vous avez commis une erreur énorme, Winters. La chambre à air éclatée contenait une grosse quantité de sable. Or il n'y a pas de sable à l'endroit où la voiture a atterri. Et il n'y en a pas non plus sur la route de la falaise. D'où vient-il donc ce sable ? Le pneu a dû éclater il y a quelques jours, sur la route d'Eden End, probablement. Vous avez changé la roue et gardé le pneu éclaté dans le coffre, sans remarquer le sable qui s'y était infiltré. En vérifiant la roue, j'ai vu qu'un boulon manquait. Nous l'avons cherché, ce boulon, et nous l'avons trouvé. Il était sur la route de la falaise : ce qui prouve que vous avez changé la roue avant de précipiter la voiture dans le vide. Ça vous va comme ça ?

Je demeurai immobile, les yeux fixés sur lui, malade de peur, mais n'en laissant rien paraître.

— Prouvez-le ! dis-je. Prouvez que c'est moi.

— Vous n'avez pas pu le faire seul. Vous avez manigancé quelque chose avec le magnétophone. Il se peut qu'Eve Dolan vous ait aidé. Est-elle

à l'origine de tout cela ? Est-ce elle qui vous a poussé à tuer votre femme, Winters ?

Je sentis la sueur perler à mon visage.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Vous êtes fou !

— Pourquoi ? répéta-t-il avec un sourire figé. Vous n'avez donc pas vu le testament de votre femme ? Vous ne savez donc pas que c'est Miss Dolan qui en bénéficie ?

— Quoi ? Vestale m'a dit qu'elle laissait à Miss Dolan cinquante mille dollars. C'est une jolie somme, mais elle n'aurait pas tué pour ça.

— Qui a jamais parlé de cinquante mille dollars ? s'exclama Leggit, sans me quitter du regard. Votre femme lui laisse trente millions et cette maison-ci. Vous ne vous êtes pas si bien défendu que ça, Winters. Vous n'héritez que de trois millions de dollars. Elle a laissé le reste à sa secrétaire, parce qu'elle était laide et mal attifée. Ça vous en bouche un coin, ça ! Je l'ai vu, moi, le testament. Votre femme lègue une partie de sa fortune à ses œuvres. Elle s'appuie sur le fait que vous n'avez jamais voulu accepter d'argent d'elle et s'excuse même de vous laisser quelque chose. Vous êtes pris à votre propre jeu.

Ainsi j'avais tiré les marrons du feu pour Eve. La comédie qu'elle m'avait jouée avec Larry n'avait d'autre but que de me pousser à assassiner Vestale. « Je ne vous épouserai pas, même s'il n'y avait plus d'autre homme que vous sur terre. » Cette phrase prouvait qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne m'avait jamais aimé. Elle avait lu le testament. Elle aimait toujours Larry et elle

allait le reconquérir avec ses trente millions de dollars.

Je sentis la rage se nouer au creux de ma poitrine, mais Leggit m'observait.

— Miss Dolan a bien de la chance, fis-je d'un air détaché. Trois millions me suffisent. De toute façon, vous ne pouvez rien prouver.

— Vous a-t-elle aidé ? demanda-t-il, les yeux fixés sur moi. Avez-vous monté ensemble une mise en scène pour faire croire à Hargis et à Blackstone qu'ils vous voyaient dans la pièce, pendant que vous assassiniez votre femme sur la falaise ?

Je sentis la sueur perler à mon front. Il était trop dans le vrai pour ma sécurité.

— Montez donc vos histoires à dormir debout ! Je n'ai pas tué Vestale. J'étais ici toute la soirée et j'ai des témoins pour le prouver.

Il se leva lentement.

— Votre alibi ne tiendra pas, je vais le démolir. Il y a une faille quelque part et je la trouverai.

Et il sortit de la pièce en claquant la porte.

J'allai d'un pas chancelant à la fenêtre et regardai sa voiture s'éloigner.

Un peu plus tard je pris ma voiture pour aller à Eden End où je pouvais être seul. Je m'arrêtai près des dunes de sable, allumai une cigarette et me mis à réfléchir. J'étais très abattu. Je savais que tout dépendait maintenant de mon alibi et qu'il était irréfutable, sinon Leggit n'aurait pas hésité à m'arrêter.

Assis au soleil, je le repassai dans ma tête, pour

essayer d'y trouver un défaut, mais je n'en vis point.

Mes craintes battirent en retraite.

Leggit bluffait. Il voulait ébranler mes nerfs. Sa tactique ne le mènerait pas loin. Une fois rassuré de ce côté, mon esprit se tourna vers Eve.

Je savais maintenant qu'elle m'avait leurré en me faisant croire qu'elle m'aimait. Elle m'avait encouragé à tuer Vestale en me promettant de m'épouser ensuite. Elle était au courant des dispositions testamentaires de Vestale et jouait sur le fait que je n'aurais pas le culot de la dénoncer et de me livrer par la même occasion. En cela, elle avait vu juste. Elle pouvait s'en tirer avec les travaux forcés à perpétuité, mais moi je ne me faisais aucune illusion sur ce qui m'arriverait.

J'eus soudain envie de refermer mes mains autour de son joli cou blanc.

Dans un jour ou deux, elle quitterait Cliffside. Elle pouvait disparaître, sans que je parvienne jamais à la retrouver. Cela n'arriverait pas. Il me fallait agir avant qu'elle n'eût le temps de se volatiliser.

Je la ferais surveiller. Je connaissais un petit type qui faisait des travaux confidentiels pour la banque et qui pourrait s'en charger. Je revins à Little Eden et me rendis à son bureau, dans une petite rue près de Roosevelt Boulevard.

C'était un nabot d'une cinquantaine d'années, avec une moustache aux poils épars, des allures de croquemort et un énorme front qui lui donnait l'apparence d'un gnome. Il répondait au nom de Joshua Morgan.

Il parut ravi de me voir.

— J'ai un boulot pour vous, lui dis-je en m'asseyant près de son bureau. Je veux faire surveiller une femme. Peu m'importe le nombre d'agents dont vous aurez besoin. Surveillez-la jour et nuit. Pouvez-vous vous en charger ?

— Certainement, monsieur Winters. (Ses yeux gris bordés de rose me regardaient curieusement.) Qui est cette dame ?

— Elle s'appelle Eve Dolan. En ce moment elle vit chez moi à Cliffside, mais je m'attends à ce qu'elle quitte mon domicile dans les vingt-quatre heures. Elle est brune, porte des lunettes et a l'air très effacé. Vos hommes ne peuvent pas la manquer. Les domestiques mis à part, c'est la seule femme qui reste dans la maison.

Tout en hochant la tête, il gribouilla sur un bout de papier.

— Faut-il commencer immédiatement ?

— Oui, précisément. Si vous la perdez, Morgan, vous ne me reverrez jamais plus. Si vous faites bien votre boulot, vous aurez mille dollars. Ça vous va ?

— Ne craignez rien, monsieur Winters. Nous ne la laisserons pas échapper.

— Et qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elle est suivie. C'est très important.

Je revins à Cliffside.

Hargis était dans le hall.

Je ne voulais pas lui laisser l'occasion de me rendre son tablier.

— Je prends de nouvelles dispositions, lui dis-

je. Vous pourrez vous en aller quand vous voudrez. Le plus tôt sera le mieux.

— Je pars ce soir, me dit-il en se redressant.

Je lui souris ironiquement.

— Parfait. Y a-t-il d'autres domestiques qui quittent la maison ?

— Tous, me dit-il brièvement, en commençant à s'éloigner.

Je n'avais pas compté là-dessus. Une fureur violente et soudaine m'envahit.

— Qu'ils laissent leurs adresses et vous, la vôtre. Le lieutenant Leggit peut avoir besoin de vous. Miss Dolan vous réglera. Elle est ici ?

— Non, monsieur. Elle ne rentrera qu'après six heures, m'a-t-elle dit.

Je me vis tout à coup coinçant Eve dans cette grande maison, sans personne pour lui venir à l'aide. Une rage froide s'empara de moi, à la pensée de ce que je lui ferais.

— Dans ce cas, je vais vous payer tout de suite. Arrangez-vous pour être tous partis d'ici une heure.

Il me regarda fixement.

— Entendu.

— Que tout le monde vienne à mon cabinet de travail dans un quart d'heure.

Ce n'est que lorsqu'ils eurent défilé devant mon bureau que je me rendis compte du nombre important de domestiques dont Vestale utilisait les services. Il y en avait trente, y compris cinq jardiniers chinois.

Petite cérémonie plutôt gênante. J'avais trouvé sur son bureau le livre de gages d'Eve et je remis

à chacun deux semaines de salaire. Ils défilèrent devant mon bureau, ramassèrent leur argent et sortirent. Pas un ne me regarda en face, pas un ne dit mot.

Hargis passa le dernier.

En prenant les billets que je poussai sur le bureau devant lui, il me dit à voix basse :

— Je crois et j'espère que vous souffrirez pour ce que vous avez fait à Miss Vestale, monsieur. Je suis sûr que si elle n'avait jamais jeté les yeux sur vous, elle serait encore en vie aujourd'hui.

Je le regardai.

Et dire que c'était son témoignage qui allait me sauver de la chaise électrique ! Je vis le comique de la situation et ricanai.

— Allez-vous-en, vieux fou, si vous ne voulez pas que je vous foute dehors.

Il traversa la pièce avec la dignité d'un archevêque et n'omit même pas de refermer la porte tranquillement derrière lui.

Je regardai la pendulette ; elle marquait cinq heures moins vingt. À cinq heures et demie, le personnel partit en bande, comme un seul homme.

Cinq d'entre eux avaient des voitures. Ils s'y empilèrent avec leurs valises et, à trente-cinq, il n'y avait plus personne.

La grande maison parut soudain morte. Je n'entendis plus que le tic-tac affairé de ma pendule de bureau et les battements lourds de mon cœur.

Immobile, dissimulé derrière les rideaux de la fenêtre, je contemplai l'allée longue, bien tenue, et attendis Eve.

XVIII

Le soir tombait quand je vis le petit coupé d'Eve remonter l'allée. J'étais resté assis près de la fenêtre pendant trois heures à guetter sa venue avec une fureur sans cesse grandissante.

Je me rendais compte à présent que c'était elle qui avait semé en mon esprit l'idée du crime. Quand je lui avais dit que lorsque l'argent nous reviendrait, nous serions peut-être trop vieux pour en profiter, elle m'avait répondu : « Il y a la Providence. »

Je m'écartai un peu de la fenêtre, la vis quitter le garage, gravir allégrement les marches de la terrasse et s'avancer jusqu'à la porte d'entrée.

Je passai sans bruit dans le salon et me dissimulai derrière le dossier d'une bergère.

Je l'entendis entrer dans la maison, traverser le hall.

Elle pénétra dans le salon, regarda autour d'elle, virevolta et s'engagea dans l'escalier.

J'attendis qu'elle fût arrivée au couloir du premier étage ; alors, je gagnai subrepticement le

hall, donnai un tour de clé à la porte d'entrée et mis la clé dans ma poche.

Au bout d'un instant, une sonnerie lointaine se fit entendre quelque part du côté de l'office.

Eve était chez elle à présent. Elle sonnait ses domestiques pour leur donner ses ordres.

Je montai silencieusement l'escalier, la main sur la rampe ; l'épaisseur du tapis étouffait le bruit de mes pas.

Arrivé au palier, j'entendis de nouveau la sonnerie.

La maîtresse de la maison pouvait se permettre de montrer son impatience. Jamais aucun domestique n'avait fait attendre Vestale. Il en serait de même pour Eve.

Je me glissai dans ma chambre, laissant la porte entrouverte.

La sonnerie retentit encore, longue et persistante, cette fois.

J'entendis une porte s'ouvrir. Eve sortait de sa chambre. Je la vis suivre le couloir et venir se pencher au-dessus de la rampe de l'escalier. La stupeur et le courroux se lisaient sur son visage. Elle avait retiré ses lunettes et les tenait à la main.

Courbée sur la balustrade, elle scrutait du regard le vaste hall, l'oreille aux aguets.

Aucun autre bruit ne parvint à nos oreilles que le tic-tac de l'horloge du grand-père.

Sortant de son immobilité, elle alla au téléphone du couloir, composa un numéro et écouta longuement l'appel auquel nul ne répondait.

Elle remit finalement le récepteur en place et descendit vivement l'escalier.

Je m'avançai doucement jusqu'à la balustrade, pour regarder en bas.

Au milieu du hall, l'oreille tendue, elle criait d'une voix stridente :

— Hargis !

Elle attendit un moment, entra dans le bureau de Vestale, sans en refermer la porte et refit un appel téléphonique, tandis que je descendais, sans bruit.

Arrivé à la dernière marche, je l'entendis reposer brutalement le récepteur sur son support.

Je me dissimulai derrière une armure en la voyant revenir dans le hall.

Je la sentais angoissée, et, pour un peu, j'aurais entendu son cœur battre à grands coups.

Elle parcourait des yeux le grand hall plongé dans la pénombre, tendue, comme quelqu'un qui vient d'entendre un bruit furtif et qui a peur.

Tout en l'observant, je savourai son épouvante. Je n'étais nullement pressé. J'avais toute la nuit devant moi.

— Il y a quelqu'un ici ? demanda-t-elle en haussant le ton, d'une voix qui tremblait un peu. Hargis ! Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Seul le battement régulier de l'horloge troubla le silence pesant qui suivit.

— Ils ne peuvent pas être tous partis... se dit-elle à elle-même, à mi-voix, en regardant avec inquiétude par-dessus son épaule.

Elle avança de quelques pas vers la porte d'entrée, saisit le gros loquet de bronze, tira de toutes

ses forces, mais la porte, fermée à clé par moi, ne céda pas.

Je sortis silencieusement de derrière l'armure, tandis qu'elle cognait au panneau.

— Elle est fermée à clé, fis-je doucement.

Elle s'appuya à la lourde porte, le regard rivé sur moi, les yeux bleus écarquillés, la main devant la bouche.

— Vous semblez peu rassurée, dis-je. N'auriez-vous pas la conscience tranquille, Eve ?

— Pourquoi me dévisagez-vous ainsi ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Vous ne devinez pas ? On m'a renseigné au sujet du testament.

Elle accusa le coup.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Où est Hargis ? Voilà un quart d'heure que je sonne Marianne. Où est-elle ?

— Ils sont tous partis. Je les ai réglés. Il n'y a ici que vous et moi, Eve. Nous sommes seuls, tous les deux.

Elle étouffa un cri, puis, se détachant de la porte, vint tourner autour de moi, qui ne la quittai pas des yeux.

— Vous avez peur, Eve ?

— Pourquoi aurais-je peur ? Je monte à ma chambre.

— Tout à l'heure. J'ai à vous parler.

— Moi, je n'ai rien à vous dire. Je ne resterai par ici cette nuit. Je dois partir ce soir même.

— Je ne crois pas que vous en aurez le loisir, Eve.

Je fis soudain quelques pas, lui coupant la retraite du côté de l'escalier.

— J'oubliais de vous féliciter. Ça ne doit pas être désagréable d'avoir à sa disposition une maison aussi vaste que celle-ci et trente millions de dollars.

— Si elle m'a fait hériter, ce n'est pas ma faute. Je n'y puis rien.

— Qui a eu l'idée de me faire tuer Vestale ? Larry et vous, ou vous seule ?

— C'était votre idée, vous le savez bien.

— Je n'en suis pas si sûr. Je comprends maintenant pourquoi vous ne voulez pas m'épouser. Larry va faire des pieds et des mains pour vous ravoïr, avec l'argent que vous aurez à dépenser.

Elle se raidit, le visage durci :

— J'en ai assez ! Je monte faire mes valises.

Je lui souris.

— Leggit sait ce que vous et moi nous avons fait. Il m'a raconté très exactement comment nous nous y sommes pris.

Elle devint livide.

— Vous mentez !

— Je le voudrais bien. Malheureusement il est plus intelligent que je ne l'imaginai. Il a trouvé du sable dans la chambre à air éclatée. Or il n'y en a ni là où la voiture est tombée, ni sur la route de la corniche. Il en a conclu qu'il y avait eu crime. Il vous soupçonne plus que moi, car vous, vous avez un motif. Il m'a demandé si c'était vous qui m'aviez poussé à assassiner Vestale. Vous voyez combien il frôle de près la vérité.

— Qu'avez-vous répondu ? demanda-t-elle, en reculant d'un pas.

— Je lui ai dit d'apporter des preuves. Je ne crois pas qu'il le puisse. Mais s'il le faisait, vous seriez bonne, vous aussi, pour la chaise électrique.

— Vous cherchez à m'effrayer. Je ne vous crois pas.

— Vous savez bien que s'il démolit notre alibi, on nous arrêtera.

— Il ne peut rien prouver.

— Je l'espère. Avez-vous porté la bonne nouvelle à Larry ? Est-ce avec lui que vous avez passé l'après-midi ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Sans doute l'aimez-vous toujours. Vous l'amèneriez ici, vivre avec vous. Connaît-il notre crime ?

— Laissez-moi tranquille ! dit-elle en reculant.

— Voulez-vous connaître le fond de ma pensée, Eve ? Je me demande ce que je risque à vous tuer. Car j'ai l'intention de vous tuer. Je veux nouer mes mains autour de votre jolie gorge et chasser à tout jamais de votre bouche le mensonge, la tricherie et la trahison.

— Vous dites n'importe quoi.

— Si je n'avais pas conçu le projet de vous épouser et si vous n'aviez pas entretenu mon espoir, je n'aurais pas tué Vestale. Vous m'avez mené en bateau. Ne croyez pas que vous allez vous en tirer comme ça !

Elle se lança dans l'escalier. Je la rattrapai par l'épaule, mais elle me glissa des mains et fila comme une flèche dans le bureau de Vestale.

Elle se tenait déjà derrière la table, quand je pénétrai dans la pièce et nous nous mesurâmes du regard.

— Allez-vous-en ! me dit-elle d'une voix blanche. Êtes-vous devenu fou ?

Je ricanai :

— Je vais vous apprendre à ne pas tricher. Vous allez recevoir une correction qui va vous mettre à vif la peau du dos.

Comme j'approchai, elle ouvrit brusquement un tiroir et, en arrivant près d'elle, je vis un revolver dans sa main. Cela coupa mon élan aussi sûrement que si j'étais rentré dans un mur.

— Approchez donc pour la correction ! me dit-elle doucement, le doigt sur la gâchette, en braquant la gueule du 38 sur ma poitrine.

Nos yeux se croisèrent et je fus scandalisé par la haine et le mépris que je lus dans son regard.

— Vous voilà moins brave à présent, dit-elle. Me croyez-vous folle au point de revenir ici, sans avoir de quoi me défendre ? Si vous approchez, je vous tue.

Je reculai.

— Oui, Chad, je vous ai dupé. Je savais qu'elle m'avait fait son héritière. J'ai couru ma chance avec vous. Pourquoi aurais-je attendu sa mort pendant des années, du moment que vous étiez là et que vous pouviez la tuer ?

Elle se pencha en avant.

— Quant à vous épouser ? Je vous déteste. Je vous ai détesté tout au long de notre soi-disant aventure amoureuse. J'ai ce que j'ai voulu et j'ai payé pour l'avoir. Maintenant, allez-vous-en ! Et

ne vous approchez plus de moi. Vous indiquerez à M. Howe où je peux vous envoyer vos affaires personnelles. Je ne veux rien garder ici qui puisse me faire souvenir de vous. Allez-vous-en !

— Vous me paierez ça ! répliquai-je dans une explosion de colère. À la première occasion, je vous le revaudrai. Vous n'y couperez pas !

— Sortez !

Je me rendis dans le hall, pris la clé dans ma poche et ouvris la porte. Avant de sortir, je regardai par-dessus mon épaule.

Debout sur le seuil du bureau, l'œil vif, elle tenait le revolver braqué sur moi.

— Bonsoir, Eve. Vous ne serez pas seule ici cette nuit. Le fantôme de Vestale vous tiendra compagnie.

Et je m'enfonçai dans la nuit.

Il était onze heures et demie. Le bar de Jack regorgeait de monde. Je jouai des coudes, pour m'approcher du bar, afin de commander mon quatrième whisky.

Je n'avais nulle part où aller, rien à faire. Aussi avais-je décidé de me saouler.

— Hello ! Chad chéri... !

Je me retournai et vis Glorie qui me souriait.

Je la contemplai un moment sans rien dire. Il y avait bientôt six mois que je ne l'avais vue. Je l'avais oubliée. J'avais passé avec elle la nuit d'avant mon mariage et lui avais dit que je la reverrais à mon retour d'Italie. Et puis, Eve avait accaparé mon esprit.

— Ah ! ça... Glorie...

Elle glissa amicalement sa main dans la mienne et la serra très fort.

— Tu n'es pas content de me revoir ?

— Je suis ravi. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je voudrais bien le savoir, dit-elle en faisant la moue. J'avais rendez-vous ici avec un beau garçon. Tirons-nous et allons bavarder ailleurs.

Il fallut s'escrimer pour gagner la porte.

— Ma voiture est dehors. Où allons-nous ?

— Chez moi.

Un petit vieux l'avait installée dans ses meubles, dans une rue contiguë au Roosevelt Boulevard. L'appartement était composé d'une chambre à coucher et d'un grand salon.

Lorsqu'elle se dévêtit, elle m'apparut dans une combinaison jaune citron qui lui allait à ravir et je me demandai comment j'avais pu l'oublier. J'entourai sa taille de mes bras et la serrai contre moi.

— Comme le temps a passé, Glorie... une éternité...

— Ça t'a paru si long que ça ? Ça a été aussi dur que tu le pensais ?

— Pire. Tu sais qu'elle est morte.

— Oui, je l'ai appris par les journaux. (Elle se pressa contre moi.) Alors, maintenant, tu as son argent, Chad ?

— Une partie. Elle en a donné beaucoup au-dehors. Mais ne parlons pas de ça. Retire ta chemise. Nous avons mieux à faire que de parler.

Je fis tomber les épaulettes de la chemise et l'empoignai.

Elle protesta :

— Chad chéri. Nous avons toute la nuit. Je ne t'ai jamais vu aussi impatient.

— J'ai appris à connaître la valeur du temps. Tu n'as pas idée, Glorie, comme il s'échappe vite.

Je la pris dans mes bras et la portai sur le lit, où elle resta allongée, les yeux brillants.

— Je t'aime ainsi, Chad. Autrefois, tu n'étais pas aussi pressé. Qu'est-ce qui se passe ?

— La ferme ! Et ne bouge plus, lui dis-je.

Ce n'est qu'en prenant le petit déjeuner le lendemain matin que Glorie lâcha sa bombe.

Je constatai que la lumière du jour accusait ses défauts plus que je ne l'avais jamais remarqué et j'en conclus qu'elle vieillissait : la vie dure qu'elle menait, toujours sur la brèche, les veillées tardives, la boisson, l'amour qu'elle faisait avec générosité et enthousiasme, commençaient à laisser des traces sur son visage.

— Chad chéri, serais-tu amoureux de quelqu'un ? me demanda-t-elle soudain.

Je continuai de manger les œufs brouillés qu'elle avait placés devant moi, mais ne la regardai pas.

— Ne sois pas curieuse, Glorie.

— J'ai simplement pensé que tu aimerais en parler. Tu sais, moi, je m'en fous. Il y a longtemps que j'ai renoncé à devenir une honnête femme. Tu peux me parler d'elle, si tu en as envie.

Je repoussai mon plat et me tournai légèrement, de façon à avoir la fenêtre de dos.

— C'était la secrétaire de Vestale. Ça a carburé sérieusement, tant que ça a duré. Maintenant, c'est fini.

— Pauvre Chad !

Je levai la tête.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Ça ne t'était encore jamais arrivé. C'est toujours toi qui avais laissé tomber jusqu'à présent. C'est dur.

— Adieu les regrets et finis ton café.

Elle vida sa tasse de café et alla s'allonger sur le divan.

— Elle était jolie ?

— Elle était belle, pas jolie. Elle avait quelque chose d'unique. Je ne peux pas expliquer.

— Moi, je n'aimais pas sa voix. Elle était dure.

— Dure, oui. (Je me mis à aller et venir dans la pièce. Soudain, je sentis en moi comme un déclic ; un rapprochement subit se fit dans mon esprit et je m'arrêtai pour la regarder.) Quand donc as-tu entendu sa voix ?

— Au téléphone. Quand mon vieux ma ramené de Miami, je me suis demandé ce que tu devenais et je t'ai téléphoné.

— Tu m'as téléphoné ? Elle ne me l'a pas dit. Glorie haussa ses élégantes épaules.

— Je ne lui en veux pas.

— Tu lui as donné ton nom ?

— Elle ne m'en a pas laissé le temps. Elle m'a dit que tu étais sorti et elle a raccroché aussitôt. Mais elle mentait : je t'ai entendu dicter une lettre.

Mon sang se glaça dans les veines.

— Quoi ? Dicter une lettre ?

Elle me regarda, les yeux écarquillés.

— Chad ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi te mets-tu dans un état pareil ?

J'allai m'asseoir sur le divan, auprès d'elle.

— Quand as-tu téléphoné ?

— Il y a quelques jours.

— Mais exactement quand ?

Elle prit peur.

— Jamais je ne t'aurais téléphoné, si j'avais su que ça te contrariait à ce point-là, Chad !

Je la pris aux épaules et la secouai.

— Vas-tu répondre à ma question, nom de Dieu ! criai-je. Quand as-tu téléphoné ?

— Avant-hier soir, dit-elle terrorisée.

La nuit où j'avais tué Vestale !

— À quelle heure ?

— Vers neuf heures.

— À quelle heure exactement ?

— Neuf heures vingt.

— Qui a répondu au téléphone ?

— Elle... la fille que tu...

— Qu'a-t-elle dit ?

— J'ai demandé à te parler. Elle m'a répondu que tu étais sorti. Mais je t'entendais dicter une lettre d'affaires. Tu parlais de Ciments de Conway. Je ne voulais pas te déranger, alors j'ai raccroché.

Je la lâchai. Je me sentais si mal que je crus m'évanouir.

— Chad chéri !

— Ta gueule !

Elle glissa du divan, courut à la cave à liqueurs.

Elle avait ça pour elle : elle savait réagir dans les cas désespérés. Le whisky qu'elle me mit dans la main aurait réveillé un mort.

Je l'avalai comme un verre d'eau. Si elle n'avait pas retiré le verre de ma main qui tremblait, je l'aurais laissé tomber.

— Chéri ! Tu me fais peur. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi fais-tu cette tête-là ?

— Pendant que je parlais, elle t'a dit que j'étais sorti ?

— Oui. Elle paraissait énervée. Sa voix frémissait d'impatience.

Je me levai :

— Parfait ! Laisse-moi tranquille un instant. Il faut que je réfléchisse.

Elle se rassit sur le divan, me regardant, terrifiée. Mais je ne pouvais pas réfléchir. Je tremblais de la tête aux pieds. Au moment où je m'y attendais le moins, bing ! Mon alibi était par terre.

— Qu'est-ce que j'ai fait, Chad ?

Je m'avançai sur elle, hurlant :

— Ce que tu as fait, idiot ! Tu as bousillé mon avenir !

Et, fermant le poing, je cognai en plein dans cette figure stupide, fatiguée, dégénérée. Elle tomba du divan à la renverse sur le tapis.

Je ne lui jetai pas un regard. Je ne pris même pas mon chapeau. J'ouvris brutalement la porte du palier et descendis l'escalier comme si j'avais eu tous les démons de l'enfer à mes trousses.

XIX

La grosse horloge de l'hôtel de ville sonnait neuf heures et demie. Le Roosevelt Boulevard était noir de monde. Je me perdis dans la foule avec l'aisance d'un homme nu qui se dissimule sous une couverture.

Mes yeux étaient partout à la fois. La police devait déjà me rechercher. J'avais laissé la Cadillac dans un box de l'immeuble de Glorie. La peinture de la carrosserie, marron et blanche, constituait une cible trop voyante pour les flics lancés à ma poursuite.

Je fis un saut jusqu'au drugstore du coin et m'achetai une paire de lunettes de soleil vert foncé. Cet affublement laissait à désirer, mais il me donnait une petite impression de sécurité. Je regrettais à présent d'être parti de chez Glorie en coup de vent sans mon chapeau.

Je traversai la boutique jusqu'à la rangée de cabines téléphoniques et appelai Joshua Morgan.

— Ici, Chad Winters, dis-je. Où est-elle à présent ?

— Ne quittez pas, monsieur Winters, je vais voir, me dit la voix flûtée de Morgan.

Appuyé à la cloison de la cabine, je surveillais l'entrée du drugstore, le cœur battant, la bouche sèche.

— Voici, monsieur Winters. Elle a quitté Cliffside hier soir, peu de temps après vous, avec une valise assez volumineuse. Elle demeure à présent à l'hôtel Palm Beach.

— Elle y est en ce moment ?

— Oui. On lui a monté son petit déjeuner tout à l'heure.

— Son numéro de chambre ?

— 159, au premier étage, sur la façade.

— Merci. Continuez de la surveiller.

— Certainement, monsieur Winters.

Ayant raccroché, j'allumai une cigarette, mis les lunettes de soleil, ressortis dans la rue et hélai un taxi.

— À l'hôtel Palm Beach !

L'hôtel donnait sur la mer. C'était le meilleur établissement et le plus cher de toute la région.

J'arrêtai mon taxi à cinquante mètres de l'entrée où portiers et bagagistes s'affairaient autour des voyageurs, à leur procurer des voitures, recevoir des pourboires, leur passer leurs bagages ; tous étaient trop occupés pour remarquer ma venue.

La même animation régnait dans le grand hall. Je montai l'escalier, sans attirer l'attention de qui que ce fût.

Arrivé au palier, je trouvai sans difficulté la chambre 159 et frappai.

— Qui est là ? demanda Eve.

— Un télégramme, Miss Dolan, fis-je.

J'entendis bouger, la porte s'ouvrit. Je poussai de toutes mes forces avec l'épaule.

Je pénétrai dans la chambre et refermai la porte avant qu'Eve n'ait eu le temps de se remettre d'aplomb.

Elle portait une robe d'intérieur de satin blanc. Plus de lunettes, plus de chignon. Je ne l'avais jamais vue aussi jolie.

Comme elle allait crier, je l'arrêtai d'un ton sec :

— Il fallait que je vous voie, Eve. Notre alibi est par terre.

Elle recula, en portant les mains à son cou.

— Vous mentez ! Allez-vous-en, si vous ne voulez pas que je vous fasse jeter dehors.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'on avait téléphoné, la fameuse nuit ?

— J'ai oublié. Mais qu'est-ce que ça peut faire ?

— Comment avez-vous pu oublier ? Vous lui avez parlé. Vous avez dit que j'étais sorti.

— Il fallait bien que je dise quelque chose.

— Blakestone a dû entendre la sonnerie du téléphone. Hargis aussi, peut-être. Que faisiez-vous quand le téléphone a sonné ?

Elle me regarda attentivement.

— Je venais de dire à Blakestone que vous n'en aviez plus pour longtemps, je rentrais dans le cabinet de travail. C'est heureux qu'il n'ait pas sonné plus tôt : cela aurait gâché l'effet de votre phrase à Blakestone.

— Hargis était déjà parti... ?

— Non, pas encore.

— Vous ont-ils entendu dire que j'étais sorti ?

— Sûrement. Mais ils pouvaient penser que je répondais ainsi parce que vous ne vouliez pas être dérangé. Je ne vois pas pourquoi vous en faites toute une histoire.

— Vous ne comprenez donc pas que la machine était censée enregistrer ! Si Leggit apprend qu'il y a eu un coup de téléphone, il aura la preuve que le magnétophone repassait une bobine enregistrée auparavant, puisque l'appel téléphonique ne s'y trouvera pas. Il a pris la bobine. Il a dû déjà la passer plusieurs fois, dans l'espoir de trouver quelque chose.

Je crus qu'elle allait s'évanouir. Je la retins. Elle resta quelques secondes appuyée contre moi, puis me repoussa.

— Ne me touchez pas ! (Elle alla s'asseoir sur le lit.) Peut-être qu'il ne trouvera rien.

— Vous ne pouvez pas jouer là-dessus. Je le connais : il trouvera. Pourquoi diable ne m'avez-vous pas parlé de ce coup de téléphone ?

— Il m'est sorti de l'esprit. Je l'ai cru sans importance. Qu'allons-nous faire ?

— Renoncer à l'argent de Vestale, en tout cas.

— Chad ! Ne dites pas ça ! Il doit y avoir une issue.

Je vins m'asseoir près d'elle sur le lit.

— Il faut partir. Aller aussi loin que possible, aussi vite que possible.

— Mais où ? Ils nous trouveront...

— Je connais un endroit où ils risquent de ne

pas nous découvrir. Viendrez-vous avec moi, Eve ?

Elle me regarda, terrifiée.

— Vous voulez m'emmener, après ce que je vous ai dit ?

— C'est l'unique solution. Vos trente millions sont morts. Choisissez à présent qui vous voulez, de Larry ou de moi.

— Où irez-vous ?

— À La Havane et de là en Amérique du Sud. En faisant vite et avec un peu de chance, nous pouvons nous perdre dans la nature en Amérique du Sud. Vous venez avec moi ?

— Oui.

Je la pris dans mes bras.

— Vous en êtes bien sûre ? Il s'agit pour nous de recommencer une vie nouvelle. Nous pouvons tenir le coup en restant ensemble. Vous êtes bien sûre ?

— Oui, Chad.

Je l'attirai à moi et l'embrassai sur la bouche. Je la sentis frémir.

— Habillez-vous vite ! dis-je en la lâchant. Laissez ici toutes vos affaires. Les gens de l'hôtel doivent ignorer votre départ. Je vais ramasser autant d'argent que je pourrai. Allez à la maison ! Ouvrez le coffre et prenez les bijoux. Seuls les diamants sont assurés. Vous laisserez les diamants et vous prendrez le reste. Il doit y avoir dans ce coffre pour un million de dollars de camelote que nous allons emporter. Je vous retrouve là-bas dans trois quarts d'heure. J'irai chercher les billets

d'avion. Leggit ne doit pas encore avoir revu Blackstone. Mais il faut nous dépêcher.

Elle acquiesça, tout en enfilant sa robe.

— Entendu, Chad !

Sur le pas de la porte, je lui dis encore

— Surtout ne vous démontez pas. Nous les gagnerons de vitesse. L'avenir est à nous !

Elle me regardait avec des yeux ronds aussi expressifs que des trous dans une feuille de papier.

— Oui, Chad.

Les yeux sur le qui-vive, je gravis en voiture la route de la corniche.

J'avais loué une vieille Buick à l'un de mes anciens clients de la banque, propriétaire d'un garage. Du fait du délabrement indescriptible de la voiture, je me sentais un peu à l'abri des regards indiscrets des flics.

Il y avait, posée sur le siège arrière, une valise contenant pour environ cent mille dollars de valeurs et d'argent liquide que j'avais été chercher à la banque et dans le coffre-fort de mon bureau. J'avais en poche deux billets d'avion pour La Havane. J'étais prêt à partir. Ces préparatifs m'avaient pris un quart d'heure de plus que je n'avais prévu.

Les grilles de Cliffside étant restées ouvertes, je m'engageai dans l'allée. Je ne vis nulle trace de la voiture d'Eve, mais cela ne signifiait rien : il n'y avait pas lieu pour elle de signaler sa présence à qui que ce fût.

Je laissai la Buick dans un box et montai à pied à la maison.

Je poussai la porte d'entrée, fis quelques pas dans le hall vaste et sombre et m'arrêtai pour écouter. Aucun bruit ne parvint à mon oreille.

J'appelai :

— Eve !

Ma voix retentit dans l'escalier, résonna dans les couloirs silencieux. Pas de réponse.

J'allai au salon, formai sur le cadran du téléphone le numéro de sa chambre, le timbre retentit brusquement, mais personne ne décrocha.

Je revins dans le hall, appelai encore une fois.

Rien.

La colère m'envahit. Une trahison de plus ! Je n'en fus qu'à moitié surpris. Le frémissement qu'elle avait eu lorsque je l'avais embrassée m'avait donné quelques inquiétudes.

Je retournai au salon téléphoner à Morgan.

— Ici Winters. Où est-elle, à présent ?

— Mon gars vient justement de m'appeler, me dit Morgan, Après votre départ du Palm Beach, elle a demandé l'Atlantic Hôtel à Eden End. Mon gars est au mieux avec la téléphoniste du Palm Beach...

— Ça m'est égal. À qui a-t-elle parlé à l'Atlantic ?

— À M. Larry Grainger. Elle lui a donné rendez-vous cet après-midi à deux heures et demie à une cabine de plage.

— A-t-elle dit où ?

— Non. Il paraissait au courant. Mais mon

type ne la quittera pas, monsieur Winters. Nous saurons où elle se trouve.

— Ça va comme ça. Vous pouvez le rappeler, votre type. Miss Dolan ne m'intéresse plus. Qu'il rentre au bureau tout de suite. Vous me ferez savoir ce que je vous dois. Mettons mille dollars, vous les avez bien gagnés.

— Merci, monsieur Winters. J'ai fait de mon mieux. Vous ne voulez pas qu'il continue jusqu'à ce soir...

— Non, non ! Arrêtez la filature immédiatement. Au revoir ! dis-je.

Et je raccrochai.

Ainsi, c'était de nouveau Larry !

Quant à la cabine de plage, ce ne pouvait être que celle de Vestale où nous avions répété et comploté sa mort. Ils allaient se retrouver là et filer : c'est du moins ce qu'elle avait imaginé.

Ma montre marquait midi et demi. J'avais tout le temps. Je repris le téléphone et appelai l'Atlantic Hôtel.

— La réception ? J'ai un message pour M. Grainger. Voulez-vous le prendre ?

— M. Grainger vient de sortir.

— Vous lui transmettez le message : « Larry Grainger : contre-ordre. Rendez-vous à cinq heures et demie, même endroit. Eve. » Vous avez bien entendu ?

L'employé confirma.

— Remettez-le à M. Grainger, dès que vous le verrez. Doit-il rentrer bientôt ?

— D'une minute à l'autre. Il est allé faire mettre sa voiture en état, monsieur.

— Parfait ! dis-je.

Et je raccrochai.

En gagnant la porte, je m'immobilisai, les cheveux dressés sur la tête.

Une voiture de police bleue et blanche montait l'allée. Je la vis par la fenêtre s'arrêter brutalement et Leggit en descendre. Blakestone et Hargis le suivaient, ainsi qu'un flic en uniforme.

Je me glissai dans un recoin sombre, entre le salon et le bureau de Vestale, lorsque la sonnerie de l'entrée retentit.

J'aurais pu m'éclipser sans être vu par la porte de service, mais la curiosité me retint. J'avais besoin de savoir où j'en étais et la situation était trop tendue pour me faire négliger pareille occasion de m'instruire.

Après deux ou trois coups de sonnette, Leggit ouvrit la porte et pénétra dans le hall.

— Voyez s'il y a quelqu'un dans la maison, Johnston, dit-il au flic. Je ne le crois pas, mais assurez-vous-en !

Puis, se tournant vers Blakestone :

— Si vous voulez tous les deux venir avec moi au salon...

Hargis et Blakestone le suivirent dans le salon, tandis que le flic prenait le couloir qui menait à l'office.

J'entendis Blakestone dire :

— Vous n'y pensez pas ! Chad est incapable d'avoir fait une chose pareille. Je l'ai vu tout le temps dans son cabinet de travail.

— Ce n'est pas lui que vous avez vu, monsieur

Blakestone, dit Leggit d'un ton tranchant. C'est son bras sur le fauteuil. Ils ont dû utiliser un veston et peut-être un mannequin.

— Comment voulez-vous me convaincre, dit chaleureusement Blakestone, il m'a parlé...

— Je vous dis que la bande sonore était préparée d'avance. Sinon la sonnerie du téléphone et les réponses de Miss Dolan que vous avez entendues de l'autre pièce s'y trouveraient enregistrées.

Je m'essuyai le visage. Ce flic était formidable. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour y voir clair.

— Il ne se sauvera pas, dites monsieur ? demanda Hargis de sa voix calme. Je n'aimerais pas qu'il échappe à son châtiment, après tout ce qu'il a fait à Mlle Vestale.

— Il ne risque pas de passer au travers, dit Leggit sardonique. Pour l'instant, nous avons perdu sa trace, mais toutes les routes, les aérodromes et les gares sont surveillés. Il n'ira pas loin.

Le flic revint dans le hall, passa tout près de moi pour entrer dans le salon.

— Il n'y a personne à l'office. Faut-il fouiller les étages ?

— Oui. Allez voir ! Je ne crois pas que nous le trouvions, lui, mais peut-être elle. Nous l'avons ratée de dix minutes : il y a une heure qu'elle est partie de l'hôtel. Voyez si elle n'est pas dans sa chambre.

Ils recherchaient Eve, à présent.

Je passai dans le bureau de Vestale et demeu-

rai tapi derrière la porte, le temps, pour le flic, de monter à l'étage.

Le magnétophone de Vestale était posé sur sa table. Je pris l'appareil et sortis par l'office et la porte de derrière.

Arrivé au garage, je plaçai l'appareil sur le siège avant, mis la voiture au point mort et la fis descendre jusqu'à la grille. Je ne mis le moteur en marche que lorsque j'eus la certitude qu'on ne pouvait plus l'entendre de la maison. Alors, j'appuyai à fond sur le champignon, ne ralentissant que pour les virages de la route de la corniche.

Pour rien au monde je n'aurais voulu culbuter dans le vide à ce moment-là. J'avais autre chose à faire auparavant.

J'arrivai à la cabine vers une heure et demie. Je dissimulai la voiture dans le petit bois qui se trouvait derrière.

La porte de la cabine était fermée à clé. Je retournai donc au bois, m'assis, le dos à un arbre, et attendis.

Je n'avais plus peur, n'ayant plus rien à perdre. Tout m'avait filé entre les doigts. La partie était jouée, l'issue m'importait peu.

Il ne me restait qu'à m'occuper d'Eve, puis de moi.

À deux heures trente-cinq, je vis le petit coupé gris sur la route de la plage.

Eve conduisait vite, soucieuse de ne pas faire attendre son amoureux.

Arrivée à la cabine, elle stoppa, manœuvra pour placer sa voiture de façon qu'on ne puisse pas la voir de la route. Elle ouvrit le coffre arrière,

en tira une valise, alla rapidement à la cabine, fit jouer la serrure de la porte et entra.

Je me mis debout.

Le soleil de midi tapait dur et je sentais le sable chaud sous mes pieds.

J'allai sans bruit jusqu'à la cabine et poussai la porte que j'ouvris toute grande.

XX

Vous y voilà, monsieur le district attorney : c'est ici que vous intervenez. Je viens de parler pendant près de deux heures et vous avez à présent un aperçu assez complet des événements qui m'ont amené à tuer ma femme.

Je suis sûr que je ne l'aurais pas tuée, si je n'avais été amoureux d'Eve. Et ne croyez pas que je cherche à m'excuser. Sans Eve, j'aurais pris mon parti de l'existence avec Vestale, je me serais contenté de l'argent dont grâce à elle je disposais. C'est parce qu'il m'a fallu comploter, tirer des plans pour me trouver seul avec Eve que j'ai dû chercher une autre solution.

Je pourrais maintenant vous dire tout simplement que j'ai tué Eve, mais, si je ne l'avais fait, c'est elle qui m'aurait tué. Pour Eve, je me trouvais en état de légitime défense.

Elle m'avait toujours précédé d'une tête. Je n'y coupai pas cette fois encore.

M'avait-elle entendu ? M'avait-elle vu par la fenêtre sortir du taillis ? Toujours est-il qu'elle

m'attendait, adossée au mur du fond, avec, à la main, le 38 automatique.

— Salut, Eve, fis-je.

Et je refermai la porte derrière moi.

Il est curieux de voir à quel point la peur peut enlaidir une femme. Elle avait les yeux cernés, les traits tirés et sa bouche n'était plus qu'une ligne mince et méchante.

— Nous ne pouvons plus partir, lui dis-je, cloué sur place. Nous sommes recherchés par la police.

— Je ne crois plus à vos mensonges, dit-elle d'une voix blanche. Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Je n'avais aucune raison de me fier à vous. Je vous fais surveiller depuis plusieurs jours. Leggit est à la maison qui reconstitue la scène avec Hargis et Blakestone. Il sait tout. Vous pouvez être fière de vous. Si vous vous étiez rappelé ce coup de téléphone, nous serions à La Havane à présent. Maintenant les routes, l'aérodrome et la gare sont surveillés, j'ai entendu Leggit l'annoncer aux autres. Nous ne pourrons pas partir.

Elle me considéra pendant un long moment.

— Vous, peut-être. Mais moi, je partirai.

— Vous pourriez ne pas être reconnue maintenant que vous n'avez plus vos lunettes et votre allure guindée de vieille fille. De plus, ils ne connaissent pas Larry. Je n'y avais pas pensé. Vous avez en effet une chance de passer à travers. Mais parce que vous n'avez pas été honnête avec moi, je ne vous laisserai pas en profiter. Dites-moi, Eve, Larry est-il au courant ?

Elle secoua la tête.

— Je le pensais aussi. Il allait vous échapper. Avec trente millions de dollars, vous pouviez le reprendre. C'est pourquoi vous m'avez incité à tuer Vestale. Maintenant la police est sur vos talons. Ils sont arrivés à votre hôtel dix minutes après votre départ.

En parlant je remarquai qu'elle jetait de temps à autre un coup d'œil par la fenêtre. Il me fallait agir vite : elle allait me tuer. Elle ne pouvait pas s'en sortir autrement. Pensant que Larry arriverait d'une minute à l'autre, elle allait m'abattre. Ensuite elle l'attendrait dehors, monterait dans sa voiture et il ne saurait rien de ce qui s'était passé.

— Tiens, le voilà votre amoureux !

Elle attendait Larry, sinon ce vieux truc n'aurait pas marché. Elle regarda une seconde par la fenêtre, vers la route sablonneuse. Au même moment, je bondis en avant légèrement de côté, et agrippai la main qui tenait le revolver.

Le coup partit. La détonation ébranla les vitres.

Elle m'avait manqué de peu. Je lui arrachai le revolver et le jetai à terre. Un second coup partit quand il toucha le sol.

Elle était plus forte que je ne l'avais imaginé. Elle se dégagea et plongeait pour reprendre l'arme. Je sautai sur elle, lui donnai un grand coup de genou dans le dos et la fis tomber. Nous roulâmes par terre. Comme ses doigts se refermaient autour de la crosse de l'arme, j'attrapai sa main et lui fis lâcher prise.

Elle se retourna et m'envoya son poing dans la

figure. Une lutte farouche s'engagea entre nous. Je voulus la prendre à la gorge, mais elle retint mes poignets avec une force étonnante. J'avais du mal à l'empêcher de se relever.

Elle avait davantage à perdre que moi et le désespoir l'animait d'une fureur méchante. Finalement je sentis sa résistance faiblir sous mon poids. Je clouai son bras droit au sol et mis mon genou dessus. Je fis de même du bras gauche.

Elle se débattait, envoyait des coups de pied, se tortillait. Ce n'était plus une femme, mais un animal éperdu, pris au piège.

Je la saisis à la gorge. Elle ouvrit la bouche pour crier.

Le contact de sa chair tendre sous mes doigts me mit dans un état d'exaltation extraordinaire. Je plongeai le regard dans ses yeux bleus. Elle se savait à deux doigts de la mort. Je ne pus lire en elle aucune supplication : rien que de la haine.

Elle arqua le dos, tenta de se retourner pour me faire lâcher prise. J'enfonçais les pouces dans son larynx. Ses yeux s'ouvrirent tout grands : elle se mit à suffoquer, la bouche ouverte.

J'appuyai davantage et, comme je ne voulais pas la voir mourir, je fermai les yeux.

Eh bien ! vous savez tout, monsieur le district attorney. Voilà toute l'histoire du commencement jusqu'à la fin ou presque.

Je vais vous envoyer ces deux bobines et je vous conseille de ne pas perdre de temps. Il fait terriblement chaud dans cette cabine et Eve est

morte. Enfin, vous n'aurez pas à la chercher bien loin.

Vous me trouverez assez vite, moi aussi. On vous rapportera qu'une voiture a pris feu : c'est là que je serai.

J'avoue que je n'ai pas le courage de prendre le revolver d'Eve et de me tirer une balle dans la tête. Je vais monter dans la Buick jusqu'au garde-fou béant au-dessus de la falaise et faire, après Vestale, le saut de la mort.

Ça ne me fait pas peur. Je tomberai pendant quelques secondes, puis je heurterai quelque chose et, à ce moment-là, tout sera fini.

Qui sait ? Peut-être que Vestale m'attend. Dans ce cas-là, j'aurai gagné, mais je ne le crois pas. J'ai idée que je ne trouverai, après mon atterrissage, que le silence et les ténèbres. Et cela ne me fait pas peur.

Eh bien ! au revoir, monsieur le district attorney et merci de m'avoir accordé tout ce temps.

Je signe pour la dernière fois Chad Winters.

Et souhaitez-moi bonne chance.

Une Ford poussiéreuse et usée suivait avec un cliquetis de ferraille la route du bord de mer, venant d'Eden End.

Chad la vit approcher. Il repoussa sa chaise et se leva. Il prit la clé anglaise sur la table et alla près de la porte de la cabine s'appuyer au mur. Pour attendre.

Le bruit du moteur s'amplifia. Par la fenêtre ouverte, il vit la voiture s'arrêter devant la cabine. Il entendit claquer une portière.

— Tu es là, Eve? cria Larry, en avançant sur le sable chaud en direction de la porte.

Chad attendait. Il serrait si fort la clé anglaise dans sa main droite que ses doigts lui faisaient mal.

La porte fut poussée et Larry entra.

Il ne sut jamais qui l'avait frappé.

La lourde clé lui défonça le sommet du crâne. Il était mort avant d'avoir touché le sol.

Chad restait debout au-dessus de lui, soufflant lourdement. Le choc s'était répercuté dans son bras.

Il savait qu'il n'aurait pas à frapper une seconde fois.

Il remit la clé sur la table et s'agenouilla près du mort. Il le tourna sur le dos et, sans regarder son visage, fit l'inventaire de ses poches. Il en sortit un porte-feuille de cuir souple contenant un permis de conduire, quelques lettres et un billet de vingt dollars. Il trouva aussi un étui à cigarettes, un mouchoir et une pochette d'allumettes qu'il posa sur la table. Puis, avec des mouvements rapides, il déshabilla l'homme et ne lui laissa que son slip, ses chaussettes et ses chaussures.

Il enleva sa chemise de nylon blanc et son pantalon bleu marine et revêtit la chemise à carreaux de Larry, son pantalon de flanelle usé et sa veste de sport.

Puis il passa au mort sa propre chemise et son pantalon, — tâche lente, difficile et macabre. Quand il eut terminé, il transpirait et tremblait. Il regarda sa montre : il allait être six heures. Il lui faudrait attendre trois heures et la nuit noire avant d'exécuter la dernière phase de son projet d'évasion.

Ces trois heures, il n'allait pas les passer dans cette cabine étouffante.

Il chargea Larry sur ses épaules et partit avec lui en trébuchant sur le sable chaud jusqu'à la Buick. Il jeta le cadavre sur le plancher, devant le siège avant.

Ensuite, il revint à la cabine et, avec du papier et de la ficelle qu'il trouva dans un placard, il fit un colis des deux bobines de bande magnétique.

Il adressa le paquet au district attorney John Harrington et marqua dessus « Urgent ».

En jetant un dernier coup d'œil à la cabine, avant de s'en aller, il avisa par terre, contre le mur, la valise d'Eve.

— Nom de Dieu ! J'allais l'oublier, dit-il tout haut.

Il mit la valise sur la table et l'ouvrit. Sur les vêtements d'Eve empilés en hâte, se trouvait le coffret à bijoux de Vestale. Il sourit ironiquement en soulevant le couvercle. Eve n'avait tenu aucun compte de son avertissement. Elle avait emporté les diamants en même temps que les autres bijoux.

Il revint à la Buick, avec la valise et le paquet, et s'assit à l'ombre pour attendre.

Combien de temps se passerait-il avant que Leggit ne découvre que le corps dans la Buick n'était pas le sien ? Il se rappelait la violence avec laquelle Vestale avait été carbonisée. Le corps serait méconnaissable, mais il savait bien que Leggit, avec sa conscience habituelle, ne négligerait aucun contrôle. Les dents de Larry le trahiraient peut-être, mais l'enquête prendrait du temps. Il serait déjà loin, quand ils s'apercevraient que le corps trouvé dans la Buick n'était pas le sien.

Il allait suivre la côte jusqu'au Canada. Du Canada, il pourrait passer en Angleterre. Il avait de l'argent. Avec de l'argent, on achète un passeport ; avec de l'argent on achète tout ce qu'on veut.

Il demeura assis, adossé contre un arbre, à fumer et à réfléchir jusqu'à la tombée de la nuit.

Il allait monter la route de la corniche et précipi-

ter la Buick par-dessus la falaise. Quand il aurait vu la voiture en feu, il reviendrait à la cabine pour y chercher la Ford de Larry et entreprendre son voyage le long de la côte. C'était ennuyeux d'avoir à revenir à la cabine : il avait une heure de marche à pied, peut-être davantage, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Il monta dans la Buick et fit une grimace quand son pied toucha le corps de Larry recroquevillé.

Il conduisait vite, sans utiliser ses phares. Il arriva très rapidement à la montée toute en virages et son cœur se mit à battre en approchant de l'endroit où la voiture de Vestale avait plongé dans l'abîme.

Il aperçut, se détachant de l'ombre, l'ouverture béante dans le garde-fou et s'arrêta.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Il enleva la valise de la voiture, la posa sur le talus herbeux, et mit sur la valise le paquet ainsi que le coffret à bijoux de Vestale.

Puis il remonta dans la Buick, lui fit gravir la bordure de gazon, l'avant pointé vers le trou dans la barrière, et sortit du véhicule en laissant le moteur tourner.

La manœuvre qui restait à faire n'était pas de tout repos. Il fallait, quand on découvrirait la voiture, qu'elle fût en prise, car, s'il trouvait le moteur au point mort, Leggit aurait des doutes. Il comprendrait aisément qu'elle avait été poussée dans le vide et n'y était pas allée de son propre élan.

Chad se pencha vers l'intérieur, en maintenant la portière ouverte avec son épaule. Il débraya à la main, mit en troisième vitesse, appuya sur l'accélé-

rateur pour amener le moteur à la cadence voulue, puis, ramassé sur lui-même, il embraya et se jeta en arrière.

La voiture bondit vers l'abîme. La portière, en battant, heurta violemment l'épaule de Chad. Il roula sur le sol, en lançant ses jambes de côté, afin d'éviter les roues. Il vit disparaître la Buick, mais soudain il ne sentit plus rien sous lui. Il passait par-dessus bord. Il accrocha ses doigts dans l'herbe épaisse, en poussant un cri étranglé. Le reste du corps ayant glissé également, il se retrouva suspendu à bout de bras dans le vide, le cœur battant. Une sueur froide l'envahit.

Il chercha des pieds un appui, mais n'en trouva pas. Il tenta un rétablissement, mais ses bras, déjà soumis à un dur effort, ne trouvèrent pas la force de le hisser au-dessus de l'arête.

Il entendit la Buick tomber et rebondir avec un fracas retentissant, entraînant dans sa chute des rochers et de lourdes pierres et il fut pris d'un frémissement.

L'instant d'après, le ciel s'embrasa d'un reflet rouge orangé : l'auto brûlait.

Ses forces l'abandonnaient. L'esprit en proie à une terreur aveugle, désespérée, il fit un effort surhumain pour tenter un rétablissement. Il avait réussi à s'appuyer du genou contre la falaise, quand il sentit céder lentement la motte de terre à laquelle il s'accrochait. Alors commença sa rapide, sa terrifiante, sa fulgurante descente aux enfers.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE, *nouvelles*, Folio n° 2306.

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1,
Folio Policier n° 461.

EVA, n° 2, Folio Policier n° 463.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3, Folio Policier n° 462.

VIPÈRE AU SEIN, n° 4, Folio Policier n° 525.

LA PETITE VERTU, n° 5.

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6, Folio Policier
n° 526.

AU SON DES FIFRELINS, n° 7.

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8.

IL FAIT CE QU'IL PEUT (Ne tirez pas sur le pianiste), n° 9,
Folio Policier n° 496.

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10, Folio Policier n° 517.

POCHETTE SURPRISE, n° 11, Folio Policier n° 514.

OFFICIEL!, n° 12.

LE DÉMONIAQUE (À tenir au frais), n° 13.

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14.

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15, Folio Policier
n° 491.

DANS LE CIRAGE!, n° 16.

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES, n° 17, Folio Policier n° 490.

GARCES DE FEMMES!, n° 18.

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19.

ET TOC!..., n° 20.
EN GALÈRE!, n° 21.
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22.
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23.
À PIEDS JOINTS, n° 24.
LE ZINC EN OR, n° 25.
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 26.
LE JOKER EN MAIN, n° 27.
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28.
LE VAOUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29.
ON REPIQUE AU JEU, n° 30.
C'EST LE BOUQUET!, n° 31.
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32.
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33.
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34.
QUI VIVRA, RIRA, n° 35.
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36.
C'EST MA TOURNÉE, n° 37.
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38.
DÉLIT DE FUITE, n° 39.
LE DENIER DU COLT, n° 40.
DU GÂTEAU!, n° 41.
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42.
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43.
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44.
UN TUEUR PASSE, n° 45.
PARTIE FINE, n° 46.
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47.

LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48.

C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49.

LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 50.

ÇA IRA MIEUX DEMAIN, n° 51.

COLLECTION FOLIO POLICIER

Dernières parutions

- | | |
|------------------------------------|--|
| 291. Nicholas Blincoe | <i>Acid Queen</i> |
| 292. Robin Cook | <i>Comment vivent les morts</i> |
| 293. Ian Rankin | <i>L'ombre du tueur</i> |
| 294. François Joly | <i>Be-bop à Lola</i> |
| 295. Patrick Raynal | <i>Arrêt d'urgence</i> |
| 296. Craig Smith | <i>Dame qui pique</i> |
| 297. Bernhard Schlink | <i>Un hiver à Mannheim</i> |
| 298. Francisco González
Ledesma | <i>Le dossier Barcelone</i> |
| 299. Didier Daeninckx | <i>12, rue Meckert</i> |
| 300. Dashiell Hammett | <i>Le grand braquage</i> |
| 301. Dan Simmons | <i>Vengeance</i> |
| 302. Michel Steiner | <i>Mainmorte</i> |
| 303. Charles Williams | <i>Une femme là-dessous</i> |
| 304. Marvin Albert | <i>Un démon au paradis</i> |
| 305. Fredric Brown | <i>La belle et la bête</i> |
| 306. Charles Williams | <i>Calme blanc</i> |
| 307. Thierry Crifo | <i>La ballade de Kouski</i> |
| 308. José Giovanni | <i>Le deuxième souffle</i> |
| 309. Jean Amila | <i>La lune d'Omaha</i> |
| 310. Kem Nunn | <i>Surf City</i> |
| 311. Matti Y. Joensuu | <i>Harjunpää et l'homme-oiseau</i> |
| 312. Charles Williams | <i>Fantasia chez les ploucs</i> |
| 313. Larry Beinhart | <i>Reality show</i> |
| 315. Michel Steiner | <i>Petites morts dans un hôpital
psychiatrique de campagne</i> |
| 316. P.J. Wolfson | <i>À nos amours</i> |
| 317. Charles Williams | <i>L'ange du foyer</i> |
| 318. Pierre Rey | <i>L'ombre du paradis</i> |
| 320. Carlene Thompson | <i>Ne ferme pas les yeux</i> |
| 321. Georges Simenon | <i>Les suicidés</i> |
| 322. Alexandre Dumas | <i>En deux temps, trois mouvements</i> |
| 323. Henry Porter | <i>Une vie d'espion</i> |

- | | | |
|------------------------------|---|--------------------------------|
| 324. Dan Simmons | <i>L'épée de Darwin</i> | 364. Joe R. Lansdale |
| 325. Colin Thibert | <i>Noël au balcon</i> | 365. Christopher Moore |
| 326. Russel Greenan | <i>La reine d'Amérique</i> | 366. Jo Nesbø |
| 327. Chuck Palahniuk | <i>Survivant</i> | 367. Jean-Bernard Pouy |
| 328. Jean-Bernard Pouy | <i>Les roubignoles du destin</i> | 368. Arkadi et Gueorgui Vainér |
| 329. Otto Friedrich | <i>Le concasseur</i> | 369. Staffan Westerlund |
| 330. François Muratet | <i>Le Pied-Rouge</i> | 370. Chuck Palahniuk |
| 331. Ridley Pearson | <i>Meurtres à grande vitesse</i> | 371. Dan Simmons |
| 332. Gunnar Staalesen | <i>Le loup dans la bergerie</i> | 372. Charles Williams |
| 333. James Crumley | <i>La contrée finale</i> | 373. Don Winslow |
| 334. Matti Y. Joensuu | <i>Harjunpää et les lois de l'amour</i> | 374. Lalie Walker |
| 335. Sophie Loubière | <i>Dernier parking avant la plage</i> | 375. Didier Daeninckx |
| 336. Alessandro Perissinotto | <i>La chanson de Colombano</i> | 376. Yasmina Khadra |
| 337. Christian Roux | <i>Braquages</i> | 377. Boston Teran |
| 338. Gunnar Staalesen | <i>Pour le meilleur et pour le pire</i> | 378. Giorgio Todde |
| 339. Georges Simenon | <i>Le fils Cardinaud</i> | 379. Patrick Pécherot |
| 340. Tonino Benacquista | <i>Quatre romans noirs</i> | 380. Henri Joseph |
| 341. Richard Matheson | <i>Les seins de glace</i> | 381. Jean-Bernard Pouy |
| 342. Daniel Berkowicz | <i>La dernière peut-être</i> | |
| 343. Georges Simenon | <i>Le blanc à lunettes</i> | |
| 344. Graham Hurley | <i>Disparu en mer</i> | 382. Jean-Patrick Manchette |
| 345. Bernard Mathieu | <i>Zé</i> | 383. Dashiell Hammett |
| 346. Ian Rankin | <i>Le jardin des pendus</i> | 384. Georges Simenon |
| 347. John Farris | <i>Furie</i> | 385. Georges Simenon |
| 348. Carlene Thompson | <i>Depuis que tu es partie</i> | 386. Carlene Thompson |
| 349. Luna Satie | <i>À la recherche de Rita Kemper</i> | 387. John Farris |
| 350. Kem Nunn | <i>La reine de Pomona</i> | 388. Manchette-Bastid |
| 351. Chester Himes | <i>Dare-dare</i> | 389. Graham Hurley |
| 352. Joe R. Lansdale | <i>L'arbre à bouteilles</i> | 390. Thierry Jonquet |
| 353. Peppi Ferrandino | <i>Le respect</i> | 391. George P. Pelecanos |
| 354. Davis Grubb | <i>La nuit du chasseur</i> | |
| 355. Georges Simenon | <i>Les Pitard</i> | 392. Ian Rankin |
| 356. Donald Goines | <i>L'accro</i> | 393. Ken Bruen |
| 357. Colin Bateman | <i>La bicyclette de la violence</i> | 394. Philip McLaren |
| 358. Staffan Westerlund | <i>L'institut de recherches</i> | 395. Eddie Little |
| 359. Matilde Asensi | <i>Iacobus</i> | 396. Jean Amila |
| 360. Henry Porter | <i>Nom de code : Axiom Day</i> | 397. Georges Simenon |
| 361. Colin Thibert | <i>Royal Cambouis</i> | 398. Georges Simenon |
| 362. Gunnar Staalesen | <i>La Belle dort cent ans</i> | 399. Leif Davidsen |
| 363. Don Winslow | <i>À contre-courant du Grand Toboggan</i> | 400. Batya Gour |
| | | 401. Lamaïson-Sophocle |

Bad Chili
Un blues de coyote
L'homme chauve-souris
H4Blues

L'Évangile du bourreau
Chant pour Jenny
Choke
Revanche
La mare aux diams
Au plus bas des Hautes Solitudes
Pour toutes les fois
La route du Rom
La part du mort
Satan dans le désert
L'état des âmes
Tiuräi
Le paradis des dinosaures
La chasse au tatou dans la pampa
argentine
La Princesse du sang
L'introuvable
Touriste de bananes
Les noces de Poitiers
Présumée coupable
Terreur
Laissez bronzer les cadavres !
Coups sur coups
Comedia
Le chien qui vendait des chaus-
sures
La mort dans l'âme
R&B. Le gros coup
Tueur d'aborigènes
Encore un jour au paradis
Jusqu'à plus soif
L'évadé
Les sept minutes
La femme de Bratislava
Meurtre sur la route de Bethléem
Œdipe roi

402. Chantal Pelletier
403. Didier Daeninckx
404. Thierry Jonquet
405. Patrick Pécherot
406. Romain Slocombe
407. Joe R. Lansdale
408. William Lashner
409. Gunnar Staalesen
410. Franz-Olivier Giesbert
411. James Crumley
412. Chuck Palahniuk
413. Christine Adamo
414. James Crumley
415. Cesare Battisti
416. Cesare Battisti
417. Ken Bruen
418. Jo Nesbø
419. Batya Gour
420. Jean-Claude Izzo
421. Douglas Kennedy
422. Franco Mimmi
423. Caryl Férey
424. Carlene Thompson
425. Laurent Martin
426. Georges Simenon
427. Jean Vautrin
428. René Fregni
429. Lalie Walker
430. John Farris
431. Graham Hurley
432. Christopher Moore
433. Dan Simmons
434. Franz Bartelt
435. Reiner Sowa
436. Giorgio Todde
437. Boston Teran
438. Bernhard Schlink
439. Joseph Bialot
440. Martina Cole
441. Thomas Sanchez
- Éros et Thalasso*
Je tue il...
Du passé faisons table rase
Les brouillards de la Butte
Un été japonais
Les marécages
Vice de forme
La femme dans le frigo
L'abatteur
Le dernier baiser
Berceuse
Requiem pour un poisson
Fausse piste
Les habits d'ombre
Buena onda
Delirium tremens
Les cafards
Meurtre au Kibboutz
La trilogie Fabio Montale
Cul-de-sac
Notre agent en Judée
Plutôt crever
Si elle devait mourir
L'ivresse des dieux
Quartier nègre
À bulletins rouges
Lettre à mes tueurs
Portées disparues
Pouvoir
Les anges brisés de Somerstown
Le lézard lubrique de Melancholy Cove
Une balle dans la tête
Le jardin du Bossu
L'ombre de la Napola
La peur et la chair
Discovery Bay
Le nœud gordien
Route Story
Sans visage
American Zazou
442. Georges Simenon
443. Georges Simenon
444. J.-P. Manchette & B.-J. Sussman
445. Gerald Petievich
446. Didier Daeninckx
447. Batya Gour
448. Gunnar Staalesen
449. Matilde Asensi
450. Jo Nesbø
451. Olen Steinhauer
452. Pete Dexter
454. Keith Ablow
455. Batya Gour
456. Adrian McKinty
457. Chuck Palahniuk
458. Bernard Mathieu
459. James Crumley
460. Henry Porter
461. James Hadley Chase
462. James Hadley Chase
463. James Hadley Chase
464. Arkadi et Gueorgui Vaïner
465. Ken Bruen
466. Larry Beinhart
467. Caryl Férey
468. Jim Thompson
469. Jim Thompson
470. Jim Thompson
471. Jim Thompson
472. Lalie Walker
473. Joe R. Lansdale
474. Batya Gour
475. Carlene Thompson
476. Harry Crews
477. Georges Simenon
478. Georges Simenon

Les clients d'Avrenos
La maison des sept jeunes filles

L'homme au boulet rouge
La sentinelle
Nazis dans le métro
Le meurtre du samedi matin
La nuit, tous les loups sont gris
Le salon d'ambre
Rouge-gorge
Cher camarade
Deadwood
Psychopathe
Meurtre à l'université
À l'automne, je serai peut-être
mort
Monstres invisibles
Otelo
Folie douce
Empire State
Pas d'orchidées pour Miss Blam-
dish
La chair de l'orchidée
Eva

38, rue Petrovka
Toxic Blues
Le bibliothécaire
La jambe gauche de Joe Strummer
Deuil dans le coton
Monsieur Zéro
Éliminatoires
Un chouette petit lot
N'oublie pas
Juillet de sang
Meurtre au Philharmonique
Les secrets sont éternels
Le Roi du K.O.
Malempin
Les rescapés du Télémaque

Composition Interligne
Impression Novoprint
le 6 juin 2008
Dépôt légal : juin 2008

ISBN 978-2-07-034263-1/Imprimé en Espagne.